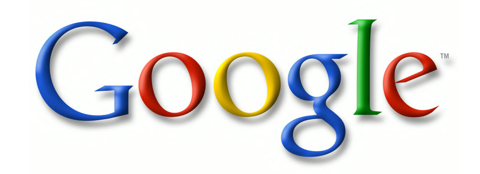




2 vol. et Atlas

AMBASSADE
AU THIBET
ET
AU BOUTAN.

T. I.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou, de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 1er. Nivose, an IX de la République Française.

Buisson

AMBASSADE
AU THIBET
ET
AU BOUTAN,

CONTENANT

Des Détails très-curieux sur les Mœurs, la Religion, les Productions et le Commerce du THIBET, du BOUTAN et des États voisins; et une Notice sur les Évènemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793;

PAR M. SAMUEL TURNER,

CHARGÉ DE CETTE AMBASSADE:

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Avec une Collection de 15 Planches, dessinées sur les lieux, et gravées en taille-douce par TARDIEU l'aîné.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Lib., rue Hautefeuille, nº. 20.

AN IX (1800).

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Voici, j'ose le dire, un des Voyages les plus intéressans qui aient paru depuis long-temps. Non-seulement il contient beaucoup de choses absolument nouvelles, mais il éclaircit des faits sur lesquels nous n'avions eu jusqu'à présent que des idées très-fausses. Il nous apprend à connoître, autant que peut le faire l'Ouvrage d'un Européen, cette doctrine, fondée sur l'un des Avatars de Vishnou, cette religion douce et charitable des Lamas, qui s'étend des frontières du Royaume de Cachemire jusqu'aux extrémités de la Chine, et à laquelle sont soumises la plupart des hordes qui errent dans les vastes déserts de la Tartarie; religion plus politique, sans doute, qu'elle n'a

semblé ridicule à quelques Écrivains célèbres, qui en ont parlé sans savoir ce qu'elle étoit.

Les Anglais, que leur génie audacieux conduit dans presque toutes les parties du globe, pour y porter le Commerce et en pomper les richesses, n'ont eu garde de négliger le Thibet, si fécond en Métaux précieux. La Relation de M. Turner fait connoître les moyens dont ils se sont servis pour y pénétrer, les succès qu'ils y ont d'abord eus, et la manière dont, en 1793, les jaloux et défians Chinois leur en ont fermé l'entrée. On sera, je pense, bien aise de lire ces détails, ainsi que ce que M. Turner dit du Boutan, pays encore moins connu que le Thibet.

Cet Ouvrage est accompagné d'un Atlas, contenant une Carte et quatorze Gravures très-soignées.

EXPLICATION

DE QUELQUES MOTS ÉTRANGERS,

Souvent employés dans le cours de cet Ouvrage.

Anies,	Religieuses thibétaines.
Arra,	Liqueur extraite du *chong*.
Aumils,	Receveurs des impôts dans le Couch-Bahar.
Buckschi,	Payeur général de la province de Bahar.
Chili,	Nom que les Indous et les Boutaniens donnent au piment.
Chong,	Breuvage fait avec du riz et d'autres grains. C'est le même que le *whisky*.
Chowry,	Queue de vache du Thibet.
Coulis,	Journaliers indiens.
Dalai-Lama,	Souverain de la principale partie du Thibet. Il réside à Lassa.
Deb-Raja,	Titre du souverain du Boutan.
Dewan,	Trésorier du Bahar.
Dewta,	Génie qui domine dans un lieu particulier.
Gesoub-Rimbochaï,	Gouverneur de Lassa.
Gombah,	Couvent.
Gong,	Tambour chinois. C'est le même instrument que le *lo* ou *lou*.

Gosseyns,	Religieux, ou pélerins indous.
Gylongs,	Moines boutaniens et thibétains.
Jasous,	Donneurs de nouvelles ou correspondans que la cour de la Chine entretient à Lassa.
Lama-Ghassatou, Lama-Rimbochaï, Lama-Sobrou,	Ce sont les trois principaux lamas du Boutan.
Maha-Gourou,	L'un des titres du Teschou-lama. C'est un mot sanscrit, qui signifie *le grand maître spirituel*.
Mahamounie,	L'une des principales divinités des Thibétains et des Boutaniens.
Mohut,	Nom indou des conducteurs d'éléphant.
Musnud,	C'est une pile de carreaux, qui sert de trône aux lamas.
Nazir-Deo,	Sur-intendant du Bahar.
Nowbut,	Timbale indienne.
Nullah,	Une crique, ou bras de rivière.
Oumbas,	Magistrats chinois qui résident à Lassa.
Philibeg,	C'est une tunique.
Poès,	Officiers boutaniens inférieurs aux zinkaubs.
Pouja,	Nom des cérémonies religieuses des Thibétains et des Boutaniens.
Raja,	Titre de plusieurs souverains, ou chefs de l'Inde et du Thibet.
Reyat,	Paysan baharite.

Sadik,	Grand échanson et maître des cérémonies de la cour du Thibet.
Soubah,	Gouverneur du second rang dans le Boutan.
Sou-tchou,	Nom chinois d'un cordon de perles, de corail ou d'autre matière, qui sert à la fois d'ornement distinctif et de chapelet.
Taranaut-lama,	Souverain d'une partie de la Tartarie. Il réside à Kharka, sur les frontières de la Russie.
Tchieu,	Rivière ou lac.
Teschou-lama,	Souverain d'une partie du Thibet. Il réside à Teschou-Loumbou.
Whisky,	Breuvage fait avec du riz et d'autres grains. C'est le même que le *chong*.
Yak,	Espèce de taureau particulière au Thibet.
Zempi,	Grand échanson et maître des cérémonies de la cour du Boutan.
Zinkaubs,	Officiers boutaniens.
Zoumpoun,	Gouverneur d'une forteresse, ou d'un district, dans le Boutan.
Zoundonier,	Trésorier boutanien.

LISTE
DES PLANCHES
Qui ont été gravées pour cet Ouvrage.

Fautes essentielles à corriger.

TOME PREMIER.

Pages 9,	lignes 6,	votre; *lisez* notre.
32,	21,	trente-cinq; *lisez* vingt-cinq.
135,	12,	au-dessus; *lisez* au-dessous.
260,	23,	et nous; *lisez* et que nous.
Ibid.	24,	de la; *supprimez* la.
336,	20,	qui peuploient; *ajoutez* le Thibet.

TOME SECOND.

Pages 9,	lignes 14,	animaux; *lisez* oiseaux.
37,	7,	plus que ceux; *supprimez* plus que.
64,	7,	Tingni-Maïdan; *lisez* Tingri-Meidan.
181,	24,	éloigné; *lisez* éloignée.
317,	7,	ont; *lisez* avoient.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez F. BUISSON,

Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

RELATION de l'Ambassade anglaise, envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans; par le major *Michel Symes*, chargé de cette ambassade; suivie d'un Voyage fait, en 1798, à Colombo, dans l'Ile de Ceylan, et à la baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique. — De la Description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram : traduit de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, 3 vol. *in*-8°. imprimés sur carré fin de Buges, et sur des caractères de cicéro neuf; avec un volume grand *in*-4°. cartonné, contenant 30 belles Planches, Vues-Marines, Plans, Portraits, Costumes, Monumens, Hiéroglyphes, Plantes, Animaux, Cartes géographiques, etc. gravées en taille-douce par *J.-B.-P. Tardieu l'aîné, Niquet, Delignon, Delvaux*; dessinées sur les lieux, sous les yeux de l'Ambassadeur, et imprimées sur nom-de-Jésus. — Prix, 24 fr. broché. — Le même Ouvrage, dont on a tiré 50 exemplaires des Planches avant la lettre : 30 francs. On a tiré aussi 25 exemplaires en papier vélin, avec les Planches grand *in*4°. vélin, avant la lettre, premières Epreuves : 54 francs.

HISTOIRE des principaux Événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse; et Tableau politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, où l'an IV de la République; contenant un Précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par *L.-P. Ségur l'aîné*, ex-Ambassadeur; 3 vol. *in*-8°. sur caractère de cicéro neuf; avec le portrait de Fréd.-Guillaume II, gravé par *A. Tardieu*; 12 f.

SECONDE Edition du Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par lord *Macartney*, Ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine, etc. traduit de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, Auteur de l'Histoire de Catherine II; *seconde édition*, augmentée d'un volume de texte, et de 32 *nouvelles* Planches; 5 vol. *in*-8°; avec une Collection de 35 Planches et 4 Cartes, dessinées à Londres, et supérieurement gravées en taille-douce par *J.-B.-P. Tardieu*. Prix, 28 francs brochés. En papier vélin, 56 fr.

On vend séparément le tome V, de 400 pages *in*-8°, avec 32 *nouvelles* Planches qui s'adaptent à la première Edit. en 4 vol. 10 fr. 50 c. En papier vélin, 21 fr.

AMBASSADE

AMBASSADE AU THIBET.

INTRODUCTION.

Rien ne nous apprend qu'il ait existé une communication directe entre le Bengale et le Thibet[1] avant l'année 1774. On en trouve une raison physique dans la hauteur excessive et la vaste étendue des montagnes qui séparent ces deux pays : mais ce qui prouve qu'on doit aussi l'attribuer à quelques autres causes, c'est le peu de rapports qu'il y a eu entre le Bengale et le Boutan, contrées qui sont limitrophes.

[1] Dans le Bengale et dans le Thibet, dit l'auteur de cette relation, on fait sentir un double *b* en prononçant le nom de ce dernier pays. Malgré cela, cet auteur et son traducteur se sont conformés à l'usage européen dans l'orthographe de ce nom. Les Anglais l'écrivent sans *h*. (*Note du traducteur.*)

La plus probable de ces causes, que nous fournit l'histoire de ce qui s'est passé dans l'Inde depuis un peu plus d'un siècle, est l'esprit de conquête, qui forme le caractère de tous les états mahométans, et l'animosité que leur prescrit leur religion contre tous ceux qui ne sont pas de leur secte.

Quoique robustes et courageux, les habitans du Boutan connoissent peu l'art de la guerre. Ils vivent, d'ailleurs, dispersés sur leurs montagnes, dont le difficile accès est ce qui les a jusqu'à présent fait échapper à la rapacité des conquérans; avantage qu'ils ne conserveroient pas long-temps s'ils laissoient libre le passage de ces montagnes. Cependant il est certain que tous les peuples qui habitent les pays situés au nord de l'Indostan, sont très-jaloux d'avoir des relations avec lui. Une caravane du Boutan se rend régulièrement à Rungpore dans le Bengale, et y vend des oranges, des noix, de grosses étoffes de laine, ainsi que les chevaux qui portent ces marchandises. Après y avoir séjourné un mois, elle prend, en retour, des toiles de coton, du sel et d'autres productions du Bengale : mais les Boutaniens n'admettent point chez eux des caravanes de Bengalis.

Peut-être que si ces derniers avoient été plus

entreprenans, ils auroient surmonté les obstacles que les Boutaniens leur ont opposés ; puisque quelques prêtres indous ont trouvé le moyen de pénétrer dans le Boutan et dans le Thibet. Du nombre de ces prêtres est un nommé Pourunghir, qui, en 1773, étoit à la suite de la première ambassade du Thibet au Bengale, et qui ensuite accompagna le lama à Peking.

Une chose qui, jointe aux raisons politiques dont je viens de parler, doit s'opposer à la communication des habitans du Bengale avec ceux du Boutan, est la différence des mœurs et du climat. Certes, il est impossible de concevoir moins de ressemblances physiques et morales entre deux nations, que n'en ont les foibles et doux Bengalis avec les actifs et robustes Boutaniens. Leur religion, qui dérive évidemment de la même source et qui doit beaucoup influer sur leurs mœurs, a eu, chez les deux nations, des effets tout opposés.

Le Boutan est si froid, à cause de la hauteur de son territoire, que peu de ses voisins méridionaux peuvent endurer la rigueur de son climat. D'un autre côté, les Boutaniens, vêtus d'étoffes de laine, et inaccoutumés aux ablutions presque continuelles des Indous, souffrent beaucoup de l'atmosphère brûlante

et humide du Bengale. Ces contrées ne diffèrent pas moins pour la salubrité. La cause qui met une si grande différence dans la constitution physique des deux peuples, agit de même sur leur caractère et sur leurs moeurs.

Les montagnes du Boutan forment une partie de la grande chaîne, que les géographes appellent, en général, l'*Imaüs*, et dont les historiens mythologiques des brahmes font souvent mention sous le nom d'*Himâlaya*. A leur pied s'étend une vaste plaine, remplie de marais et couverte de bois, qui sépare le Boutan du Bengale, et qui n'offrant que très-peu de moyens de subsistance, est presqu'entièrement dépourvue d'habitans.

Il m'a été impossible de découvrir par quelle raison, ou sous quel prétexte, le raja du Boutan prétendit, en 1772, avoir des droits sur le district de Couch-Bahar, situé du côté du Bengale : mais il trouva peu de résistance de la part des habitans, et s'en empara. Cette invasion est, je crois, le premier acte d'hostilité qu'il y ait eu entre les deux pays. Elle fut achevée avant que le gouvernement du Bengale, qui n'avoit jamais retiré aucun avantage du Couch-Bahar, eût appris que cette province étoit attaquée. Cependant, comme cet exemple pou-

voit avoir des suites funestes, on fit partir un détachement d'infanterie indienne, qui, de quelques compagnies, fut bientôt porté à deux bataillons, afin de repousser les agresseurs jusque sur leur territoire.

Les Boutaniens sont armés d'arcs et de flèches, d'une épée droite et d'une espèce de serpette. Ces armes, quoique maniées par des hommes robustes et avec beaucoup d'adresse et de courage, furent d'un foible secours contre des troupes disciplinées, qui avoient des fusils et des canons. Aussi les Indiens trouvèrent dans les Boutaniens un ennemi bien moins redoutable, que dans le climat pestilentiel du pays dont ils les chassèrent. Cependant le raja, alarmé pour la sûreté de ses propres états, s'adressa au teschou-lama, et obtint la paix par la médiation de ce prince.

Le teschou-lama étoit alors régent du Thibet, et tuteur du dalai-lama, qui, quoique son supérieur dans la hiérarchie ecclésiastique, n'avoit point encore atteint l'âge de majorité. Le teschou-lama étoit âgé d'environ quarante ans, très-révéré à cause de son rang, et chéri pour sa bienveillance et la douceur de ses moeurs. Tous ceux qui l'approchoient, l'adoroient; et il réunissoit en sa personne

l'autorité politique et religieuse. Cependant, comme prince, il reconnoissoit la suprématie de l'empereur de la Chine, qui fesoit résider à Lassa [1], capitale du Thibet, un de ses généraux avec une garnison de mille hommes, mais qui ne prenoit pourtant que peu de part au gouvernement du pays.

Touché des prières du raja, et intéressé à la sûreté du Boutan, qui étoit une dépendance du Thibet, le teschou-lama envoya une ambassade à Calcutta, et écrivit au gouverneur général de l'Inde anglaise une lettre que je vais insérer ici, comme une preuve du bons sens, de la modestie, de la simplicité du cœur de ce prince, et de sa manière juste et délicate de s'exprimer.

[1] Dans le Bengale et dans le Thibet, ce nom se prononce Lahàssa, et il devroit s'écrire de même; mais la même raison qui m'a fait rejeter le double *b* de Thibet, me fait conserver l'orthographe européenne de Lassa. Il est rare que notre manière d'écrire les noms des personnes et des lieux réponde à leur prononciation locale. J'ai pourtant tâché de rendre le son de ceux de ces noms, qui n'étoient pas déjà connus, comme il a frappé mon oreille. Notre nation n'est pas la seule qui a défiguré beaucoup de noms.

A Warren Hastings,

Président et gouverneur du fort Williams, au Bengale [1].

« Les affaires de ces contrées sont, à tous
» égards, florissantes. — Je prie nuit et jour
» pour l'accroissement de votre bonheur et de
» votre prospérité. Connoissant, par le rapport
» des voyageurs de votre pays, votre gloire et
» votre réputation, mon cœur, rempli de joie
» et de satisfaction, s'épanouit comme les
» fleurs du printemps. Béni soit Dieu de ce
» que l'étoile de votre fortune est à son apo-
» gée ! Béni soit Dieu de ce que la tranquillité
» et le bonheur accompagnent et moi et ma
» famille ! Je ne désire ni d'opprimer, ni de
» persécuter. Les principes de notre religion
» sont de nous priver d'alimens et de sommeil
» plutôt que de nuire au moindre individu ;
» mais je sais que vous nous surpassez en jus-
» tice et en humanité. Puissiez-vous toujours
» orner le siége de la justice et du pouvoir,
» afin que les hommes jouissent, à l'ombre de
» votre protection, des délices de la paix et
» de l'abondance ! Par votre faveur, je suis le
» raja et le lama de ces contrées, et je gou-

[1] Cette lettre fut reçue le 29 mars 1774.

» verne un grand nombre de sujets, chose
» que vous avez sans doute apprise par les
» voyageurs.

» J'ai été plusieurs fois informé que vous
» étiez en guerre contre le dêh-terria [1], à
» quoi, dit-on, a donné lieu le dêh par sa
» conduite criminelle, en attaquant et rava-
» geant vos frontières. Comme il est d'une
» nation ignorante et grossière, ce n'est pas
» la première fois que son avarice l'a porté à
» commettre de semblables fautes. Tout prouve
» donc qu'il a voulu les renouveler; et les ra-
» vages qu'il a commis sur les limites des pro-
» vinces du Bengale et du Bahar, vous ont
» engagé à faire marcher une armée pour vous
» venger de lui. Ses troupes ont été défaites,
» plusieurs de ses sujets ont péri, vous lui avez
» enlevé trois forteresses; il a reçu le châti-
» ment qu'il méritoit. Il est aussi clair que le
» jour que votre armée a été victorieuse, et
» que, si vous l'aviez voulu, vous eussiez pu
» exterminer le dêh dans l'espace de deux
» jours, car il n'avoit aucun moyen de résister
» à vos efforts. Mais je me charge d'intercéder
» pour lui, et de vous représenter que le dêh-
» terria est dépendant du dalai-lama, qui règne

[1] Le raja du Boutan.

» sur ce pays avec un pouvoir absolu, et dont
» je gouverne les états pendant le temps de sa
» minorité. Si vous persistiez à vouloir désoler
» le pays du dêh-terria, vous irriteriez contre
» vous, et le dalai-lama, et ses sujets. Ainsi,
» par respect pour votre religion et pour nos
» coutumes, je vous invite à cesser toute hos-
» tilité contre le dêh-terria; en accédant à ma
» demande, vous me donnerez la plus grande
» marque de faveur et d'amitié.

» J'ai réprimandé le dêh sur sa conduite
» passée, et je l'ai exhorté à renoncer à ses
» injustes agressions, et à vous être désormais
» soumis en toute chose. Je suis persuadé qu'il
» suivra mes conseils; mais il est nécessaire
» que vous le traitiez avec compassion et clé-
» mence.

» Pour moi, je ne suis qu'un faquir. La cou-
» tume de mes pareils est de porter un rosaire
» dans les mains, et de prier pour le bien-être
» du genre humain, et spécialement pour la
» paix et le bonheur des habitans de ces con-
» trées. En ce moment, la tête découverte, je
» vous conjure de ne plus faire la guerre au
» dêh. Je n'ajouterai rien à cette longue lettre,
» parce que celui qui vous la remettra est un
» gosseyn, qui vous donnera tous les détails

» nécessaires ; et j'espère que vous daignerez
» y avoir égard.

» L'occupation de tous les habitans de ce
» pays est d'adorer le Tout-puissant. Nous
» sommes de pauvres créatures bien inférieures
» à vous. N'ayant pas beaucoup de choses, je
» ne vous envoie que de foibles présens, pour
» vous engager à vous ressouvenir de moi ;
» mais de quelque peu de valeur qu'ils soient,
» j'ose me flatter que vous les accepterez ».

Cette lettre fut mise sous les yeux du conseil de Calcutta, le même jour que le gouverneur général la reçut. On accéda, sans hésiter, aux désirs du lama. La paix fut conclue entre les Boutaniens et les Anglais, à condition que chacune de ces nations rentreroit dans ses limites.

Le gouverneur général saisit avec empressement cette occasion de faciliter aux Anglais l'entrée d'un pays, avec lequel ils n'avoient eu jusqu'alors aucune relation, et d'ouvrir au commerce une nouvelle source de richesses. La province du Bengale avoit grand besoin de ces avantages, pour se dédommager de l'argent et des marchandises qu'elle avoit fournis pour nos autres colonies de l'Inde et pour les appro-

visionnemens de la compagnie. On ignoroit non-seulement quels articles de commerce on pouvoit tirer du Thibet et des contrées adjacentes, mais quels étoient les moyens physiques et politiques qu'il falloit employer pour y former des relations, et quels obstacles on auroit à y surmonter. Dans ces circonstances, il étoit important pour la nation, et digne du gouverneur de faire visiter un pays si peu connu; d'abord pour connoître quelle étoit la nature de ses productions, et ensuite pour s'assurer des moyens d'en retirer le plus grand avantage possible.

Quoiqu'on ne sût pas précisément dans quel endroit le territoire du Thibet étoit limitrophe de celui de la Chine, on n'ignoroit pas qu'il touchoit aux provinces occidentales de cet empire; et ce voisinage fit naître l'espoir d'avoir avec les Chinois de nouvelles relations commerciales, qui, établies par l'entremise d'un personnage aussi révéré que le lama, et conduites par terre, ne leur inspireroient pas autant de défiance et de précautions que l'accès qu'ils accordent par mer, aux étrangers.

Parmi les envoyés que le teschou-lama avoit fait partir pour Calcutta, il n'y en eut que

deux qui osèrent s'exposer au climat brûlant du Bengale ; l'un, né dans le Thibet, se nommoit Païma ; l'autre étoit le gosseyn Pourunghir, pélerin indou, dont j'ai déjà parlé. Ces deux hommes ne manquoient ni d'intelligence, ni d'instructions. Ils nous donnèrent beaucoup de renseignemens sur le pays d'où ils venoient, et sur la route qu'il falloit suivre pour s'y rendre. Les présens même qu'ils portèrent de la part du lama, ajoutoient aux connoissances qu'ils nous communiquoient et à l'intérêt qu'ils inspiroient. Dans le nombre de ces présens étoient des cuirs dorés, sur lesquels on avoit empreint l'aigle impérial de Russie. Il y avoit aussi des talens d'or et d'argent, des bourses de poudre d'or, des sachets de musc pur, des draps étroits fabriqués au Thibet, et des soieries de la Chine. Les coffres qui contenoient les présens étoient bien travaillés et joints en queues d'aronde. Toutes ces circonstances annonçoient que le Thibet étoit un pays riche, jouissoit d'un commerce étendu, et avoit fait des progrès dans les arts utiles.

Ces considérations engagèrent le gouverneur général à proposer au conseil [1] d'envoyer au Thibet un officier anglais, sous le prétexte

[1] Le 4 mai 1774.

très-plausible de complimenter le teschou-lama, en retour des avances qu'il venoit de faire au gouvernement britannique. Cette proposition fut unanimement acceptée ; et sur la présentation du gouverneur, M. George Bogle, homme distingué par son esprit, ses connoissances et sa politesse, fut chargé d'aller porter au lama une réponse à sa lettre, avec des présens dignes de lui. On lui remit, en outre, une très-grande quantité de marchandises, qui, pour la plupart, sortoient des manufactures anglaises, afin de voir quels seroient les objets qui conviendroient aux sujets du lama. Le chirurgien Hamilton, qui jouissoit d'une grande réputation d'habileté, fut nommé pour accompagner M. Bogle.

Deux jours après [1] sa nomination, M. Bogle reçut les instructions du gouvernement. Il fut obligé de s'arrêter quelque temps à Tassisudon, capitale du Boutan, pour attendre des passeports, qu'il n'obtint, je crois, qu'avec quelque difficulté, même de la part du lama. Le 12 octobre, il arriva à Desheripgay, où résidoit alors le lama, qui l'accueillit avec beaucoup d'attention et de bienveillance. Cet envoyé séjourna à Desheripgay et à Teschou-Loumbou jusqu'au

[1] Le 6 mai 1774.

8 avril 1775, qu'il repartit pour le Bengage.

Pendant tout le temps qu'il demeura auprès du lama, M. Bogle s'attacha à cultiver l'amitié de ce prince et à satisfaire sa curiosité sur tout ce qui concernoit les pays étrangers. Par ce moyen l'envoyé anglais acquit si bien la confiance du lama, que celui-ci ne tarda pas à lui faire passer au Bengale une somme considérable, afin de faire bâtir, sur le bord du Gange, un temple et une maison pour les sectateurs de la religion de Fo. Alors M. Bogle acheta du gouvernement anglais, pour compte du lama, un terrain situé vis-à-vis de Calcutta et de l'autre côté de la rivière.

Le lama adressa, à cette occasion, au gouverneur général, une lettre dans laquelle il disoit qu'une des raisons qui lui faisoient désirer d'avoir un temple près de Calcutta, c'étoit qu'aux différentes époques de sa renaissance, il avoit vu le jour en différens pays, et que le Bengale étoit encore le seul où il fût né deux fois. Il ajoutoit que, par rapport à cela, il aimoit ce pays plus qu'aucun autre, et il vouloit y résider. Il paroissoit, d'ailleurs, que la sainteté du Gange n'étoit pas à ses yeux d'une considération très-importante.

Lorsqu'en 1779, le lama, cédant aux sollici-

tations répétées de l'empereur de la Chine, se rendit à Peking, il témoigna le désir de se lier plus étroitement avec le gouvernement du Bengale, et, pour cela, il invita M. Bogle à se rendre par mer à Canton, lui promettant de lui faire obtenir un passe-port de l'empereur, afin qu'il pût le joindre dans la capitale. Le passe-port fut en effet accordé ; et l'empereur permit aussi qu'on établît des relations entre le Thibet et le Bengale, et que le lama lui fît parvenir des lettres du gouverneur général. Malheureusement la mort du lama et celle de M. Bogle, qui eurent lieu presqu'en même temps, frustrèrent les Anglais de tous les avantages qu'ils s'étoient promis de cette nouvelle liaison ; et des événemens plus récens ont contribué à rendre presqu'insurmontables les obstacles qui s'opposent au rétablissement de nos relations avec le Thibet.

On sait que, peu de jours après son arrivée à Peking, le lama fut attaqué d'une maladie, qu'on dit être la petite-vérole, et de laquelle il mourut [1]. Son corps fut rapporté avec beau-

[1] Le gosseyn Pourunghir, qui avoit accompagné le lama dans son voyage, a donné les détails de ce voyage et de la mort du lama, et M. Dalrymple les a imprimés dans son recueil. J'en ai aussi parlé, d'après

coup de pompe au Thibet, et enterré dans le lieu où il avoit coutume de résider pendant sa vie. L'empereur de la Chine écrivit à ce sujet au dalai-lama, qui étoit alors le chef de tous les lamas thibétains. Le célèbre Amiot, l'un des missionnaires français à Peking, eut occasion de voir la lettre de l'empereur, et en prit copie. On la trouvera dans l'appendice de cet ouvrage[1].

Le gouverneur général du Bengale fut informé de la mort du lama, par le régent Chanjou-Couschou, frère de ce prince, et par Soupoun-Choumbou, qui avoit été son échanson et son favori. Je donnerai la traduction fidelle de leurs lettres [2], parce qu'elles servent à faire connoître les moeurs et l'esprit des Thibétains.

Peu de temps après la mort du lama, on répandit le bruit de sa réapparition au Thibet. Conformément à la doctrine des habitans de ce pays, l'ame du lama avoit passé dans le corps d'un enfant; et son identité ayant été prouvée, d'après les cérémonies que la religion de Fo prescrit en ces sortes d'occasions, le

Amiot, dans mon précis de l'histoire de la Chine. (*Note du traducteur.*)

[1] Voyez l'appendice, n°. 1.

[2] Appendice, n°. 2 et 3.

nouveau

nouveau prince-dieu fut reconnu et proclamé sous le même nom et avec le même titre que son prédécesseur.

En apprenant cette nouvelle, M. Hastings proposa au conseil souverain de Calcutta d'envoyer une seconde ambassade au Thibet. Il voulut bien, en même temps, me présenter pour remplir cette mission, et en conséquence je fus nommé le 9 janvier 1783.

A mon retour, je remis à M. Hastings, qui étoit alors à Patna, un rapport sur le résultat de ma mission. Ce gouverneur le fit passer au conseil de Calcutta, ainsi que la relation succincte de mon entrevue avec le jeune lama; relation que le conseil communiqua aux membres de la société asiatique, pour être imprimée dans leur recueil.

Je crus alors que cet écrit étoit la seule partie de mon voyage, qui méritât d'être connue. Toutefois comme, pendant mon séjour au Thibet et dans le Boutan, je pris des notes exactes sur tout ce qui me parut remarquable, j'ai pensé, depuis mon retour en Angleterre, que mon journal n'étoit pas tout-à-fait indigne de la curiosité du public. Je pourrois dire, comme beaucoup d'autres, que je n'ai fait que céder à l'importunité de mes amis, et mériter le ri-

dicule qui a souvent accompagné ce prétexte : mais le retard que j'ai mis à cette publication n'a pas, je crois, besoin d'une pareille excuse ; j'ai été plus loin que ne le conseille Horace, en supposant que son précepte de *nonum prematur in annum* soit applicable à un ouvrage tel que le mien.

De plus, j'ose espérer, que quoique je sois peu propre à mettre dans ma narration les grâces du style dont elle est susceptible, les faits qu'elle contient sont assez neufs et assez curieux pour pouvoir, jusqu'à un certain point, se passer de ces ornemens.

RELATION D'UNE AMBASSADE AU THIBET.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Calcutta. — L'auteur se rend a Mourschedabad. — Il traverse le Gange. — Il arrive a Rungpore. — Calamatty. — Ouragan terrible. — Mongoulhaut, célèbre par ses manufactures. — Zinkaubs. — Vue des Montagnes du Boutan. — Couch-Bahar. — Bongalo. — Singulière coutume de cette province. — Forêts immenses. — Manière d'abattre les arbres dans ces forêts. — Éléphans sauvages. — Abondance d'ananas. — Origine de leur culture dans l'Inde. — Incursion des Mogols dans le royaume d'Asam. — Chichacotta. — Frontières du Boutan.

Au commencement de l'année 1783, ayant reçu les ordres et les instructions du gouverne-

ment du Bengale [1], je partis de Calcutta pour remplir la mission qui m'étoit confiée. Le lieutenant Samuel Davis et M. Robert Saunders avoient été nommés pour m'accompagner, le premier en qualité d'ingénieur et de dessinateur, et le second comme chirurgien. Je ne pouvois que me féliciter du choix de ces deux compagnons de voyage ; leur zèle et leur amitié me furent d'un grand secours pour triompher des divers obstacles que nous rencontrâmes dans notre longue et pénible route.

Le gouverneur général avoit eu soin de faire prévenir le deb-raja, souverain des montagnes qui séparent le Bengale du Thibet, de l'intention où il étoit d'envoyer une ambassade à la cour de Teschou-Loumbou. Cette mesure étoit indispensable ; car, sans l'agrément et le secours du deb-raja, il m'eût été impossible de remplir ma mission.

Il ne m'arriva rien de bien remarquable dans le commencement de mon voyage, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité septentrionale du territoire de la compagnie. J'entrai dans mon palanquin à Ghyretty, ville située de l'autre côté du Bhagiratty, principal bras du Gange,

[1] M. Warren Hastings en étoit alors gouverneur général.

qui, en cet endroit, prend le nom de rivière d'Hougly. Ce nom lui fut donné par les premiers Européens qui s'établirent au Bengale; et depuis elle l'a conservé. Hougly étoit autrefois le principal port et le marché le plus fréquenté de cette province.

Je passai le Bhagiratty à Aughadip. De là, traversant l'île de Cossimbazar et les plaines de Plassey, célèbres par la brillante victoire qu'y remporta lord Clive, je vis les faubourgs de Mourschedabad, et j'arrivai sur le bord du Gange, presque vis-à-vis de Bauleah. Après avoir atteint l'autre côté du fleuve, je marchai dans un pays plane, fertile et semblable à celui où je venois de passer. Le quatrième jour après mon départ, je m'arrêtai à Rungpore, qui est à deux cent soixante milles de Calcutta.

Je fus obligé de séjourner à Rungpore, pour attendre la permission d'entrer dans le Boutan; car, sans un ordre exprès du deb-raja, personne ne peut pénétrer dans les montagnes. J'écrivis à ce prince; et dès que j'eus reçu sa réponse et les passe-ports nécessaires, je me remis en marche avec messieurs Davis et Saunders.

Nous continuâmes à voyager en palanquin. Le pays étoit plane et découvert, et tout aussi

fertile et aussi bien cultivé que les plus belles parties du Bengale. Il rapporte principalement du riz, dont on fait deux récoltes par an, sans compter une récolte intermédiaire de sénevé. On y recueille aussi beaucoup d'excellent tabac, et un peu d'indigo.

Nous entrâmes, vers midi, dans la plaine de Calamatty, qui est très-étendue, et à la distance de seize milles de Rungpore. Nous dressâmes nos tentes pour passer le reste du jour, à-peu-près dans le milieu de la plaine. Nous avions, à notre droite, un petit village, et devant nous un ruisseau. Le soir il tomba beaucoup de pluie, le vent souffla avec violence, et les éclairs et le tonnerre se succédoient avec rapidité. Le lendemain [1] la tempête ne fut pas moins terrible.

Il est bon d'observer que les Indiens appellent les ouragans, qui sont communs dans cette saison de l'année, des *tuffouns*, et que les Anglais du Bengale leur donnent le nom de *north-wester*. Ils sont excessivement violens, mais ils durent peu. Rarement ils commencent pendant le jour, et non moins rarement ils se font sentir deux fois en vingt-quatre heures. C'est presque toujours pendant le crépuscule du soir qu'ils se déclarent.

1 Mercredi 7 mai.

Le temps où ces ouragans sont le plus fréquens, est celui du passage du soleil, de l'équinoxe du printemps au solstice d'été. Le soleil pompe alors une immense quantité d'humide dont il charge l'atmosphère ; et lorsque cet astre disparoît, on voit à l'horizon un nuage épais qui s'avance lentement, et qui, dès qu'il a atteint une certaine hauteur, produit un vent furieux qui déracine les arbres, enlève la poussière et tous les objets légers qu'il rencontre, et est accompagné d'une affreuse obscurité. Le tonnerre et les éclairs brisent alors le nuage, comme pour ouvrir un passage à la pluie, qui bientôt tombe en torrens. Cette tempête qui ne dure guère plus d'une demi-heure, est suivie d'un calme profond, et une fraîcheur agréable remplace la chaleur brûlante du jour.

Nous fûmes forcés de passer la journée du 7 mai dans la plaine de Calamatty, parce que non-seulement une partie de notre bagage que nous avions laissée à Rungpore n'étoit pas encore arrivée, mais plusieurs coulis [1] nous avoient abandonnés pendant la nuit.

Le jeudi matin nous reçûmes notre bagage,

[1] C'est le nom qu'on donne, dans l'Inde, aux portefaix et aux journaliers. (*Note du traducteur.*)

avec des nouveaux coulis de Rungpore, et à dix heures nous nous remîmes en route. Une demi-heure après, nous eûmes dépassé Saftabaerry. Nous traversâmes une large crique [1], sur laquelle on avoit jeté un pont de bambou, soutenu par des poteaux fourchus. Les gros bambous qui formoient la charpente, étoient joints et recouverts par d'autres bambous fendus et clissés. Ce pont étoit assez solide pour que des hommes pussent y passer ; mais je ne crois pas qu'il eût été prudent d'y exposer des voitures, ni même des bêtes de somme. De l'autre côté de la rivière et à environ deux cents pas du bord de l'eau, un haut et long retranchement, qui sembloit avoir été construit pour un camp, formoit un carré, et du côté de la plaine on voyoit les vestiges de deux bastions.

Nous passâmes à midi l'Outney-Nullah [2], et bientôt après nous arrivâmes à Mongoulhaut, ville spacieuse, célèbre par ses manufactures, éloignée de douze milles de Calamatty, et située sur la rive méridionale du Dourlah, qui sépare le district de Couch-Bahar de celui de Rungpore.

Les habitans de Mongoulhaut paroissent

[1] En langue du pays, un *nullah*.

[2] La crique d'Outney.

être de tous les Indiens ceux qui recherchent avec le plus de soin les douceurs et les commodités de la vie. Leurs maisons sont construites avec des poteaux de bambou et un clissage entre les poteaux ; elles sont très-proprement couvertes de joncs, et ont chacune un terrain adjacent, entouré d'un treillis de bambou. Les rues de Mongoulhaut sont fort larges. La principale nous conduisit sur le bord de la rivière, que nous traversâmes ; après quoi nous fîmes halte à Ghiddildow, sur la rive septentrionale.

La rivière étoit couverte de grandes barges, ce qui, joint à l'ordre et à la propreté qui règnent dans Mongoulhaut, donne à cette ville un air riche et commerçant. Il s'y vend, me dit-on, une grande quantité de grosses toiles de coton ; et la caravane du Boutan, qui se rend tous les ans à Rungpore, en prend beaucoup à son retour.

Nous trouvâmes à Mongoulhaut les zinkaubs [1], qui avoient été envoyés par le deb-

[1] Les zinkaubs sont des officiers du gouvernement, qui reçoivent immédiatement les ordres du deb-raja. Il y en a toujours un grand nombre auprès de lui ; et il les emploie, au besoin, soit à des expéditions militaires, soit dans les affaires civiles.

raja auprès du gouverneur général de l'Inde anglaise. Ils avoient accéléré, par rapport à moi, leur départ de Calcutta, et m'attendoient, avec leurs gens, afin de me servir d'escorte jusque dans leur capitale. Ils me joignirent l'après midi. Mais comme ils avoient une suite nombreuse et beaucoup de bagage, je ne me souciois pas de voyager en si grande compagnie, et je leur conseillai de prendre le devant. Ils y consentirent volontiers, et nous nous séparâmes pour ne nous rejoindre qu'à Chichacotta.

En quittant Ghiddildow, nous suivîmes le cours de la rivière de Dourlah jusque dans un endroit peu éloigné, où elle fait un coude et s'écarte à gauche. De là nous traversâmes une campagne fertile, singulièrement bien cultivée, et ombragée de loin à loin par des bambous et par de beaux arbres, parmi lesquels on distinguoit le soupari [1], le semmel [2] et le grand banian [3].

Nous arrivâmes tard dans l'endroit où nous avions résolu de faire halte, et nous fûmes obligés d'attendre assez long-temps notre ba-

[1] Areca cathecu. *Linn.*

[2] Bombax pentandrium. *Linn.*

[3] Ficus indica. *Linn.*

gage et nos provisions. Nous plantâmes nos tentes sur une éminence, d'où nous voyions aisément à notre gauche le village de Pahargunge, et à notre droite celui de Balladinga, éloigné de dix milles de Ghiddildow. Devant nous étoit un lac marécageux [1] qui formoit un grand croissant. Le terrain au-delà du lac s'élevoit en amphithéâtre, et étoit tapissé d'une riche verdure et parsemé d'arbustes sauvages.

Nous trouvâmes le lendemain qu'à mesure que nous avancions, le pays étoit moins cultivé que celui que nous avions déjà vu. Nous traversâmes la rivière de Maunsi, à environ un demi-mille de l'endroit où elle se joint avec celle de Tourscha. Ces deux rivières réunies prennent le nom de Nilcoumar; et traversant le district de Baharbund, elles vont se jeter dans le Burhampouter [2].

Au point du jour nous découvrîmes les montagnes du Boutan, ressemblant à un nuage épais qui s'élevoit dans le lointain; mais les brouillards formés par les vapeurs des marais et attirés par le soleil, nous en dérobèrent bientôt la vue. L'étendue ténébreuse de ces

[1] En langue du pays, un *gil*.

[2] Le vrai nom de ce fleuve est Brahma-Poutra, c'est-à-dire, né ou descendant de Brahma.

vastes limites, et leur forme irrégulière et bizarre, lorsqu'on les voit pour la première fois et à une si grande distance, portent dans l'ame une vive émotion ; et je ne pus me défendre d'une sorte de terreur en songeant que j'avois à franchir cette redoutable barrière.

Nous n'étions encore que peu éloignés de la rivière de Tourscha, lorsque prêts à entrer dans le district de Bahar, nous fûmes accueillis par les aumils, qui sont les principaux officiers chargés de la perception des impôts qu'on paie à la compagnie anglaise. Ils nous conduisirent dans un endroit où l'on voyoit les ruines d'un grand bongalo [1], endroit éloigné de quatorze milles de celui où nous avions fait halte du côté de Balladinga. En nous menant là, les aumils savoient bien que nous n'y serions pas mieux que par-tout ailleurs ; mais ils crurent que ce lieu nous feroit plaisir, parce qu'il avoit servi de demeure aux premiers Anglais établis dans le pays avant qu'il ne fût entièrement soumis à nos armes. Un rempart de

[1] C'est ainsi qu'on appelle toutes les maisons isolées, couvertes de chaume. Ce nom est tiré de la province de Bengale, où de pareils bâtimens sont fort communs, et d'où l'usage en a passé dans d'autres contrées de l'Inde.

terre qui l'environnoit, montroit encore que ceux qui l'avoient élevé, comptoient plus sur ce moyen de contenir le peuple baharite, que sur sa fidélité. Le sol étoit très-bas, et tout annonçoit que ce lieu devoit être fort mal sain. Malgré cela, nous y dressâmes nos tentes, parce que nous ne nous proposions d'y rester que très-peu de temps.

Le même jour nous reçûmes un message du nazir-deo [1], qui nous envoyoit faire des offres de service. Le dewan [2], le buckschi [3], et d'autres officiers du raja, vinrent nous rendre visite, et nous offrir également les secours qui dépendoient d'eux. Nous en avions besoin, car nous étions à tout moment embarrassés pour le transport de nos effets.

Le raja du Bahar, vieillard infirme, se trouvoit alors à Bahriseer, lieu où l'avoit conduit sa dévotion, et situé à dix milles de celui où nous étions. Ses officiers me pressèrent beaucoup d'attendre son retour; mais, comme la saison étoit avancée, je résistai à leurs sollicitations et à celles des gens de ma suite, qui désiroient vivement que je séjournasse là quelque temps.

[1] Surintendant de la province.

[2] Le trésorier.

[3] Le payeur-général.

Une coutume très-singulière a été pratiquée, dès la plus haute antiquité, dans le district de Couch-Bahar ; et plusieurs habitans m'ont assuré qu'elle y étoit encore en vigueur. Si un reyat [1] doit une somme d'argent et n'a pas la possibilité de la payer, il est contraint de livrer sa femme à son créancier, qui en jouit jusqu'à ce que la dette soit acquittée. Il arrive par fois que le débiteur ne peut retirer sa femme qu'au bout de quelques années ; et alors les enfans qu'elle a eus durant sa captivité, se partagent entre le créancier et le mari [2].

Le Bahar a un triste aspect, et ses habitans sont pauvres, et d'une complexion foible et malingre. Les gens du peuple vendent leurs enfans à quiconque veut les acheter. Ils les don-

[1] Un paysan, un cultivateur.

[2] Il est impossible qu'un voyageur qui traverse rapidement un pays, juge de l'influence qu'une telle coutume, ou le sentiment de l'honneur, a sur l'esprit des habitans. Nous devons pourtant conclure que ce sentiment a beaucoup de force dans le Bahar; car il est des pays où, si l'on adoptoit l'usage dont je viens de parler, le créancier n'auroit qu'une garantie fort incertaine, soit parce que le débiteur se soucieroit fort peu de reprendre sa femme, soit parce qu'il ne voudroit pas se défaire de son argent. La loi n'existeroit point, si l'on ne savoit pas que son effet est sûr.

nent même à très-bon compte, et n'emploient jamais un tiers dans un aussi barbare commerce. Rien n'est plus commun que de voir une mère porter son enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'espoir d'en tirer un plus haut prix. Certes, la pauvreté et le malheur de ce peuple doivent paroître extrêmes, quand on songe qu'il est forcé d'avoir recours à ces moyens extraordinaires quoique dans ces contrées on ait besoin de si peu de chose pour vivre. La nourriture d'un paysan ne lui coûte pas plus d'un sou tournois par jour, en supposant qu'il consomme deux livres de riz bouilli, avec une quantité proportionnée de sel, d'huile, de légumes, de poisson et de chili [1].

Le district du Bahar offre le triste exemple de deux choses opposées, qui sont fréquemment réunies; c'est la grande facilité de se procurer des subsistances, et l'indigence excessive de la dernière classe des habitans.

Le 11 mai, à six heures du matin, nous partîmes de Couch-Bahar, et fîmes trois milles en remontant le long de la rivière de Tourscha. Nous marchions sur un sol bas, marécageux,

[1] Piment, ou *capsicum annuum* de Linnæus. Il est d'un usage universel dans l'Inde.

parsemé de bois épais, et entrecoupé de ruisseaux, qui n'avoient pas plus de trois pieds de profondeur. Ce pays avoit un air triste et désagréable. Il manquoit d'habitans et de culture. On n'y voyoit guère d'autres animaux que quelques solitaires harghilas [1] et quelques maunukjours [2]. La végétation y paroissoit difficile, et les plantes, qui y croissoient, étoient en grande partie des roseaux, des joncs et des fougères.

Nous traversâmes quelques criques, où les gens de pied avoient de l'eau jusqu'au menton. Une journée de pluie en auroit rendu le gué impraticable.

Bientôt nous entrâmes dans l'affreux pays qui sépare le district de Couch-Bahar, frontière du Bengale, de celui de Boutan, et qui, étant infertile et inhabitable, peut être considéré comme n'appartenant ni à l'un ni à l'autre. Son étendue, depuis l'extrémité du Bahar, jusqu'au pied des montagnes, est de près de trente-cinq milles.

Nous traversâmes une forêt, qu'on appelle le bois de Pistajar, où l'on avoit récemment

[1] Grand oiseau de l'espèce des grues. Il se nourrit de charognes, de serpens et de grenouilles. Les Anglais du Bengale l'appellent vulgairement l'*adjudant*.

[2] Autre oiseau de l'espèce des grues.

abattu

abattu plusieurs grands arbres, non avec la hache ou la cognée, mais par le moyen du feu. Leurs souches noircies par le feu, se voyoient aisément à travers les broussailles, dont la forêt étoit remplie. J'appris que cette manière d'abattre les arbres étoit la seule en usage dans ces contrées. On commence par brûler à demi le tronc, pour y faire cesser la végétation; l'arbre sèche, et, l'année suivante, on y remet le feu jusqu'à ce qu'il tombe. Le chemin qui traversoit la forêt, étoit fort étroit; et il y avoit beaucoup de trous remplis d'eau, dont le passage étoit difficile et dangereux.

Nos gens nous rejoignirent fort tard. Ils avoient rencontré dans le bois un troupeau d'éléphans sauvages, qui leur avoit fait grand peur. Le mohut [1] n'avoit pas été le moins alarmé; et la manière dont il nous raconta cette aventure, nous prouva que, quoiqu'il eût échappé au péril, il n'étoit pas encore délivré de sa crainte [2].

Nous rencontrâmes ce jour-là, sur notre

[1] Conducteur d'éléphant.

[2] Le risque qu'on court dans ces occasions, c'est de voir l'éléphant qu'on monte attaqué par un éléphant sauvage, qui, s'il ne le tue pas, peut le rendre furieux et l'engager à s'enfuir dans les bois.

route, un petit village, près duquel je vis plusieurs pieds d'ananas sauvages. Je les appelle sauvages, parce que le lieu et l'état où ils étoient me prouvèrent qu'ils croissoient spontanément. Il est bien reconnu que les ananas ne sont point indigènes dans l'Inde ; et cependant il y en a à présent en si grande quantité, que les marchés du Bengale en sont remplis, et que, dans la saison, on en a vingt pour une roupie, qui vaut moins d'un écu [1].

Les premiers ananas qu'on cultiva dans l'Indostan, y furent apportés, sous le règne de l'empereur Akbar, par des missionnaires portugais, qui employoient tous les moyens possibles de se rendre agréables à ce prince. Les missionnaires réussirent, en effet, si bien auprès de lui, et acquirent un si grand ascendant sur son ame grande et généreuse, qu'ils se flattèrent quelque temps de lui voir embrasser le christianisme. Quoi qu'il en soit, de tous les services qu'ils rendirent à l'empire du Mogol, celui d'y avoir introduit la culture de l'ananas, n'est sans doute pas le moindre. C'est un bienfait de la plus grande utilité, duquel l'Inde entière se ressent, et qui durera autant qu'elle. On m'a montré à Delhi, dans le jar-

[1] La roupie vaut deux francs cinquante centimes.

din de Mourtéza-Zemani, des rejetons des premiers pieds d'ananas qui furent apportés dans le pays, et cultivés dans ce même jardin [1]. L'ayeen-akbari dit précisément en quel temps et de quelle manière ils furent introduits dans l'empire du Mogol; et ce qui me prouve que tous ceux qu'on voit dans les différentes parties de l'Inde, proviennent de ceux-là, c'est qu'on ne les y connoît que sous le nom d'*ananas*.

Il faut vraisemblablement faire remonter l'origine de ceux que j'ai vus près d'un petit village des frontières du Couch-Bahar, au règne d'Aurengzeb. Moüizzum-khan [2], l'un des généraux de ce prince, entra avec une armée dans le Couch-Bahar, qui jusque-là n'avoit point été soumis au Mogol. Il fut obligé de s'arrêter long-temps près du village dont je viens de parler; et parmi les excellens fruits qu'on lui

[1] On sait que, quand on veut manger l'ananas, on en détache la couronne, et que cette couronne, mise en terre, produit un nouveau pied d'ananas. La couronne a souvent divers bourgeons, qui donnent chacun un fruit. Lorsqu'on laisse les ananas sans les cueillir, ils se multiplient spontanément. (*Note du traducteur.*)

[2] Je suis ici l'orthographe de l'auteur anglais. Suivant Mohammed-Cazim, le nom et les titres du général mogol étoient : *Mir Jumlèh Moazzim Khan, Khani Khanan, Sipahi Salar.* (Note du traducteur.)

envoya alors de Caboul et de Cachemire, il y avoit des ananas, les premiers, sans doute, qui eussent paru dans le Bahar. Ce qui sert à prouver cette opinion, c'est qu'ils y sont encore assez rares. Les personnes qui connoissent le caractère des Bengalis, savent qu'ils sont naturellement trop indolens, et qu'ils regardent les Baharites comme trop inférieurs à eux, pour leur avoir porté l'ananas. Quelle que soit, d'ailleurs, la proximité du Bengale et la délicatesse de ce fruit, je doute que les habitans du Bahar en connoissent l'usage, et même qu'ils sachent qu'il croît chez eux.

Du village du Bahar, où l'on voit les ananas sauvages, Moüzzum-khan se mit en marche pour aller faire la conquête du royaume d'Asam. Le général mogol avoit une armée trop nombreuse et une artillerie trop formidable, pour que les foibles Asamis pussent lui résister. Leurs villes et leurs forteresses tombèrent peu après au pouvoir du vainqueur, qui ne fut retardé dans sa course que par les obstacles que lui opposoient la nature du pays et le passage des rivières. Il s'empara de Ghergong, capitale du royaume d'Asam, et siége du gouvernement; et dès-lors il regarda sa conquête comme achevée. Il s'occupa des divers change-

mens qu'exigeoit l'administration de ce royaume ; il distribua les emplois à ceux en qui il avoit confiance ; il fit pompeusement déployer l'étendard du prophète, publia des proclamations, et prit possession de tout le pays au nom du grand Mogol. Les titres et la puissance de ce souverain furent énoncés avec toute l'emphase que peut créer l'imagination orientale ; et on y joignit un magnifique tableau de tous les bienfaits que la providence avoit daigné accorder à l'heureux royaume d'Asam.

Mais voici quelles furent les suites de ces triomphes. Les Asamis sont rusés, avantage que la nature semble accorder aux hommes en raison de ce qu'ils manquent de force. Ils se réfugièrent sur des montagnes désertes et presqu'inaccessibles, où ils attendirent la saison des pluies. Dès que cette saison commença, ils sortirent de leur retraite et vinrent harceler l'armée mogole, qui fut obligée de se resserrer, et qui bientôt manqua absolument de vivres et de fourrages. Harassée par des escarmouches continuelles et par l'abondance des pluies, elle vit bientôt aggraver ses désastres par l'effet des exhalaisons putrides d'un sol humide et enfoncé : les robustes Mogols, accoutumés à un climat tout différent, ne purent résister à la

funeste influence de celui d'Asam ; la maladie fit des progrès terribles parmi eux, et il n'en fut presqu'aucun d'exempt.

Le général sentit alors l'indispensable nécessité d'évacuer ce pays. Déjà la fleur des Aguhans, des Persans, des Mogols avoit péri. Le reste, retranché dans de sombres forêts, et entouré de marais impraticables, ne pouvoit s'échapper que par le dangereux passage que lui offroient des chaussées longues et étroites. Dans leur fuite précipitée, affamés et pressés de tous côtés, la plupart des soldats tombèrent dans les piéges où on les attendoit depuis long-temps. Quelques-uns atteignirent les bords du Burhampouter ; et il y en eut bien moins encore qui purent traverser ce fleuve large et rapide, pour aller raconter dans leur patrie le malheur de leurs compagnons.

Ainsi se termina une des expéditions les plus injustes qui aient été faites, et dont les préparatifs furent immenses. Lorsque des conquérans n'ont pour but que de soumettre et de dépouiller une nation tranquille, qui ne les a point provoqués, et qui se contente d'un pays peu propre à être habité par d'autres hommes, mais pour lequel le créateur l'a faite, ils méritent le sort qu'éprouvèrent les Mogols dans le

royaume d'Asam. Cependant le fanatisme de l'historien musulman qui a raconté cette expédition, ne reconnoît aucune vertu dans des hommes opposés aux sectateurs du prophète; et irrité de ce que la providence daigna délivrer les Asamis des fers de leurs oppresseurs, il les accable des épithètes d'*infidèles* [1], de *sorciers* [2], de *démons* [3].

[1] Kaufirs.

[2] Bouhts.

[3] Schitans.

CHAPITRE II.

CHICHACOTTA. — FRONTIÈRES DU BOUTAN. — ENVIRONS DE BUXADÉOUAR. — CLIMAT DE CES CONTRÉES. — COMBIEN IL A ÉTÉ FUNESTE AUX TROUPES ANGLAISES. — ESPÈCE DE CHEVAL PARTICULIÈRE A CES MONTAGNES. — ENTRÉE DANS BUXADÉOUAR. — CARACTÈRE DE SES HABITANS. — VISITE RENDUE AU SOUBAH. — IL INVITE L'AMBASSADEUR ANGLAIS A UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE. — BEAU PAYSAGE DES ENVIRONS DE BUXADÉOUAR. — ADRESSE DES ARCHERS BOUTANIENS. — COMMENCEMENT DES PLUIES. — DÉPÊCHES DU DEB-RAJA. — POURUNGHIR. — CARACTÈRE DU SOUBAH. — MANIÈRE DE VOYAGER DANS LE BOUTAN.

LE 12 mai, à trois heures après-midi, nous arrivâmes à Chichacotta. Nous y trouvâmes les zinkaubs qui nous firent loger dans une maison bâtie au milieu d'une grande place. Cette place étoit entourée d'un rempart de terre et d'un double rang de pieux de bambou; et on lui donnoit le nom de forteresse. (*Voyez* la route de l'ambassadeur, sur la Carte, *pl. I.*)

La maison étoit d'une construction toute différente de celles du Bengale. Elle étoit supportée par des poteaux fourchus. Il n'y avoit point de rez de chaussée. Le premier étage étoit élevé d'environ huit pieds au-dessus du sol, et on y montoit par le moyen d'une échelle. Il y avoit une chambre planchéïée avec des planches de trois à six pieds de long, et d'un pied à un pied et demi de large, placées sur des poutres de sapin. Dans une autre chambre on voyoit des poutres de bambou, et un clissage, aussi de bambou, qui servoit de plancher. Un long poteau, planté dans le centre, supportoit le toit qui étoit de chaume. Les parois étoient formées d'un treillis de bambou; de sorte qu'il y entroit assez de jour, et que l'air y circuloit aisément. Des roseaux debout, posés dans une rainure et arrêtés en haut entre deux lattes de bambou, divisoient les appartemens. On n'y voyoit pas un seul clou. Le toit descendoit très-bas et se prolongeoit en forme d'auvent, de sorte que l'intérieur étoit à la fois abrité contre les pluies et contre le soleil.

Chichacotta a acquis de la célébrité, parce qu'en l'année 1772, il devint un objet de contestation entre les habitans du Boutan et le détachement de nos troupes, qui porta la guerre

sur leurs frontières. Il étoit alors fortifié tout comme il l'est aujourd'hui ; c'est-à-dire qu'il formoit un grand carré, environné d'un haut rempart de terre revêtu de gros pieux. Les Boutaniens défendirent Chichacotta avec opiniâtreté, et ils livrèrent aux Anglais une bataille dans laquelle ils déployèrent beaucoup de valeur, quoiqu'ils fussent obligés de céder à l'avantage qu'ont les mousquets et les canons sur les fusils à mèche, le sabre et l'arc. Forcés d'abandonner Chichacotta, ils le reprirent au bout d'un assez long temps, et en firent un poste dangereux pour les Anglais, qui, après s'en être emparé et l'avoir évacué plusieurs fois, en chassèrent définitivement les Boutaniens et les poursuivirent jusqu'au-delà de Buxadéouar. Il leur fut rendu à la fin de la guerre, et c'est à présent une des clefs de leurs frontières.

A notre départ de Chichacotta, les zinkaubs nous servirent de conducteurs. Nous trouvâmes une fort mauvaise route jusque dans l'endroit où nous gagnâmes une chaussée, de chaque côté de laquelle il croissoit de grandes herbes, qui recéloient beaucoup de buffles sauvages et de tigres. Nous fîmes plus de huit milles dans cet affreux pays ; après quoi, nous entrâmes dans une forêt, dont les arbres étoient très-beaux.

On nous dit que cette forêt abondoit en éléphans, en rhinocéros et en sangliers; mais nous n'y vîmes pas un seul de ces animaux.

La plaine s'étend jusqu'au pied de la montagne de Buxadéouar. Nous trouvâmes le chemin assez facile, et commode pour le palanquin jusque vers le milieu de la montagne, c'est-à-dire jusque dans un endroit qu'on appelle Santarabarry, et qui est fameux par la quantité d'orangers qu'on y voit, et par l'excellence de leur fruit. Là, le chemin devint plus rapide, plus étroit, plus raboteux, et il étoit obstrué en beaucoup d'endroits par de gros blocs de marbre commun. Les points de vue que nous présentoient des hauteurs très-escarpées, étoient admirables. Des montagnes entièrement couvertes d'arbres, et dont le sommet se perdoit dans les nues, et des vallées obscures et profondes, formoient un paysage non moins extraordinaire que magnifique.

Le chemin tourne autour de la montagne, et, en quelques endroits, il est très-étroit et au-dessus de précipices dont l'œil ne peut distinguer le fond. Il est certain que, si quelques arbres et des herbes rampantes ne déroboient pas, en partie, l'horreur de ces précipices, les voyageurs n'oseroient jamais s'y hasarder.

Après avoir franchi ce difficile et terrible passage, nous arrivâmes dans la cabane d'un pauvre impotent, qui nous reçut avec beaucoup d'hospitalité, et nous servit du thé et du whisky [1]. Nous fûmes souvent traités avec la même bienveillance, dans le cours de notre voyage.

Tandis que nous étions dans la cabane, un messager du soubah [2] porta à l'officier qui commandoit à l'entrée du Boutan, l'ordre de nous laisser passer. Je voulois voir cet officier, et je ne fus pas peu surpris de trouver que c'étoit un petit personnage qui ne m'alloit pas au coude, ayant à peine une figure humaine, maigre, contrefait, et portant pour vêtement une pièce de toile fort sale, qui ne lui couvroit que les épaules. Issu du mélange du sang bengali avec le boutanien, il étoit un triste exemple de ce que peut un climat pestilentiel pour faire dégénérer ces deux races.

Au pied des montagnes du Boutan s'étend une plaine d'environ trente milles de large, surchargée plutôt que tapissée d'herbes et d'arbres qui y croissent avec la plus étonnante vigueur. Les eaux abondantes qui coulent des

[1] C'est un breuvage fait avec du riz et divers autres grains.

[2] Le gouverneur de la province.

montagnes, sont arrêtées dans cette plaine, y croupissent, et produisent des exhalaisons qui rendent l'atmosphère funeste à tous les voyageurs. Le capitaine Jones et la plus grande partie des troupes qui servoient sous lui dans ces contrées, en 1772, en furent victimes. Le colonel sir John Cuming en réchappa, mais il en a senti long-temps les terribles effets [1]. Ce pays n'est pourtant pas inhabité; mais les habitans y sont tous petits, laids, mal faits, et sans force.

Le messager du soubah fut bientôt suivi par des gens conduisant un cheval tangun, qui hennissoit, piaffoit, et se cabroit avec tant de violence, que je crus qu'il alloit fondre sur ceux des zinkaubs qui gravissoient péniblement la montagne, et nous mettre tous en déroute. Les chevaux tanguns [2] sont indigènes de ces contrées, et tirent leur nom de celui de Tangustan, qu'on donne à toute la chaîne des montagnes qui forment le territoire du Boutan. La race de ces chevaux n'existe que dans ce pays. On n'en élève, ni dans le royaume d'Asam, ni dans celui de Népaul, ni au Thibet, ni au Bengale. Il me semble qu'ils sont d'une

[1] Le colonel sir John Cuming est mort depuis.

[2] On les appelle aussi vulgairement *tannians*.

espèce tout-à-fait distincte des chevaux ordinaires. Ils sont, en général, de couleur pie. Ceux dont le poil n'est pas mélangé ne plaisent pas tant aux Boutaniens, mais les Anglais les préfèrent, et les paient plus cher. Les pies ont ordinairement, sur un fond très-blanc, des taches baies, noires et rouges. Ils sont d'une moyenne taille, parfaitement proportionnés, et réunissent la vigueur et la beauté. Ils sont raccourcis, ont la jambe très-fine; et surmenés, ils courent encore avec beaucoup de vîtesse. Leur conformation, et l'habitude qu'ils ont de monter et de descendre des montagnes escarpées, donnent tant de force à leurs muscles, qu'il est impossible aux autres chevaux de les suivre. La vigueur et la vivacité de leurs mouvemens étonnent; ils sont naturellement fougueux, et les Européens les regardent comme très-indociles : mais cette indocilité n'est souvent qu'apparente, et provient d'un excès d'ardeur.

Quelques-uns de ces chevaux ne sont plus jeunes quand on les vend aux Anglais, et alors ils ont acquis une habitude d'opiniâtreté qu'il est difficile de leur faire perdre : mais il faut attribuer cela à la dureté de la main qui les conduit. J'ai vu un cheval tangun qui trembloit

de tous ses membres, lorsque celui qui le montoit saisissoit les rênes de sa bride, et que sa bouche étoit pressée par un mors qui la tenoit serrée comme dans un étau. Quelle que soit la crainte qu'éprouvent ces chevaux, ils travaillent avec une vigueur qui résiste à la plus grande fatigue; et cette vigueur, jointe au peu qu'ils coûtent, en comparaison des autres, fait qu'on les emploie dans le Bengale aux travaux les plus pénibles. Ils font tout ce que peuvent faire les plus grands chevaux de l'Inde, soit qu'on les monte, soit qu'on les attelle aux voitures. En traînant les fardeaux les plus pesans, ils ne refusent jamais de tirer; au contraire, ils s'élancent souvent avec une impétuosité qui surprend ceux qui les conduisent.

Si l'on mène ces chevaux mal-adroitement, ils s'emportent quelquefois, et deviennent d'autant plus fougueux qu'on fait plus d'efforts pour les réduire. Souvent deux de ces chevaux, attelés ensemble, se pressent l'un contre l'autre, et chacun d'eux semble vouloir abattre son compagnon; d'autres fois, ils s'écartent en se penchant autant qu'ils peuvent, et l'on croiroit qu'ils sont prêts à tomber ou à briser leurs traits. Ce sont des caprices qu'on ne peut leur faire perdre qu'avec du temps, de la patience et

de la douceur. Par ce moyen on parvient à les rendre dociles : autrement on n'y réussit pas. D'ailleurs, malgré leur vigueur et leur courage, les tanguns sont moins propres que les autres chevaux à supporter les chaleurs de l'Indostan ; et quand on les fait trop travailler au soleil, ils périssent.

Nous avions encore un mille à faire pour arriver à Buxadéouar ; et nous étions au pied de la dernière montée, lorsque nous rencontrâmes un héraut, qui dès-lors précéda notre troupe et sonna de la trompette. Quand nous fûmes au haut de la montagne, cinq jeunes filles, ornées de guirlandes de fleurs noires, vinrent au-devant de nous en chantant, et nous conduisirent dans Buxadéouar. Ce lieu est à vingt milles de distance de Chichacotta.

Il étoit déjà trois heures après midi. Nous nous reposâmes à l'ombre d'un arbre, jusqu'à ce qu'on nous eût préparé un logement. Au bout de quelque temps, on nous mena dans une maison, qui nous donna une idée peu avantageuse de l'industrie et de la propreté de nos nouveaux hôtes.

Tous les zinkaubs et les autres officiers de la ville vinrent nous rendre visite ; et chacun d'eux nous présenta un mouchoir blanc de

pelong,

pelong, une tasse de thé et une boisson faite avec du riz et du froment, qu'ils appeloient *chong*, et à laquelle nous donnions le nom plus commun de *whisky*.

Le chong est une liqueur spiritueuse et un peu acide. On le fait avec un mélange de riz, de froment, d'orge et d'autres grains fermentés. Voici les procédés qu'on m'a dit suivre pour cela. Lorsqu'on a mis le grain dans un vase, on y verse une quantité d'eau suffisante pour le couvrir, et on lui fait subir une légère ébullition; après quoi, on en ôte l'eau et on étend le grain à l'air sur des nattes, ou sur de la toile pour le faire refroidir. Dès qu'il est froid, on prend des boules de *bakka* [1], qu'on émie et qu'on y mêle avec soin. Il faut une boule de la grosseur d'une muscade pour deux livres de grain. Le grain est ensuite mis dans des paniers garnis de feuilles d'arbres, et on le presse légèrement avec les mains, pour en faire sortir l'eau qui y reste. Lorsque cette opération est achevée, on couvre bien les paniers avec des feuilles et de la toile, de manière que l'air ne puisse pas y pénétrer; puis on les dépose, pendant trois jours, dans un

[1] Ces boules sont faites avec les fleurs de la *cacalia seracenica* de Linné.

endroit un peu chaud. Au bout de ce temps-là, on met le grain dans des jarres, et l'on y verse une tasse d'eau froide par quatre litrons de grain. Les jarres sont ensuite hermétiquement fermées avec de l'argile. Ce n'est qu'après dix jours qu'on se sert du grain ainsi préparé; et si on l'attend plus long-temps, il est encore meilleur.

Quand on veut faire du chong, on met une certaine quantité de grain fermenté dans un grand vase, et on y verse de l'eau bouillante en ayant soin de remuer le grain. Un moment après, on enfonce dans le vase un petit panier d'osier, à travers lequel pénètre le chong, et d'où on le tire avec un morceau de calebasse, auquel est adapté un manche de bois. Chaque convive tient en main une petite gamelle, où on lui verse de cette liqueur, et il est rare qu'il n'en boive qu'un seul coup.

En peu de temps je m'accoutumai très-bien à cette liqueur : elle est acide et n'enivre pas. L'usage du Boutan est de la boire chaude, ce qui est sain, agréable, et mérite d'être imité toutes les fois que la chaleur et la fatigue occasionnent une grande soif.

En distillant le chong, on en tire une liqueur très-spiritueuse qu'on appelle *arra*, et qui est très-forte et très-enivrante. (*Voyez* pl. II.)

L'après-midi nous reçûmes nos tentes. Une troupe de Boutaniens avoit été dépêchée pour les passer dans les endroits les plus difficiles de la montée. Bientôt après, nous vîmes arriver notre éléphant, ce qui nous étonna beaucoup, parce que le chemin étoit si étroit en quelques endroits, qu'il sembloit n'y avoir pas assez de place pour le passage d'un cheval. Nous dressâmes nos tentes, mais non sans beaucoup de peine; car le roc étoit recouvert de si peu de terre, que les piquets ne pouvoient presque pas y tenir. Nos tentes furent un objet d'admiration pour la foule des Boutaniens qui nous environnoit.

Les Boutaniens ont tous les mêmes traits. Ils sont moins bruns et plus robustes que les Bengalis, leurs voisins. Ils ont le visage plus large et les os des joues plus proéminens. Il y a une si grande différence entre ces deux races d'hommes, qu'un étranger, qui les verroit, pour la première fois, n'hésiteroit pas à croire qu'elles habitent deux régions très-éloignées l'une de l'autre, et ne pourroit pas se persuader que leurs pays sont limitrophes.

Le soir nous allâmes voir le soubah de Buxadéouar. Il vint au-devant de nous jusqu'à la porte de son appartement. Conformément à

la coutume du Boutan, je lui présentai un mouchoir blanc de pelong. Il m'en donna en même temps un pareil, et nous nous touchâmes la main. Nous nous assîmes. Il se plaça dans un coin de la chambre, à côté d'une fenêtre et vis-à-vis de nous, sur un siége d'environ un pied de haut, et couvert d'un tapis d'écarlate, au milieu duquel étoit un morceau de peau de tigre. Il avoit à sa droite un bassin d'argent, dans lequel brûloient des bois aromatiques, avec un autre vase, où brûloient aussi trois espèces de cierges fort longs et d'une composition dans laquelle il y avoit des parfums. L'appartement étoit orné de peintures représentant les divinités du pays. Dans le fond étoit une alcove, où l'on voyoit quelques idoles avec des lampes allumées. Devant ces idoles étoit un crâne humain, et des fleurs, des fruits et des grains étoient parsemés auprès d'elles.

Comme c'étoit une visite de pure cérémonie, il seroit inutile d'en donner les détails. Je me bornerai à dire que nous nous fîmes, le soubah et moi, les complimens d'usage, en nous demandant mutuellement des nouvelles de la santé de nos chefs.

Nous ne restâmes que peu de temps chez le soubah. Nous sortîmes sans façon de son ap-

partement, ainsi que nous y étions montés, par le moyen d'une échelle. La maison du soubah est, comme celles de Chichacotta, élevée sur des poteaux. Elle ne donne pas une grande idée de l'architecture des Boutaniens, quoique probablement elle leur ait coûté beaucoup de travail. Le bas est clos, et sert à serrer des marchandises ou des bois. Je ne sais à quoi attribuer cette manière de bâtir dans un pays de montagnes. Lorsque le sol est bas et marécageux, il est, sans doute, nécessaire d'élever les maisons ; mais, dans les endroits où l'on n'a à craindre ni des reptiles venimeux, ni des inondations, cette précaution semble bien étrange.

Le mardi 13 mai, je fus prévenu que le soubah se proposoit de me rendre visite dans la soirée, afin de se concerter avec moi sur la manière de me faire poursuivre ma route et de transporter mon bagage : mais l'on me dit en même temps qu'il croyoit nécessaire, avant de me laisser partir, d'attendre la réponse aux lettres qu'il avoit écrites au deb-raja, pour lui annoncer mon arrivée à Buxadéouar. Le soubah vint, en effet, après dîner, dans ma tente. Il avoit à sa suite plusieurs personnes, parmi lesquelles étoient les zinkaubs qui m'avoient accompagné

depuis Rungpore, et celui que le deb-raja avoit envoyé au-devant de moi à Buxadéouar.

Nous nous entretînmes long-temps des moyens de me rendre dans la capitale. Le soubah observa que les frontières du Boutan manquoient de population, et qu'il étoit fort difficile de charrier mes effets, parce qu'il falloit faire tout porter par des hommes, la roideur des montées et le mauvais état des chemins ne permettant pas qu'on se servît de bêtes de somme. Il assura qu'il désiroit de me procurer tous les moyens qui dépendoient de lui, pour me faire continuer ma route; mais il me donna à entendre qu'il faudroit que le deb m'envoyât des gens pour aider à porter mon bagage.

Cette observation me fit beaucoup de peine; et je ne pus m'empêcher de témoigner combien j'étois surpris qu'on n'eût pas fait les préparatifs nécessaires pour mon voyage, pendant le long séjour que j'avois fait à Rungpore. J'ajoutai qu'ayant écrit au deb-raja, pour lui annoncer que j'étois prêt à traverser ses états, il m'avoit répondu qu'il feroit prendre des mesures pour que je ne manquasse de rien. Il s'éleva alors une violente altercation entre les zinkaubs et le soubah. Je ne pus pas bien comprendre quel en étoit le motif; mais je soupçonnai que le

soubah avoit négligé d'exécuter les ordres de son maître. Cependant la querelle s'appaisa ; et les zinkaubs et le soubah me déclarèrent qu'étant tous soumis au deb, ils étoient également soumis aux Anglais, et qu'ils feroient tous leurs efforts pour me procurer les choses dont j'avois besoin. Il fut convenu entr'eux qu'ils enverroient dans les villages voisins chercher tous les hommes qu'on pourroit y trouver. Le soubah me dit que, s'il ne pouvoit pas faire partir tous mes effets avec moi, il auroit soin de m'expédier, le plus promptement possible, ceux que je serois obligé de laisser en arrière.

Le lendemain à midi, le soubah revint dans nos tentes. Je lui avois fait présent d'un télescope. Je lui montrai alors la manière de s'en servir, et il la comprit fort bien, alongeant ou raccourcissant le tube jusqu'à ce qu'il fût au point convenable. Il regarda, avec cet instrument, le frontispice d'une des pièces de théâtre de l'édition de Bell, où miss Young étoit représentée dans le rôle d'Artemise, et il s'écria avec étonnement : « O combien sa taille est mince, et » combien le bas de son corps est gros » ! — Cette surprise étoit naturelle, et, en général, toutes les observations qu'il fit, annonçoient de la pénétration et un sens très-droit.

M. Davis avoit dessiné la vue de Buxadéouar ; et son esquisse étoit sur la table, lorsque le soubah entra. Cet officier fut frappé de la ressemblance. Il reconnut les différentes parties de son habitation ; il y vit les poutres, l'escalier, les gens qui étoient aux fenêtres, et même le pâturage qui se trouvoit à côté. Il étoit avec nous au moment où nos domestiques entrèrent pour mettre le couvert. Je l'invitai à dîner, ce qu'il accepta avec empressement.

Lorsque nous fûmes à table, le soubah mangea et but ce qu'on lui offrit, sans le moindre scrupule. Cependant je soupçonnai que, par un excès de politesse, il surmontoit sa répugnance pour certaines choses. Le vin de Bordeaux et la bière ne pouvoient guère être agréables à un homme qui en goûtoit pour la première fois : malgré cela, il en but, ainsi que du vin de Madère, et il dit qu'il les trouvoit très-bons. Il fit l'éloge de notre pain et en mangea beaucoup.

L'après-dîner, je dis au soubah que nous avions grande envie d'aller sur le sommet d'une montagne que je lui montrai du doigt, et je lui demandai s'il y avoit un chemin qui y conduisît. Il me répondit que c'étoit un lieu sacré, et qu'il s'empresseroit de nous y accompagner. Mes fusils étoient dans un coin de la tente. Le

soubah parut curieux de les examiner. Comme ils étoient chargés, j'en tirai un sur un épervier. Un instant après, nous nous avançâmes vers une estrade de bambou, qui étoit sur le penchant de la montagne, et M. Davis y tua une corneille. Quoique bien éloignés d'être sanguinaires, nos hôtes durent être bien aises que nous les eussions défaits de ces deux oiseaux, car leurs espèces leur enlèvent une grande partie de la viande qu'ils coupent en aiguillettes, et qu'ils mettent sécher au soleil.

Le soubah nous proposa de tirer au blanc; et nous en plaçâmes un, dans la vallée, à trois cents pas de distance. Nous tirâmes chacun deux fois sans atteindre le blanc; mais je dois dire, à l'honneur du soubah, qu'il en approcha plus que nous. Il tira avec mon fusil de chasse. Un peu avant le coucher du soleil, j'eus envie de faire une promenade sur la montagne dont j'ai parlé tout-à-l'heure. Nous rentrâmes dans la tente, et je vis que le soubah vouloit être de la partie. Je lui dis que, comme je savois qu'il avoit été récemment malade, je craignois qu'il ne se fatiguât trop, et que je le priois de ne pas nous suivre dans notre excursion. Il me répondit avec beaucoup de politesse, en persistant dans le dessein de nous accompa-

gner ; et en conséquence, il passa chez lui pour s'y préparer.

L'on me dit que le soubah avoit coutume de se rendre, une fois tous les mois, sur la montagne sacrée, et qu'alors il y plantoit un drapeau blanc, et y fesoit quelques cérémonies religieuses, dans l'espoir de se rendre favorable le *Dewta*[1], qui, suivant l'opinion des Boutaniens, est le génie de ce lieu, et plane sur le sommet de la montagne, d'où il dispense les biens et les maux à tout le pays voisin. L'on me conseilla de planter aussi sur la montagne un drapeau blanc, je me conformai volontiers à cette coutume, toute absurde et ridicule qu'elle est, parce qu'un refus auroit pu blesser mes hôtes.

Au bout d'une demi-heure, le son du naoubout[2] et de la trompette annonça que le soubah venoit nous rejoindre. Il étoit accompagné d'une foule de personnes vêtues d'habits de diverses couleurs. Nous marchâmes d'abord à pied; et quand nous fûmes au bas de la descente, qui est vis-à-vis de la maison du

[1] Suivant les Boutaniens, les Dewtas sont des génies souverains, et chaque lieu a le sien.

[2] Espèce de timbale, qui est un des attributs de l'autorité.

soubah, nous montâmes à cheval. Notre troupe formoit une assez belle cavalcade. On portoit en avant cinq bambous, à chacun desquels étoit attaché un drapeau blanc. A la suite de ces drapeaux étoient deux longues perches, entourées symétriquement, depuis le haut jusqu'à un pied et demi du bas, de morceaux d'étoffe de soie bleus, rouges, jaunes et blancs. Les deux hommes qui portoient ces perches, les fesoient sans cesse tourner. Sept jeunes filles ayant les cheveux épars, marchoient à une certaine distance de ces deux hommes, et chantoient un hymne. Elles étoient précédées par le principal lama du pays, vêtu d'une veste d'écarlate, coiffé d'un bonnet de laine très-élevé, et montant un cheval tangun, qu'il fesoit marcher fort lentement. Deux zinkaubs suivoient ce groupe, et après eux venoit le soubah. Il avoit une veste de satin bleu, brodée en or, et un schal d'un rouge foncé, jeté négligemment sur son épaule gauche, et noué sous son bras droit. Il portoit un chapeau à l'européenne, dont les bords étoient de trois à quatre pouces de large. Le haut de ce chapeau étoit orné d'un morceau de métal jaune, qui avoit la forme d'une feuille d'arbre. A la suite de cet officier étoient deux prêtres à

cheval, coiffés avec des bonnets pareils à celui du lama. Je marchois après ces deux prêtres, avec M. Saunders, et une suite nombreuse. M. Davis s'étoit blessé à la jambe, et ne put pas venir avec nous.

La montée étoit étroite et très-roide; de sorte que nous fûmes plusieurs fois obligés de nous arrêter pour laisser nos chevaux reprendre haleine, car ils fesoient les plus grands efforts pour escalader la montagne. Lorsque nous arrivâmes sur le sommet, les sept jeunes filles qui nous avoient précédés, nous saluèrent en chantant à mesure que nous passions près d'elles. Elles marquoient lentement la cadence par le mouvement de leurs mains et de leurs pieds; ce qui me parut être une espèce de danse religieuse. Elles s'avançoient alors à la file, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, élevant les mains à la hauteur de leurs épaules, les avançant un peu et les tournant sans cesse.

Nous vîmes au sommet de la montagne un petit plateau, qui sembloit être le lieu préféré pour l'accomplissement des cérémonies religieuses. Il y avoit un autel appuyé contre un grand arbre et élevé d'environ trois pieds au-dessus du sol. Le derrière et les côtés de cet autel étoient couverts d'une étoffe de soie jaune,

et, en outre, quatre mouchoirs rouges, bleus, jaunes et blancs, pendoient par derrière. Deux mouchoirs blancs, l'un attaché d'un côté, l'autre de l'autre, étoient joints par un noeud sur le devant de l'autel, et formoient une espèce de draperie assez élégante; trois lampes brûloient sur l'autel, où l'on voyoit aussi divers plats remplis de fleurs et de fruits.

Sept hommes étoient rangés en face de l'autel. Le premier étoit le lama qui se tenoit debout et à la gauche de tous les autres. Il avoit à son côté un prêtre qui frappoit sur un grand tambour avec un morceau de fer courbé; après celui-ci étoit un autre prêtre avec des cymbales; un troisième avoit un tambour; un quatrième jouoit d'une espèce de flûte, faite avec l'os de la jambe d'un homme, et deux autres sonnoient de la trompette.

On nous présenta à chacun un petit cierge, d'une composition parfumée. Il étoit allumé, et nous le tînmes à la main. On nous apporta aussi une tasse pleine de riz, au milieu de laquelle étoit planté un autre cierge allumé. Nous touchâmes le riz, ainsi que l'avoit fait le soubah, et alors on plaça la tasse sur l'autel. Le soubah se tenoit debout à gauche de l'autel; nous étions du côté opposé dans un endroit un peu élevé.

La cérémonie commença par le chant des prêtres, accompagné des tambours, des trompettes et des cymbales. Cela dura environ dix minutes, pendant lesquelles il y eut quelques légères interruptions; après quoi les prêtres récitèrent, d'un ton très-bas, des prières qui furent suivies d'un moment de silence. Le soubah noua alors autour de son cou un linge blanc, qui lui couvroit la bouche et les narines, et on lui apporta un vase d'eau, dans lequel il lava ses mains. Ensuite on nous présenta, à M. Saunders et à moi, un mouchoir blanc de pelong, dont nous prîmes un bout, tandis qu'un prêtre tenoit l'autre. Nous nous approchâmes de l'autel; puis nous lâchâmes le bout du mouchoir que le prêtre passa plusieurs fois au-dessus des cierges. Cependant les prêtres continuoient leurs prières; on jeta quelques grains de riz autour d'eux, et on attacha le mouchoir de pelong à un grand bâton. Le soubah passa de notre côté. On nous apporta du riz mêlé avec des cauris [1]. On planta les drapeaux en terre; et le riz et les fruits consa-

[1] C'est un petit coquillage blanc, qu'on trouve dans les îles de Nicobar, et qui sert de monnoie dans l'Indostan, dans le Bengale et dans le centre de l'Afrique.

crés, qui étoient sur l'autel, furent jetés à la multitude, qui s'empressa de les ramasser. Le soubah jetoit de temps en temps, autour de lui, du riz et des cauris, dont il avoit une assez grande quantité : nous suivions son exemple; et les prêtres continuoient à chanter et à jouer des instrumens.

Quand nous eûmes achevé de jeter notre riz et nos cauris, la musique cessa, et les prêtres prirent du thé. On apporta des fruits du jaquier [1] dans un plat. Le soubah en prit, nous fîmes de même; et le reste fut partagé entre les prêtres et les musiciens. Les jeunes filles s'avancèrent alors en dansant, et la cérémonie finit aux acclamations des spectateurs.

La pente de la montagne étoit si roide, que nous fûmes obligés de la descendre à pied. La foule qui nous suivoit, poussoit de grands cris de joie. Nous vîmes, à notre retour, une grande natte étendue devant la porte du soubah, avec un banc sur lequel on nous fit asseoir, pendant que les prêtres chantoient des hymnes. On présenta au soubah un cornet de papier, qui contenoit du riz et des cauris. Il nous en donna, et nous les jetâmes çà et là. Les

1 C'est l'*artocarpus integrifolia* de Linnæus. Les Indous le nomment *kuttil*.

cauris furent bientôt ramassés par les jeunes filles. Nous avions devant nous un grand vase de chong. On en présenta dans une calebasse au soubah, qui en goûta. J'en goûtai aussi, et l'on distribua le reste aux spectateurs. Alors nous entrâmes dans la maison du soubah, où l'on nous servit du thé, de la liqueur, des fruits et divers mets.

Le soubah m'apprit que la cérémonie religieuse à laquelle nous venions d'assister, avoit pour but de nous rendre propice leur divinité, afin qu'elle nous fît voyager heureusement dans leur pays, et qu'elle nous ramenât sans accident dans le nôtre. Il dit que c'étoit un devoir dont il s'acquittoit envers la compagnie des Indes anglaises, et que le deb seroit bien aise d'apprendre qu'il avoit été rempli. Il ajouta qu'il étoit charmé lui-même, que nous nous fussions joints à lui dans cet acte de dévotion; et qu'il souhaitoit beaucoup qu'à notre retour, nous allassions encore sur la montagne sacrée, pour y célébrer les mêmes cérémonies. Nous prîmes congé de cet officier, et nous nous retirâmes.

Le lendemain au soir, le soubah vint dans ma tente. Je m'amusai à lui expliquer différens jeux auxquels nous jouions, tels que les échecs,

échecs, le trictrac, et quelques jeux de cartes. Il me montra un papier, sur lequel étoient tracés plusieurs carrés, et il y joua, avec un de ses gens, un jeu qui ne paroissoit pas bien compliqué. Il montra ensuite un autre papier, où il y avoit plusieurs cercles remplis d'écriture, dont il me fut impossible de comprendre l'usage.

Avant que le soubah se retirât, je lui rappelai combien j'étois impatient de me remettre en route, et combien m'affligeoit le retard que l'on me fesoit éprouver. Je lui observai en même temps que j'appréhendois que la saison des pluies qui approchoit, ne m'exposât à beaucoup d'embarras et de dangers. Il chercha à se justifier de l'imputation qu'il craignoit qu'on lui fît, de me retarder méchamment. Il dit que s'il refusoit d'obéir à mes ordres, et s'il ne fesoit pas tout ce qui dépendoit de lui pour me satisfaire, il s'exposeroit à tout le courroux du deb; que dans les montagnes de Buxadéouar il n'y avoit que quelques villages, et que ces villages ne pouvoient pas fournir le nombre de gens nécessaires pour charier nos effets; que les habitans de la vallée, du côté du Bengale, étoient hors d'état de porter des fardeaux, et de monter par des chemins aussi roides que ceux des montagnes où nous étions.

Enfin, il me pria de prendre patience, m'assurant qu'il avoit écrit au deb-raja, et qu'il recevroit sa réponse dans quatre ou cinq jours.

Le vendredi 16 mai, je gravis sur le sommet d'une montagne très-escarpée, ainsi que le sont toutes celles qui composent ce pays. On avoit abattu les arbres dans la partie du côté du midi, afin de la mettre en culture. Tout cet endroit étoit couvert d'un terreau noir, retenu par les souches des arbres et les racines rampantes. Je vis plusieurs autres défrichemens sur les éminences voisines. Il me parut qu'en général les endroits cultivés dans ces montagnes produisoient d'abondantes récoltes d'orge, de froment et d'un autre petit grain qui sert à faire une liqueur fermentée.

L'après-dîner, nous allâmes herboriser dans les endroits les plus épais du bois. Nous n'y trouvâmes que des plantes dont les espèces sont communes dans le Bengale, à l'exception du framboisier et d'un arbuste qui portoit des fleurs jaunes, et qui, immédiatement au-dessous des fleurs, avoit une certaine quantité de feuilles blanches, mais semblables, pour la forme, à ses autres feuilles qui étoient d'un vert brillant. Ce singulier mélange de couleurs

fesoit un effet très-agréable. Je pris quelques jeunes plants de cet arbuste, et je les envoyai à Rungpore.

En revenant de ma promenade, je trouvai le soubah qui s'exerçoit à tirer de l'arc avec plusieurs de ses gens et des principaux habitans. Quoique le but fût, au moins, à cent cinquante pas de distance, et très-petit, ils le frappoient souvent. Ils tiroient leurs flèches horizontalement.

Le 17 et le 18 mai, il tomba de la pluie toute la journée. Les ondées étoient accompagnées de tonnerre et de vent, et tout annonçoit le commencement de la saison pluvieuse. Nous rendîmes visite au soubah, qui vint nous recevoir à la porte de son appartement. Quand nous fûmes assis, il nous entretint de la toute-puissance de ses dieux, représentés dans divers tableaux qui étoient dans la chambre; mais ce qu'il nous dit étoit si rempli de fables et de choses mystérieuses, que je ne pus y rien comprendre. Il avoit auprès de lui une tabatière émaillée, qu'il me donna à examiner; et quand je l'eus dans les mains, il me pria de la garder. Il me fit aussi présent d'une bourse dans laquelle il mit trois roupies, car la coutume des Boutaniens est de ne jamais

donner une bourse vide. Après avoir pris une tasse de thé et une tasse de chong, nous quittâmes le soubah ; et au moment que nous prenions congé, on nous présenta des plateaux chargés de fruit.

Le lundi 19 mai, je reçus une lettre du debraja. Ce prince me mandoit qu'il avoit expressément enjoint aux officiers des endroits où je devois passer, de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire poursuivre ma route de la manière la plus commode et la plus prompte. Il me disoit en même temps que je devois m'attendre à beaucoup d'embarras et de fatigues à cause du mauvais état des chemins, ainsi que Pourunghir [1] me le confirmeroit.

[1] Pourunghir étoit un gosseyn indou, c'est-à-dire, une espèce d'hermite ou de pélerin, qui avoit accompagné M. Bogle au Thibet, et qui fit également le voyage avec moi.

Les gosseyns sont, de tous les religieux indiens, ceux qui s'astreignent avec le plus de soin à des actes de pénitence; de sorte que la nécessité d'accomplir des vœux, ou d'autres motifs de piété, ayant conduit Pourunghir parmi différentes hordes de Tartares, il connoissoit bien leurs mœurs, et parloit leur langue avec facilité. La manière exemplaire dont il s'étoit toujours conduit avec ces peuples, le leur avoit rendu très-recommandable, et il étoit aimé de tous leurs chefs.

Comme le deb-raja n'avoit envoyé personne pour nous aider à charier nos effets, le soubah me proposa d'expédier, le même jour, trente hommes pour en porter une partie à Murichom. Il m'assura qu'au retour de ces hommes, il seroit en état de nous faire partir avec le reste de notre bagage. J'acceptai avec joie sa proposition.

Le soubah dîna avec nous, et mangea en homme qui trouvoit notre manière de vivre fort bonne. Nos vins lui plaisoient, mais il en but peu; et je sus de ses compatriotes, qu'il avoit la réputation d'être extrêmement sobre. Il aimoit beaucoup les jeux d'adresse. L'après-dîné, il nous invita à tirer au blanc. Il étoit accoutumé à cet exercice, ainsi que ses gens: aussi acceptâmes-nous son invitation, plutôt par complaisance que dans l'espoir de briller.

Une grande partie des deux jours suivans [1], je fus occupé à recevoir la visite des habitans de Buxadéoüar, qui venoient me dire adieu, car j'avois fixé mon départ au jour suivant.

Le 22 mai, nous allâmes, de grand matin, prendre congé du soubah. Il me fit beaucoup d'excuses sur le retard que j'avois éprouvé; et je le remerciai des politesses et des marques

[1] Le 20 et le 21 mai.

d'attention dont il m'avoit comblé. Après ces complimens, nous prîmes une tasse de thé et de la liqueur, et je me levai pour sortir. Le soubah me conduisit jusqu'au bas de l'escalier. Là, il me donna une écharpe de pelong blanche. Nous nous touchâmes la main, et nous nous séparâmes.

Le soubah étoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit médiocre et bien proportionnée, et il n'avoit ni trop ni trop peu d'embonpoint. Son teint étoit d'une couleur moins foncée que celui de la plupart de ses compatriotes, qui ne sont pourtant jamais aussi bruns que les Bengalis. Il avoit une physionomie ouverte et spirituelle; et si l'on peut juger du caractère d'un homme d'après les traits de son visage, je crois que celui-là étoit naturellement droit et bienveillant. Aisé et agréable dans ses manières, il ne donnoit des ordres que du ton le plus doux, et sembloit vouloir faire oublier qu'il étoit le dépositaire de l'autorité.

Buxadéouar (*pl.* III), que l'on appelle aussi Passaka, est une place très-forte par sa situation au milieu des montagnes; et comme elle se trouve l'une des clefs du Boutan, l'art a ajouté à ce qu'elle doit à la nature. On a très-habilement abattu et nivelé le sommet de la montagne, de

sorte qu'il y a à présent un espace propre à contenir un assez grand nombre d'hommes pour en défendre le passage. On a construit sur le derrière un rang de barraques pour loger la garnison qu'on peut, au besoin, mettre dans ce poste. Un ravin profond sépare cette montagne d'une autre très-escarpée, qui est en avant, et sur le flanc de laquelle il y a un sentier si étroit, qu'il est impossible à deux personnes d'y passer de front. Ce sentier forme un demi-cercle en face de Buxadéouar, et est, dans une grande partie de son étendue, à la portée de l'arc ; ensuite il conduit sur le plateau par une montée presqu'à pic. Tel est ce poste qui, par les travaux qui en rendent l'accès très-difficile, fait infiniment d'honneur à ceux qui l'ont fortifié.

Les maisons de Buxadéouar, dont l'ensemble mérite tout au plus le nom de village, ne sont qu'au nombre de dix à douze ; et on ne les découvre qu'au moment qu'on en est tout près. Elles sont construites sur un second plateau, où le roc est caché par une très-légère couche de terre. Cependant il y a de la verdure parce que cet endroit, abrité par trois hautes montagnes, n'est ouvert qu'au midi, par où il a une échappée de vue sur les plaines du Bengale.

Le nom de Buxadéouar, que les habitans du plat pays donnent à cet endroit, a une origine fort singulière. Lorsqu'autrefois les marchands de chevaux du Boutan descendoient en caravane dans la plaine, ils commençoient par couper la queue de leurs chevaux tanguns si ras, que non-seulement ils les défiguroient, mais qu'ils les vendoient beaucoup moins cher. Sitôt que les Anglais eurent formé un établissement à Rungpore, entrepôt du commerce du Boutan, ils furent blessés de la manière dont les Boutaniens mutiloient leurs chevaux, et ils offrirent une gratification [1] à ceux qui s'abstiendroient de suivre cet usage. Les Boutaniens parurent très-fâchés de cette proposition, quoiqu'ils n'eussent pourtant d'autre objection à faire, que celle que font tous les Asiatiques, lorsqu'on leur indique quelque changement utile : « C'est contre la coutume [2] ». Mais l'amour de l'argent, triomphant du préjugé, fit qu'à la prochaine foire on vit quelques chevaux à longue queue. Ils furent bien plus promptement et plus chèrement vendus que les autres. Les marchands répétèrent cet essai l'année suivante, et eurent le même succès. Tous ceux

[1] En langue du pays, *buckschisch.*

[2] Ils appellent la coutume, *dustour.*

qui vouloient bien vendre imitèrent leur exemple ; et insensiblement on cessa tout-à-fait de priver les chevaux d'un ornement que la nature ne leur a pas donné sans utilité. Le poste où l'on passa les chevaux à longue queue pour les conduire dans le plat pays, fut, dès-lors, nommé Buxadéouar, c'est-à-dire le passage de la libéralité, et le commandant du poste fut appelé *buxa-soubah*. Dans la langue du Boutan, le nom de ce lieu est Passaka, ou Passa-Guitong : mais c'en est assez sur les étymologies.

Après avoir pris congé du soubah de Buxadéouar, notre premier soin fut de renvoyer à Rungpore nos tentes et nos palanquins ; car nous ne devions plus loger que dans les maisons des villages où nous nous arrêterions, ni voyager qu'à pied ou à cheval, selon que nous le permettroit la nature des montagnes escarpées que nous avions à traverser.

CHAPITRE III.

Départ de Buxadéouar. — Montagne de Pichukom. — Précaution des Boutaniens. — Vigne sauvage d'une grandeur extraordinaire. — Nouvelle espèce de Bambou. — Accident funeste qu'éprouvent les Envoyés anglais. — Diverses Rivières. — Montagnes couvertes de neige. — Cataracte. — Pont. — Travail des Boutaniens, et sur-tout des femmes. — Village de Murichom. — Fertilité de ses environs. — Espèce particulière de Cannelle. — Exemple d'une singulière vieillesse. — Mouche venimeuse. — Terrible désastre. — Manière ingénieuse de construire les chemins au-dessus des précipices. — Pont de chaines. — Chateau de Chouka. — Productions de ces contrées. — Chateau de Durbi. — Vallée de Tassisudon.

Le 22 mai, à sept heures du matin, nous partîmes de Buxadéouar. Il nous fallut passer sur la montagne de Pichukom, dont nous atteignîmes le sommet avant neuf heures. Le

chemin étoit roide, et en partie fait en escaliers taillés dans le roc. Nous trouvâmes, sur le sommet de la montagne, une petite cabane qui sembloit n'avoir d'autre destination que de servir d'abri aux voyageurs, et nous en profitâmes. De là nous contemplâmes les chemins difficiles par où nous avions passé, et une partie des plaines du Bengale. Le soleil brilloit, le ciel étoit sans nuages : mais l'excessive hauteur du lieu où nous étions, fesoit que notre vue ne pouvoit se porter qu'un peu au-delà des bois qui, du pied des montagnes, s'étendent à plus de dix milles dans le plat pays. Ces bois sont entrecoupés de courans d'eau, qui, dans la saison des pluies, deviennent des rivières très-considérables, et vont grossir le Burhampouter.

Nous ne distinguâmes aucun objet au-delà des bois, et l'horizon nous paroissoit couvert d'une brume blanche. Au bout de quelques minutes la scène changea ; des nuages épais s'élevèrent vers nous, et nous dérobèrent la vue de tout ce qui étoit à nos pieds. L'air se refroidit : un thermomètre qui, au bas de la montagne, avoit été à 80°, et, en arrivant au sommet, à 74°, descendit, en moins de dix minutes, à 65°.

Tandis que nous étions en cet endroit, les

Boutaniens nous conseillèrent de garder un profond silence, ou du moins de ne parler que très-bas, afin de ne pas nous exposer à troubler les élémens. Ils nous assurèrent très-sérieusement, que l'ébranlement que produiroit dans l'air le ton ordinaire de la voix, feroit immanquablement tomber au-dessous de nous des torrens de pluie. Nous évitâmes ce danger : mais il n'y avoit pas long-temps que nous avions quitté le sommet de Pichukom, quand les nuages que nous avions vu se rassembler, nous donnèrent de fortes ondées.

Nos guides furent bien aises de voir que nous fesions attention à leur avis; et cet avis nous devint vraiment utile, puisqu'il fut cause que nous ne perdîmes pas beaucoup de temps sur une montagne qui est si excessivement élevée, qu'elle arrête une grande partie des vapeurs qui s'exhalent des vastes déserts qui entourent sa base.

Après avoir descendu la montagne de Pichukom, nous gravîmes celle d'Oumkou, qui est encore plus haute que la première. Elle est entièrement couverte d'arbres, tous chargés de mousse, et entremêlés de sarmens de vigne sauvage, d'une longueur et d'une grosseur non moins remarquables que leur flexibilité et leur

dureté. Aussi s'en sert-on généralement dans le Boutan au lieu de cordes [1].

La montagne d'Oumkou est, en quelques endroits, argileuse : mais la plus grande partie en est composée d'une pierre vitrifiable, dans laquelle il y a des veines de talc et de marbre. Il y croît beaucoup de bambous qui sont très-creux et bien plus gros que ceux du Bengale. Ils ont d'ailleurs les nœuds plus éloignés, et ils mûrissent en une seule saison. Leurs feuilles sont très-grandes, et servent à la nourriture des chevaux. On voit aussi sur cette montagne beaucoup de touffes de bananiers.

En descendant de l'autre côté de la montagne d'Oumkou, nous arrivâmes dans un lieu sacré appelé Schinchilla, où l'on adore une

[1] On trouve dans les forêts d'Amerique des plantes sarmenteuses que les naturels nomment *nibbis*; les Espagnols, *bejoucosé*, et les Français, *lianes*, et dont on se sert en guise de cordes. Elles s'attachent aux arbres et s'élèvent jusqu'aux branches les plus hautes. Leurs sarmens descendent ensuite perpendiculairement, prennent racine, et poussent des rejetons qui embrassent un nouveau tronc. Enfin, montant et descendant alternativement, et traversées horizontalement à diverses hauteurs, ces lianes offrent le même coup-d'œil que le grément d'un vaisseau. Voyez l'*Histoire naturelle de la Guiane*, par Bancroft

déité qui porte le même nom. Cédant aux pressantes sollicitations de mon guide, je jetai une roupie en cet endroit, car il prétendoit que cela me procureroit un heureux voyage. Au-delà de Schinchilla, nous gagnâmes Phidinchim, montagne rocheuse et très-élevée, sur le flanc de laquelle le chemin n'a pas plus de deux pieds de large, est entièrement formé de grandes pierres détachées, et passe au-dessus d'un précipice qui a, au moins, deux fois la hauteur des plus grands arbres. D'énormes masses de rocher suspendues au-dessus de ce chemin, menacent à tout instant d'écraser les voyageurs. Ce passage est vraiment dangereux; et quelque hardi qu'on soit, on ne peut se défendre d'un certain effroi dans tous les endroits où le roc n'est pas couvert d'herbes et d'arbres. J'y sentis ma tête prête à tourner. Nous y perdîmes un superbe cheval arabe, que le gouverneur général envoyoit en présent au deb-raja. Cet animal eut peur d'une pointe de rocher très-avancée au-dessus du chemin; il fit un léger écart, et il tomba au fond du précipice, où il s'écrasa.

A deux heures après-midi, nous fîmes halte à Gygougou, petit village situé sur le penchant d'une montagne, et éloigné de douze milles de

Buxadéouar. Il consiste en cinq ou six maisons élevées sur des poteaux de bambou. Les poutres, les chevrons, les sablières, les parois enfin, excepté le toit, tout ce qui compose ces maisons est de bambou. Le toit est de doubles feuilles de bananiers. Nous fûmes accueillis par les principaux habitans ; c'étoient un vieillard, sa fille et une autre femme. Chacun d'eux nous présenta des végétaux, des œufs, de la volaille, avec le don accoutumé d'un mouchoir de pelong, du thé et du whisky.

Le deb-raja avoit établi le vieillard en cet endroit pour pouvoir entretenir une communication prompte et facile avec ses provinces voisines du Bengale, et y faire passer ses ordres. Le vieillard et sa famille cultivoient un petit terrain, qui produisoit assez de grain pour leur subsistance. Le bétail paissoit dans les bois autour de leur hameau, et quelques cochons qu'ils avoient, y trouvoient aussi leur nourriture. Nous vîmes en cet endroit deux beaux pêchers, des cédrats, des orangers et des framboisiers.

Nous entendions le bruit retentissant du Téhintchieu, qui rouloit ses flots au pied de la montagne. Cette rivière vient du côté de Tas-

sisudon ; et grossie par les eaux du Hatchieu, qui passe près d'un endroit du même nom, et par celles du Patchieu, qui coule dans les environs de Paro, elle suit les sinuosités des montagnes, se précipite avec violence à travers les énormes rochers qui s'opposent à son passage, arrose la vallée à quelques milles à l'est de Buxadéouar, et se jette dans le Burhampouter. Je m'avançai sur une éminence très-élevée pour tâcher de découvrir le Téhintchieu : mais l'obscurité des bois et des rochers, où couloit cette rivière, ne me permit pas de l'apercevoir.

Les montagnes les plus éloignées que je voyois au nord, à environ vingt milles, étoient couvertes de neige. J'en vis aussi une, qui avoit un peu de neige, et qui n'étoit qu'à moitié de cette distance.

Le vendredi 23 mai, à six heures du matin, nous partîmes de Gygougou. Nous avions dessein de nous rendre ce jour-là à Murichom, dont nous étions éloignés de treize milles. Le chemin est rocailleux et inégal. On y trouve à chaque instant des montées et des descentes fort roides : mais les chevaux tanguns sont accoutumés à de pareilles routes, et ils s'élancent, avec une étonnante facilité, d'un rocher à l'autre,

l'autre, quoiqu'il y ait au-dessous des précipices affreux.

Sur cette montagne, ainsi que sur celles où nous avions déjà passé, le voyageur trouve souvent, sur le bord du chemin, de l'eau qu'on y conduit avec des tuyaux de bambou, et qui vient de fort loin. On s'arrête ordinairement pour boire de cette eau; mais les Boutaniens ne manquent guère de la faire passer auparavant à travers un linge, de peur qu'il n'y ait des sangsues, ou quelques-uns des insectes venimeux qui abondent dans ces bois, et que produisent les matières décomposées qui couvrent le rocher. En parlant de la manière de se désaltérer dans ces contrées, je ne dois pas oublier une fontaine plus sûre et plus délicieuse, à laquelle a plus fréquemment recours le prévoyant Boutanien. C'est une grande corne de buffle qu'il attache sur son épaule avec une courroie, et qu'il remplit avec soin, chaque jour, de cette liqueur spiritueuse, extraite de plusieurs sortes de grains, et appelée *arra.* Je la trouvai si forte que je ne pus jamais en boire: mais, dès que je fus accoutumé à voyager dans les montagnes du Boutan, je ne manquai pas de remplir ma corne de chong, qui, comme je l'ai déjà dit, est une boisson un peu acide et

très-agréable. Certes, quand on est fatigué de monter, et qu'on a besoin de reprendre haleine, on trouve souvent qu'un coup de chong-flatte le palais et réjouit le cœur.

Ce jour-là nous passâmes tout près d'un pont de bois, jeté sur une grande rivière qui, du haut d'une montagne très-élevée, se précipitoit de cataracte en cataracte.

Nous nous arrêtâmes pour prendre le thé, dans le village de Schinchilla. Nous mangeâmes en même temps des fruits que les habitans avoient eu l'attention de mettre pour nous sur des bancs à côté du chemin.

Au pied de la montagne l'eau filtre continuellement à travers les rochers; et une rivière qui sort du milieu d'un bois épais, et tombe en cascade, y forme d'abord un bassin profond, et coule ensuite dans la vallée. On y a fait un pont avec deux grandes pièces de bois, dont chaque bout porte sur un côté du rocher, et qui sont couvertes avec d'autres pièces de bois fendues et placées en travers.

Nous nous reposâmes quelques momens en cet endroit. L'ombre épaisse, le frais, le bruit de la cascade, le chant des oiseaux, tout contribuoit à ranimer notre courage et à nous donner de nouvelles forces. Nous en avions besoin pour

gravir la montagne de Murichom, dont le chemin étoit presqu'à pic, et extrêmement difficile. Vers midi, nous arrivâmes au sommet, excessivement fatigués, car nous avions été obligés de faire à pied la plus grande partie de la route. La montagne de Murichom et celles qui l'avoisinent sont couvertes de grands arbres pareils à ceux des forêts du Bengale; mais il y a fort peu de broussailles. Nous rencontrâmes plusieurs personnes qui venoient de chercher de l'eau au pied de la montagne pour les habitans de Murichom. Elles portoient cette eau dans de très-longs et très-gros bambous, qu'elles appuyoient contre leur épaule comme si elles avoient été armées de massues. Quelques-unes en portoient deux; et quoique ce travail dût être très-pénible, nous remarquâmes qu'on y employoit principalement des femmes et des filles.

Je fus obligé de rester à Murichom toute la journée du 24 mai, parce que non-seulement je n'avois pas assez de monde pour porter mon bagage, mais mes domestiques étoient épuisés par la fatigue que leur avoient occasionnée les chemins difficiles où nous venions de passer.

Le village de Murichom contient environ vingt maisons, bien mieux construites que

celles que j'avois jusqu'alors vues dans le Boutan. Elles sont carrées, bâties en pierres, avec de l'argile au lieu de mortier. Les murs de ces maisons ne s'élèvent pas perpendiculairement, mais ils sont inclinés vers le centre. Le toit, qui dépasse beaucoup les murs, est très-bas, et composé de planches de sapin, supportées par des poutres et des chevrons de même bois, et assurées avec de grosses pierres qui couvrent le faîtage. Ceux qui demeurent dans ces maisons, logent au premier étage, où ils montent par un escalier fait avec la moitié d'un tronc de sapin fendu, sur le plat duquel on a fait de grossières entailles qui servent de marches. On met au rez de chaussée les vaches, les cochons et les autres animaux domestiques.

Les étages de ces maisons sont planchéiés, et il y a des portes à deux battans, qui tournent sur des pivots et se ferment sur un montant qui est dans le milieu de l'entrée. Le plafond est fort élevé, et il y a ordinairement à chaque chambre un ou deux balcons, qui donnent de l'air et du jour dans l'appartement, et où l'on s'assied pour prendre le frais. Toutes ces maisons ont un grenier, où l'on serre le bois de chauffage, de gros meubles et des provisions. Le village est sur le haut de

la montagne, où il y a un très-grand plateau, tapissé d'une riche verdure et entouré de figuiers indiens [1], de pêchers et de saules. De nos fenêtres nous voyions un terrain fort étendu, où l'on cultivoit différentes espèces de grain, et qui s'élevoit insensiblement jusqu'à un bois touffu qui lui servoit de limite. Plusieurs chaumières étoient bâties au milieu des champs.

Les cultivateurs de ces contrées préparent leur terrain, en formant des gradins sur le flanc de la montagne, et d'une largeur proportionnée à la pente qu'elle a. Ces gradins sont bordés d'une petite levée de terre qui sert à retenir les eaux, et où l'on fait une ouverture lorsqu'on veut les laisser écouler.

Ayant appris qu'on trouvoit de la cannelle dans les bois de Murichom, j'envoyai un Boutanien, pour en chercher quelques morceaux. Il revint au bout d'une demi-heure avec beaucoup de branches et de racines de cannellier. Les gens du pays en connoissent bien la valeur, et l'emploient comme épicerie et comme médecine. Les Bengalis mêlent dans leur manger beaucoup de feuilles de cet arbre, et ils les appellent collectivement du *tizpaut*. Je crois que la cannelle que fournit cet arbre, provient, non

[1] Ficus indica *Linnæi*.

de l'écorce de ses branches, mais de la peau de ses racines. Celui que je vis n'étant point en fleur et n'ayant pas de fruits, il m'est impossible de décider s'il étoit de la véritable espèce des cannelliers ou d'une espèce inférieure : cependant ses feuilles étoient parfaitement conformes à la description que fait Linnæus de celles du vrai cannellier.

Nous cueillîmes dans les environs de Murichom des fraises et des framboises, et nous y vîmes des pêchers chargés de fruit.

Je ne peux quitter cet endroit sans parler d'une femme remarquable par sa décrépitude. Elle étoit presqu'entièrement privée de force et de l'usage de ses sens. Je n'ai jamais vu aucune autre créature porter des signes de vieillesse aussi frappans. Elle restoit toute la journée assise au soleil. Son visage étoit sillonné d'innombrables rides. Ses bras n'avoient plus de chair ; on n'y voyoit qu'une peau qui couvroit les os, et qui étoit devenue excessivement épaisse. Je demandai à cette femme quel étoit son âge. Elle me répondit qu'elle avoit quatre-vingt-dix ans, qu'elle étoit née à Murichom, et qu'elle y avoit toujours demeuré.

Les environs de Murichom sont infestés de moucherons, qui diffèrent des maringouins, et

pour la forme et pour la grandeur, mais qui ne sont pas moins incommodes. Ils ont une petite trompe avec laquelle ils pompent le sang, et dont on ne sent pas la piqûre dans le premier moment. Quand ils sont rassasiés, ils s'envolent et laissent sur la peau un petit bouton envenimé, qui grossit, s'enflamme et occasionne de violentes démangeaisons. Beaucoup d'habitans de ce canton ont tellement été piqués par ces dangereux moucherons, que les parties de leur corps qui restent exposées à l'air, sont couvertes de petites croûtes, et ont quelquefois des tubercules dont la vue est très-désagréable. Ces insectes font grand tort au séjour de Murichom, qui, par sa nature, est un des plus jolis endroits que j'aie vus. Nous y jouîmes d'une température agréable, quoique ce fût le temps où la chaleur étoit au plus haut degré dans le Bengale.

Le dimanche 25 mai, nous nous remîmes en route. Nous passâmes près de Tetim, qui est situé sur le sommet d'une haute montagne et à gauche du chemin. Ce village fut longtemps plus considérable qu'il ne l'est; mais il y a quelques années qu'un accident terrible en détruisit la plus grande partie. Pendant une nuit orageuse, un ouragan en enleva neuf

maisons avec toutes les personnes qui y étoient; et quelques recherches qu'on ait faites, on n'a jamais pu en retrouver le moindre vestige. Il n'y reste plus que trois maisons, que leurs propriétaires n'abandonnent pas, malgré le triste sort qu'ont éprouvé leurs voisins.

A une heure et demie de marche de Tetim, nous nous trouvâmes sur les bords du Téhintchieu, qui coule entre les montagnes de Babousou et de Merifaka. Un peu plus loin nous passâmes le pont de Dadoukou, construit sur un torrent qui sort du milieu des bois et court sur un immense lit de rochers. Nous passâmes ensuite un autre pont, appelé le pont de Padouchieu. A neuf heures nous arrivâmes à Pinjou, village qui se trouve à moitié du chemin, entre Murichom et Chouka, et qui n'a rien de remarquable que les rochers, dont le sol y est hérissé. Là, nous traversâmes la rivière de Tutti, qui s'y joint au Téhintchieu. On voit celui-ci écumant et furieux comme une mer irritée, sortir du milieu des montagnes de Tuttepakou et de Tatouri, dont la première est à sa droite et l'autre à sa gauche. Tandis qu'on est en cet endroit, on a en face la cascade de Minzapizo[1]. Le volume d'eau qui la

[1] Pl. IV.

forme et qui est très-considérable, tombe d'une si grande hauteur, qu'il s'en dissipe une partie dans sa chute, et que le reste produit, au bas de la montagne, une vapeur semblable à celle de l'eau bouillante.

Nous fûmes obligés de mettre pied à terre, pour gravir une montagne très-haute et très-escarpée. Le chemin qui conduit sur son sommet, fait beaucoup de sinuosités, et est excessivement roide et presqu'entièrement taillé en escalier, dont les marches sont, en quelques endroits, soutenues par des pièces de bois enfoncées dans le roc et assurées avec des crampons de fer.

Nous eûmes beaucoup de peine à gagner le sommet de cette montagne, et nous fûmes obligés de nous arrêter plusieurs fois en chemin, pour reprendre haleine. A chaque pause, nous avions des points de vue différens, chacun desquels doit être mis au nombre des plus pittoresques et des plus majestueux que puisse offrir une nature sauvage. Des torrens tombant en cascade du sein des hautes montagnes couvertes de grands arbres, et dont le sommet se cachoit dans les nuages; d'horribles précipices, des gouffres profonds, des rivières courant avec une étonnante rapidité à travers les

rochers escarpés, composoient le spectacle sublime et sans cesse varié qui frappoit nos yeux.

Avant d'atteindre le haut de la montagne, nous passâmes près d'une crevasse qui s'étoit faite dans le rocher. Elle avoit de dix-huit à vingt pieds de profondeur, et étoit assez large pour qu'un homme à cheval pût y entrer. La superstition raconte que c'est par-là que passa le Dewta Tchuptchup, lorsqu'il s'enfuit du Boutan dans le pays des Rakuss [1], dont il tua le chef pour s'emparer de son trône; et on ajoute qu'en grimpant sur le rocher, il y laissa l'empreinte de ses pieds et de ses mains. Mon conducteur m'en montra les prétendus vestiges, car il croyoit fermement à l'authenticité de cette fable.

Un pont d'une construction très-ingénieuse, mais sur lequel ne peut passer qu'un homme à la fois, communique de cette montagne à celle qui est vis-à-vis. Il est fait avec deux fortes cordes de liane, bien tordues et placées parallèlement. Un cerceau entoure ces deux cordes; le voyageur s'assied dans le cerceau; et tenant de chaque main une des cordes, il se hale doucement, et franchit un abîme, que je ne pus

[1] Les démons.

contempler qu'en frémissant. Cependant on passe communément sur ce singulier pont, et ceux qui osent s'y hasarder évitent beaucoup de fatigues et plusieurs jours de retard.

Nous descendîmes la montagne et passâmes sur le pont de chaînes, appelé Chouka-cha-zum, qui traverse la Téhintchieu, à peu de distance du château de Chouka. Ce dernier endroit est à dix-huit milles de Murichom. Pour avoir une juste idée du pont de Chouka-cha-zum, il faut examiner la *Planche V*, où ses différentes parties et ses dimensions sont représentées d'après une mesure exacte. La *Planche VI* offre la perspective de ce pont et du paysage qui l'environne.

Il ne peut passer à la fois qu'un seul homme à cheval sur le pont de Chouka-cha-zum, qui se balance fortement tandis qu'on y marche, et dont l'élasticité, toujours croissante, force continuellement à hâter le pas. Il est nécessaire d'observer que sur les cinq chaînes qui supportent les madriers, il y a de fortes clisses de bambou qui ne sont point fixées, et qui jouent à chaque balancement du pont. Il y a aussi de chaque côté un treillis de bambou, qui forme une espèce de parapet, et en rend le passage moins dangereux.

Hutchinson, dans son Histoire des antiquités de Durham, parle d'un pont construit sur la rivière de Ties, et semblable à celui que je viens de décrire. « A deux milles au-dessus de Mid-» dleton, dit-il, où la rivière fait plusieurs » cascades, il y a un pont de chaînes de fer, » qui s'étendent d'un rocher à l'autre, et sont » élevées d'environ soixante pieds. Ce pont, » construit pour la commodité des voyageurs, » et sur-tout des gens employés aux mines » du voisinage, a soixante-dix pieds de long » et un peu plus de deux pieds de large, » avec une balustrade de chaque côté. Il est » planchéïé de manière que ceux qui y passent, » sont continuellement balancés au-dessus d'un » torrent mugissant, ce qui fait que peu de » voyageurs osent s'y hasarder ».

Le château de Chouka paroît très-bien fortifié. C'est un grand édifice carré, placé sur une hauteur. Il n'y a d'accès que d'un côté, et on y monte par un escalier, au bout duquel est une entrée, avec des portes fort grandes et fort massives. Les murs sont en pierres et d'une prodigieuse épaisseur. A notre arrivée, le commandant nous conduisit dans un appartement vaste et élevé, qu'on avoit préparé pour notre logement. Il y avoit deux ou trois

meurtrières, qui donnoient du côté de la rivière, et un balcon du côté opposé. Le plancher de cet appartement étoit fort épais et assez bien joint.

Chez une nation qui, n'ayant aucune espèce d'annales, pour fixer dans la mémoire des hommes l'époque des événemens, est en même temps superstitieuse et crédule, peut-être faut-il moins d'un siècle pour déifier celui qui s'est distingué par quelque travail important. Aussi le pont de Chouka-cha-zum est, suivant les Boutaniens, l'ouvrage d'un être immortel; et le Dewta Tehuptehup est seul capable d'avoir fait un chef-d'œuvre aussi curieux. Il est difficile de savoir ce qu'étoit ce célèbre Tehuptehup: mais le chemin où nous passâmes pour nous rendre à Chouka, et dont on peut dire qu'une partie est suspendue sur des précipices avec des chevilles et des crampons de fer qui y joignent les pierres, le pont de chaînes, et divers autres ouvrages qu'on lui attribue, le placent au rang des génies que vante la renommée, et méritent que les habitans de ces contrées conservent pour lui beaucoup de reconnoissance et de vénération.

Le 26 mai à midi, nous partîmes de Chouka. Nous fîmes les dix premiers milles sur des

montagnes bien moins boisées que celles que nous avions vues auparavant, et dont le climat nous parut tout aussi différent que le sol. Le chemin étoit bordé de fraisiers, dont le fruit mûr et presque passé étoit absolument dédaigné par les grossiers habitans de ces contrées. Je ne pus pas le voir avec la même indifférence; et ayant mis pied à terre, je m'amusai long-temps à en cueillir. J'eus le plaisir de reconnoître plusieurs plantes, dont les espèces sont communes en Angleterre, telles que l'oseille sauvage, l'ortie, la prime-vère et l'églantier. La voix du coucou, qui frappoit mon oreille, me rappela des temps éloignés, où j'avois entendu cet avant-coureur du printemps; et le chant de beaucoup d'autres oiseaux rendit bientôt cette impression plus vive.

Nous passâmes tout près d'une des nombreuses cascades, qui, du haut des rocs couverts de mousse, se précipitent dans le creux des vallées. Bientôt ces montagnes nous offrirent des traces de culture et de fertilité que n'avoient point les dernières que nous venions de traverser. On y voyoit des terrains prêts à être semés, et d'autres où croissoient différentes espèces de grain.

Nous vîmes près de Panugga un très-beau

champ d'orge, qui étoit presque bon à être coupé. C'est là qu'étoient les premiers pins que j'eusse encore vus dans le Boutan. Il y avoit aussi quelques frênes et quelques pêchers. Les sommets des montagnes que nous vîmes ce jour-là, furent continuellement enveloppés de nuages. Nous fîmes la plus grande partie du chemin au milieu de ces nuages, et nous trouvâmes l'air très-frais. Il étoit cinq heures du soir, lorsque nous arrivâmes à Panugga, village situé dans un creux, et environné de hautes montagnes couvertes de pins autour desquels les nuages roulent sans cesse. Au coucher du soleil, le temps devint très-froid, et nous nous chauffâmes avec grand plaisir autour d'un bon feu de térébinthe.

Il y avoit près du village plusieurs monceaux de feuilles de sapin, destinées à fumer les champs voisins. On les ramasse à mesure qu'elles tombent des arbres, et on les laisse fermenter et pourrir; après quoi, c'est, dit-on, un excellent engrais.

Le mardi 27 mai, nous quittâmes Panugga. Après avoir monté quelque temps, nous suivîmes un chemin tortueux, qui passe sur le flanc des montagnes. Ces montagnes sont couronnées de superbes pins, mais ce sont les

seuls arbres qu'on y voit. Nous avions fait environ huit milles, lorsque nous passâmes près de la rivière de Hatchieu, que nous laissâmes à gauche. Non loin de là, cette rivière se réunit à celle de Téhintchieu et de Patchieu. Les Boutaniens donnent le nom de Jumtchieu à l'endroit où se fait cette jonction.

Au pied de la montagne de Choupka, nous passâmes le pont de Russou-Nombou, et nous gagnâmes ensuite le château par un chemin très-roide et très-raboteux.

Le château de Choupka, ou Kepta, est bâti à mi-côte. La situation en est extrêmement romantique, mais fort exposée au froid. Les montagnes voisines me parurent les plus hautes que j'eusse encore vues dans le Boutan. En quelques endroits les nuages rouloient légèrement autour de leurs sommets ; dans d'autres, ils se rassembloient lentement, et les couvroient d'un voile obscur. Comme ils changeoient sans cesse de position, ils rendoient la vue de ces monts non moins variée que pittoresque. Le sommet du Lomila, situé à environ cinq milles de distance à l'est de Choupka, étoit couvert de neige. Nous trouvions le temps froid, même à midi.

La pluie nous força de passer la journée du

28, à Choupka; mais heureusement nous étions hors de la région des sangsues et des moucherons venimeux qui infestent les environs de Murichom.

Le jeudi 29 mai, nous partîmes du château de Choupka, pour nous rendre à Pauga, qui en est éloigné de onze milles. Nous laissâmes à notre gauche le village de Kelligym, situé sur le sommet d'une haute montagne, et à notre droite, celui de Dokhottyghym. Après avoir descendu de l'autre côté de la montagne de Choupka, nous passâmes sur le flanc de quelques autres entièrement couvertes de pins et de sapins.

Nous avions fait cinq ou six milles, quand mes yeux furent frappés de la vue d'un pont d'une construction singulière, et fait seulement pour les gens de pied. Ce sont deux chaînes distantes l'une de l'autre de quatre pieds, tendues parallèlement au-dessus d'une rivière, et passant sur une pile de pierres, élevée sur chaque bord. Elles sont attachées derrière ces piles à une grosse pierre, assurée par beaucoup d'autres. Des planches de huit pouces de large sont suspendues longitudinalement par des lianes entre les chaînes, au-dessous desquelles elles sont baissées d'environ quatre

pieds. Ce pont, appelé Selochazum, a soixante dix pieds de long. On en change tous les ans les lianes. Les planches sont mobiles; de sorte que si quelque liane casse, on peut raccommoder cet endroit sans toucher au reste. Un peu au-delà de ce pont nous vîmes le château de Durbi, placé sur la pointe d'un roc très-élevé. Il se trouve sur le chemin et dans le district de Paro.

Le pied du roc, où l'on a construit le château de Durbi, est baigné par le Téhintchieu-Patchieu, que traverse un pont fait avec des poutres de sapin, et sur lequel on a placé transversalement des planches du même bois, attachées avec des liens de bambou. Quoique ces ponts soient d'une structure fort simple, ils ne manquent pas de solidité. Ils ont, d'ailleurs, un grand avantage sur les ponts de maçonnerie; c'est qu'on peut, au besoin, les enlever très-facilement. Sur le flanc du rocher, et à mi-chemin du sommet, s'élève une tour carrée, bâtie en pierre, avec un bastion qui défend l'approche du château, dont la montée est excessivement roide. Le roc même fournit abondamment au château des moyens de défense; car, pour repousser ceux qui voudroient l'attaquer, il ne faudroit que faire rouler sur eux de grosses pierres.

Ce genre d'artillerie naturelle, si on peut le nommer ainsi, est commun à toutes les forteresses indiennes, situées sur des montagnes. On donne aux pierres qu'on jette de cette manière, le nom de *moudouallahs*, c'est-à-dire ivrognes; parce qu'en roulant elles font beaucoup de zigzags, soit à cause de leur forme irrégulière, soit à cause des inégalités de la descente qu'elles parcourent. Lorsque les grenadiers anglais attaquèrent Chunaghour, en 1764 ou 1765, ils furent deux fois repoussés par ces armes redoutables.

Les montagnes où nous passâmes le 29, avoient bien moins de pins que celles que nous avions traversées les jours précédens. Nous y vîmes des érables, des saules, des églantiers en fleur, et des ronces. Nous couchâmes à Pauga.

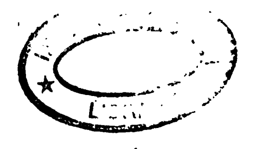
Le 30 mai, nous marchâmes le long de la rivière qui coule au pied des montagnes; et après avoir fait environ huit milles, par un chemin assez égal, nous arrivâmes à Nomnou. Nous aperçûmes, ce jour-là, et des hermitages, et des villages semés sur le penchant et sur le sommet des montagnes. Chacun d'eux avoit un espace de terrain en culture: mais il auroit pu en avoir bien davantage; car, à

l'exception de quelques pointes de rocher et de quelques endroits très-escarpés, la couche de terre végétale est par-tout assez épaisse; toutefois il y a moins de fertilité que dans le voisinage du Bengale. Les arbres n'y croissent pas en si grand nombre, ni les pins n'y ont autant de vigueur que le sol semble le promettre.

On traverse la rivière, sur des ponts de bois, à Choumbou, à Sésé, et dans quelques autres endroits où nous passâmes. Nous vîmes le Patchieu, qui sort des montagnes du nord-ouest, et qui se réunit au Téhintchieu; après quoi, ce dernier est encore grossi des eaux du Hatchieu, près de Kepta [1].

En approchant de Nomnou, nous trouvâmes des champs remplis de moissonneurs. Les uns, armés de faucilles, coupoient les blés, tandis que d'autres en fesoient des gerbes. A côté, d'autres paysans labouroient la terre, avec des charrues traînées par des bœufs. Nous arrivâmes de bonne heure à Nomnou, et nous logeâmes dans une maison spacieuse. La chambre où l'on nous mit, étoit vaste et noircie par la fumée; car, en hiver, on allume le feu sur des pierres plates, placées dans le milieu des

[1] Ou Choupka.



appartemens, l'usage des cheminées étant inconnu dans ces contrées.

J'allai, dans les environs du village, voir un verger, où il y avoit beaucoup de noyers, de pommiers, de poiriers, de pêchers, d'abricotiers et d'épine-vinettes.

La veille, il étoit arrivé à Pauga deux poës [1], que le commandant de Tassisudon avoit envoyés au-devant de nous, pour nous procurer les choses dont nous avions besoin, parce que le chef de Nomnou se trouvoit absent. Le 31 mai, ces deux officiers firent partir de bonne heure un messager, pour avertir le commandant que nous approchions.

En partant de Nomnou, nous continuâmes à suivre les bords de la rivière. Nous passâmes près de Gimi-Jumbou, joli village qui est situé dans la vallée, et que nous laissâmes à notre gauche. Ensuite nous atteignîmes Ouangoka, distant de dix milles de Nomnou.

Là, le pays commence à être découvert. Le Téhintchieu y court avec moins de rapidité. Il arrose une vallée étroite, mais charmante, où il n'y a pas un seul coin de terre en friche.

[1] Officiers d'un rang inférieur aux zinkaubs, et qu'on emploie comme eux dans le service militaire et dans le service civil.

L'industrie des habitans mériteroit un sol plus fécond, car je n'en ai jamais vu de mieux cultivé. Je remarquai, dans chaque champ, du fumier mis en tas à distance égale, et prêt à être étendu : mais, malgré tous les soins du cultivateur, les tiges du blé étoient rares, encore ne donnoient-elles presque que de la paille. Indépendamment de cela, la nudité des montagnes et la petitesse des pins étoient des preuves évidentes de la mauvaise qualité du sol.

Le chemin étoit meilleur. Nous semblions n'avoir plus à gravir de ces énormes montagnes, de ces rochers escarpés, pareils à ceux que nous avions franchis; nous ne voyions que des collines et des montées assez douces. Mais elles conservoient les traces de l'hiver, et quelques sommets étoient encore sous la neige.

Le dimanche 1er. juin, nous partîmes d'Ouangoka. Nous continuâmes à suivre la vallée, où nous avions voyagé la veille, et où serpente le Téhintchieu. Nous découvrîmes bientôt, à notre droite, une montagne fort haute, sur le sommet de laquelle étoit un monastère très-spacieux. Plus bas on voyoit le village de Symtoka. Bientôt après nous fûmes rendus à l'extrémité de la vallée, et nous aperçûmes, à gauche, une autre montagne chargée de neige.

Nous passâmes le Téhintchieu sur un pont de bois très-élevé, qui se trouve à six milles d'Ouangoka. La rivière rencontre en cet endroit des rochers, d'où elle se précipite avec beaucoup de rapidité. Quand nous eûmes fait encore deux milles, nous aperçûmes Tassisudon, bâti dans une vallée qui s'étend du nord au sud, a environ trois milles de long et un mille de large, et est arrosée par le Téhintchieu.

En arrivant à Tassisudon, nous fûmes conduits dans une maison bâtie sur une éminence, à peu de distance, au nord du palais. Le Téhintchieu coule au pied de cette colline, dont il fait presque le tour, et on a pratiqué un chemin étroit entre la colline et la rivière.

Vis-à-vis de la maison où nous étions, et à la demi-portée d'un arc, il y a un pont couvert qui traverse le Téhintchieu. Nous pouvions, de notre appartement, contempler la vallée dans toute son étendue. Elle est fort bien cultivée, et on y recueille plusieurs sortes de grain. Divers groupes de maisons en augmentent l'agrément. Il n'y a ni ville, ni village, à moins d'un mille de distance du palais. A un mille, au sud de la colline dont je viens de parler, on voit, sur une colline moins élevée, le palais du lama

Ghassatou ; et à plus d'un mille, à l'est, est une haute montagne, sur le sommet de laquelle on remarque une belle maison de plaisance appartenant au lama Rimbochaï [1]. La rivière est bordée de saules, et les montagnes voisines sont ornées de grands arbres, parmi lesquels on distingue des pins et des sapins, ainsi qu'une grande quantité d'arbustes à fleurs. Il y a aussi beaucoup de maisons de campagne et de monastères, avec des vergers et des champs en culture, qui, à notre passage, étoient en partie couverts de blé; de sorte que toutes les parties de la vallée nous offroient une vue charmante.

[1] Le lama Rimbochaï est le même que le deb-raja. Rimbochaï est son nom.

CHAPITRE IV.

M. TURNER ANNONCE SON ARRIVÉE AU PALAIS DE TASSISUDON. — LE DEB-RAJA EST OCCUPÉ DE CÉRÉMONIES RELIGIEUSES. — MESSAGE DU DEB-RAJA. — ENTREVUE AVEC CE PRINCE. — DÉTAILS SUR LES MŒURS ET L'ÉTIQUETTE. — HABILLEMENS. — ÉCHARPES DE CÉRÉMONIE. — PRODUCTIONS DU PAYS DE TASSISUDON. — MANIÈRE DE PENSER DU RAJA. — VISITE QUE FAIT M. TURNER AUX PRINCIPAUX OFFICIERS DU RAJA. — LEUR RANG, LEUR AUTORITÉ. — M. TURNER OBTIENT LA GRACE DE QUELQUES ZINKAUBS. — EXEMPLE DE SOUMISSION. — FESTIN BOUTANIEN. — ABEILLES. — ORDRE DES GYLONGS. — CÉRÉMONIES ET DEVOIRS RELIGIEUX. — GHEID, MALADIE PARTICULIÈRE A CES CONTRÉES.

LE lendemain de mon arrivée à Tassisudon, je chargeai le gosseyn Pourunghir, qui m'avoit accompagné en qualité d'interprète, de se rendre au palais pour régler le cérémonial de mon audience, et fixer le moment où je pourrois présenter au deb-raja les lettres du gouverneur général du Bengale.

Pourunghir ne tarda pas à revenir, pour me dire que, depuis quelques jours, le raja[1] étoit continuellement occupé de cérémonies religieuses[2], à l'occasion de la mort d'un des principaux gylongs[3], renommé par son grand âge et par sa sainteté. Pourunghir ne put pas savoir combien de temps dureroient ces cérémonies : mais il me dit qu'on l'avoit prévenu que jusqu'à ce qu'elles fussent terminées, le raja ne pouvoit voir personne ni songer aux affaires terrestres, parce que son attention étoit entièrement absorbée par sa dévotion. L'on m'annonça, en même temps, que les principaux officiers de la cour du raja seroient prêts à recevoir ma visite, dès que je le jugerois à propos : mais je crus devoir différer de la leur faire jusqu'à ce que j'eusse été présenté au raja.

Ignorant les coutumes du peuple chez lequel je venois d'arriver, je crus, je l'avoue, que le mystère dont on sembloit s'envelopper et la difficulté d'avoir accès auprès du souverain, ne devoit pas me donner une haute opinion de la bienveillance de mes hôtes. Je soup-

[1] Il étoit aussi lama, ou prêtre.

[2] Ces cérémonies s'appellent *pouja*.

[3] C'est un ordre de moines.

çonnai même que le délai qu'on mettoit à ma présentation, avoit pour but de me faire concevoir une grande idée de l'importance et de la piété du raja. La plupart des personnes qui étoient avec moi, ne contribuèrent pas peu à fortifier ce soupçon; cependant il étoit mal fondé. Les observations que j'ai eu occasion de faire par la suite, m'ont prouvé que les Boutaniens sont remplis d'un vrai zèle pour leur religion, et qu'ils ne souffrent jamais qu'on les interrompe lorsqu'ils en remplissent les devoirs.

Le mardi 3 juin, un messager vint de grand matin m'annoncer que le raja se proposoit de me donner audience ce jour-là. En conséquence, je me préparai à me rendre chez lui, et un peu avant midi, je me mis en marche avec M. Davis, M. Saunders et tous les gens de ma suite. Les avenues, les portes, les balcons du palais étoient remplis de curieux qui nous regardoient avec avidité, et à qui notre costume et nos traits sembloient causer beaucoup de surprise.

L'on nous conduisit dans un vaste salon, situé du côté du couchant. Le zoumpoun [1],

[1] Commandant de la forteresse de Tassisudon.

le zoundonier[1] et le zempi[2] nous y attendoient. Le zoundonier alla annoncer notre arrivée au deb-raja, et bientôt après il revint nous prendre, pour nous introduire auprès de ce prince. Nous le suivîmes accompagnés par un assez grand nombre de zinkaubs. L'on nous fit passer dans divers corridors et monter plusieurs longues échelles, qui communiquent d'un étage à l'autre, et enfin nous parvînmes à l'appartement du raja, c'est-à-dire presqu'au haut du palais.

Peu de temps après que nous eûmes monté la dernière échelle, la porte du raja s'ouvrit, et nous entrâmes dans une salle peu spacieuse, mais fort jolie. Il y avoit du côté du couchant un balcon ceintré avec des rideaux, seul endroit par où le jour entroit. Il étoit opposé à la porte, devant laquelle on avoit placé un paravent, qui occupoit près d'un tiers de la largeur de la salle. La partie du mur, que ne cachoit pas le paravent, étoit couverte de quelques portraits des apôtres de la religion du pays, portraits faits en soie, et à-peu-près pareils à ceux des héros qu'on voit sur nos tapisseries. Les murs étoient peints en bleu,

[1] Le trésorier.

[2] Échanson et maître des cérémonies.

et les ceintres du balcon, les montans et la porte l'étoient en rouge et avoient des ornemens dorés.

Le raja avoit une robe de drap brun foncé. Il étoit assis, les jambes croisées, sur une pile de coussins placés dans un coin de la chambre. Il avoit, à sa droite, le balcon, et, à sa gauche, un cabinet rempli de petites idoles et de bagatelles à l'usage des dévots. A côté de lui étoit un grand porte-feuille, contenant les papiers dont il pouvoit avoir besoin; et devant lui il y avoit un petit banc peint, qui lui servoit de table pour prendre le thé et pour poser diverses choses.

Nous nous avançâmes, l'un après l'autre, moi et mes deux compagnons; et suivant l'usage de ces contrées, nous présentâmes au raja une écharpe de soie blanche, c'est-à-dire une pièce de pelong, étroite et frangée à chaque bout. Le raja reçut ces présens et les mit dans les mains de son zempi. Je lui remis ensuite la lettre du gouverneur général du Bengale, qu'il prit avec un sourire gracieux. Il la considéra quelques temps en fesant des inclinations de tête; après quoi, il la posa sur le banc qui étoit devant lui. Dans le coin de la chambre opposé à celui où étoit le raja, il y avoit trois

piles de coussins. Le raja nous les indiqua avec la main, en nous fesant signe de nous asseoir.

Comme nos gens n'entrèrent que l'un après l'autre pour faire le présent d'usage, cette cérémonie dura assez long-temps. Lorsqu'elle fut achevée, ils se rangèrent derrière nous, du côté par où ils étoient entrés. Les trois grands officiers se tenoient debout devant le balcon, entre le raja et nous; et les interprètes étoient à côté d'eux.

Quand nous fûmes tous rangés à nos places, il y eut un moment de silence; après quoi, le raja m'adressa la parole, et me fit plusieurs questions obligeantes sur le gouverneur général. Il me félicita, ainsi que mes compagnons, sur notre heureuse arrivée à Tassisudon, et nous dit qu'il craignoit que nous n'éprouvassions beaucoup de fatigues et d'inconvéniens dans un pays qui, par sa nature, offroit beaucoup de difficultés aux voyageurs, et où l'on ne trouvoit qu'en petite quantité les choses nécessaires à la vie.

Je profitai avec empressement de cette occasion pour témoigner combien nous étions reconnoissans des attentions qu'on avoit pour nous dans le Boutan. Je remerciai aussi le raja de l'abondance de provisions que ses officiers

et les habitans de tous les endroits où nous avions passé nous avoient fournies, et enfin, je lui dis que j'étois on ne peut pas plus satisfait du zèle et de l'intelligence que montroit l'homme qui nous servoit de guide depuis que nous étions dans ses états.

Le raja, désirant de prouver qu'il s'intéressoit à tous les principaux membres du gouvernement du Bengale, demanda des nouvelles de chaque conseiller en particulier, ainsi que du grand juge. Il témoigna de différentes manières la considération et l'attachement qu'il avoit pour le gouverneur général; et joignant le geste à l'expression, il tendit les bras, accrocha ensemble ses deux index, et les tira avec force sans les séparer, comme pour faire voir que rien ne pouvoit rompre les nœuds de son amitié.

La lettre du gouverneur général étant écrite en persan, ne put être lue sur-le-champ, parce que ni les officiers du raja, ni aucun de ses sujets n'entendoit cette langue. Le bengali est le seul idiome étranger que les Boutaniens connoissent; et ce n'est même que dans cette langue qu'ils traitent les affaires de commerce qu'ils font avec le Bengale, et tout ce qui a rapport avec la partie de leur territoire voisine

de cette province. On me fit cette observation, et en même temps on me demanda si le désir de remettre moi-même la lettre du gouverneur général étoit le seul motif qui m'eût conduit à Tassisudon. J'étois loin de m'attendre à une pareille question : mais j'y répondis, en rappelant succinctement les raisons qui avoient engagé le gouverneur général à envoyer une ambassade à la cour du grand lama. Je dis qu'en apprenant que le chemin du Bengale au Thibet traversoit les états du raja, et passoit même près de sa capitale, j'avois vivement désiré de présenter mes hommages à un prince qui jouissoit d'une grande réputation, et qui étoit l'ami de celui qui m'envoyoit. J'ajoutai que, quant aux autres motifs qui m'avoient conduit à sa cour, la lettre du gouverneur général les lui expliqueroit.

On plaça devant nous trois petits bancs semblables à celui qu'avoit le raja. Aussitôt un officier entra avec une grande théière de métal blanc, avec des ornemens d'un autre métal de couleur jaune. Il s'approcha du raja, afin que ce prince pût bien le voir ; puis il remua circulairement sa théière, comme pour mêler ce qu'elle contenoit, et il en versa dans la paume de sa main, qu'il avoit resserrée pour qu'elle

en

en tint le plus possible, et se hâta de le boire.

Certes, une telle coutume, qui est générale dans ces contrées, n'a ni grâce ni délicatesse ; et il faut en attribuer l'origine à la crainte qu'inspiroit anciennement le perfide et fréquent usage du poison. Le caractère prudent et soupçonneux des Boutaniens la leur fit adopter, et c'est aussi, sans doute, ce qui la leur a fait conserver jusqu'à ce jour. Quel que soit le rang d'un homme qui fait servir du thé, celui qui porte la théière en boit toujours un peu avant d'en verser aux convives. La place d'échanson ne se donne jamais qu'à celui en qui on a la plus de confiance.

Le raja tenoit avec sa main droite, ou plutôt sur le bout de ses doigts, une petite tasse vernissée qu'on lui remplit de thé. Aussitôt il fit signe à l'officier d'en verser dans trois tasses qu'on avoit mises devant nous. Tenant toujours la sienne dans la main droite, il récita, d'une voix peu élevée, une longue prière ; il trempa trois fois le bout de son doigt dans la tasse, et le secoua chaque fois sur le parquet ; après ces légères libations, il commença à boire son thé. Alors nous suivîmes son exemple, et mangeâmes du riz rôti qu'on nous servit.

Nous trouvâmes le thé fort différent de celui

auquel nous étions accoutumés. C'étoit une composition d'eau, de farine, de beurre, de sel, de thé bou, et de quelques ingrédiens astringens. On avoit fait bouillir le tout ensemble, et on l'avoit battu pour le bien mêler. Mes compagnons et moi, nous nous serions volontiers dispensés d'avaler une boisson qui nous sembloit très-désagréable, si nous n'avions pas cru qu'il étoit nécessaire de vaincre notre répugnance. Nous vidâmes donc nos tasses d'assez bonne grace: mais il nous fut impossible d'imiter le raja dans le reste de la cérémonie. Il tourna sa tasse avec une étonnante dextérité, et la lécha si bien en dedans et en dehors, qu'elle fut assez nettoyée, pour qu'on pût l'envelopper dans un morceau d'étoffe de soie rouge, qui paroissoit avoir servi depuis long-temps à cet usage.

Les officiers, qui nous avoient accompagnés à l'audience du raja, ne prirent point part à cette collation; et certes, sans l'honneur qui en résultoit, nous aurions bien voulu n'y pas avoir été invités. Les officiers adressèrent plusieurs fois la parole au raja. Leur langage ne manquoit pas d'harmonie, et ils parloient d'un air confiant et facile, mais avec un profond respect.

Le raja s'étendit beaucoup sur ce que ses montagnes ne produisoient que peu de chose,

et que, par conséquent, les provisions étoient très-rares. Cependant il m'assura que tout ce que pouvoit fournir le pays étoit à mes ordres. On mit devant nous des plateaux, sur lesquels il y avoit des pommes séchées, des oranges, des noix, des légumes, et des conserves de fruits de la Chine et de Cachemire. Le raja nous fit donner par le zempi une écharpe de soie à chacun; et quand on nous l'eut passée sur les épaules, ce prince nous congédia, en nous recommandant beaucoup de prendre soin de notre santé, et nous disant qu'il souhaitoit qu'elle ne fût point altérée par le changement de climat.

Nous retournâmes à notre logement très-satisfaits de la manière dont le raja nous avoit accueillis. Nous n'avions pas bien pu juger de sa figure, parce qu'il étoit resté continuellement assis, les jambes croisées, et enveloppé dans un ample manteau de drap assez semblable à du drap de Frise. Cependant je crus distinguer qu'il étoit grand et robuste, mais qu'il avoit peu d'embonpoint. Il portoit le vêtement des religieux. C'est une veste étroite et sans manches, avec un manteau qui traîne jusqu'à terre, et dont on peut se couvrir la tête. Lorsqu'on rejette ce manteau en arrière, les bras restent nus.

Pendant la durée de notre audience, le raja montra de la dignité et de la bienveillance. Il étoit grave et attentif, mais il ne manquoit pas de vivacité. Il parloit assez bas, mais il articuloit bien, et ses discours étoient accompagnés de quelques gestes. Toute sa conduite annonçoit une politesse qui, je l'avoue, me surprit dans un prince qui vivoit au milieu d'un amas de montagnes presqu'inaccessibles, et qui ne voyoit, que par hasard, des hommes qui n'étoient pas ses sujets.

Le lendemain, ayant reçu une invitation du raja, je me rendis chez lui, et je lui offris quelques objets de fabrique anglaise, et d'autres choses que j'avois portées du Bengale. Il les reçut avec plaisir. Je ne retracerai point les détails des cérémonies qui eurent lieu dans cette visite; je me bornerai à dire que ces cérémonies furent les mêmes que la première fois, et qu'une coutume générale et fidellement observée nous obligea à les répéter dans toutes nos entrevues.

Quand un homme est admis dans ces contrées en présence de son supérieur, il lui présente l'écharpe de soie blanche; et quand il se retire, on lui en passe une autour du cou, en en laissant pendre les deux bouts par

devant. Deux hommes, d'un rang égal, changent d'écharpe au moment où ils s'accostent, et alors ils s'inclinent l'un vers l'autre. On n'a aucun rapport avec une personne quelle qu'elle soit, sans lui faire don d'une écharpe. A quelque distance qu'on écrive, une écharpe accompagne toujours la lettre, et est renfermée dans le même paquet. Ces écharpes se fabriquent en Chine, et il y en a de deux différentes couleurs; les unes sont blanches, les autres rouges. Ces dernières semblent n'être employées que par les gens d'une classe inférieure. Les blanches marquent le respect en proportion de leur éclat et de leur finesse; car il y en a de plusieurs qualités, ainsi que des rouges. J'ignore quelle est l'origine de cette coutume; mais je tâcherai de pouvoir la découvrir.

Le raja s'entretint long-temps avec moi sur les coutumes des Anglais, et sur leur manière de s'habiller. Il examina attentivement, et avec une sorte d'admiration, chaque partie de nos vêtemens. Nos diverses poches, sur-tout, excitèrent sa surprise, et il ne pouvoit se lasser de dire combien il les trouvoit commodes et sûres. Il convint de la légéreté de notre costume, et de l'avantage qu'il avoit de nous

laisser la liberté de nos bras et de nos jambes: mais je m'aperçus qu'il y trouvoit un grand défaut, que n'avoit pas le sien, le défaut de laisser trop apercevoir les formes du corps [1]. Les ignorans Boutaniens, accoutumés à penser que la dignité de l'homme consiste à se bien voiler, attachent beaucoup d'importance aux décorations extérieures; de sorte que si leur souverain se dépouilloit de ses habits de cérémonie et de ses ornemens pontificaux, ils croiroient la religion entièrement perdue.

Le raja essaya de prouver qu'il trouvoit une grande ressemblance morale entre les Boutaniens et les Anglais: mais dans tout ce qu'il dit à cet égard, il y avoit plus d'esprit que de vérité. Les étoffes de laine, la viande, les liqueurs spiritueuses, le thé, sont, il est vrai, en usage chez l'une et l'autre nation; et les Boutaniens sont, comme nous, étrangers à la subtile délicatesse, aux distinctions scrupuleuses, embarrassantes et excessivement absurdes, que produit parmi les Indous la différence de caste: cependant, les mœurs boutaniennes sont tout opposées aux nôtres. Ce qui

[1] Les Chinois pensent ainsi sur les vêtemens des Européens. Ils les regardent même comme très-indécens. (*Note du traducteur.*)

me parut avoir un rapport plus frappant, ce sont les productions et le climat du Boutan et de l'Angleterre. Je trouvai souvent des fraises et des framboises, qui croissoient spontanément dans les montagnes du Boutan; j'y vis des pommiers, des poiriers, des noyers, des pêchers, des abricotiers, des frênes, des bouleaux, des érables, des ifs, des pins et des sapins. Les forêts abondoient en autres grands arbres, dont les noms et les espèces me sont inconnus. J'y cherchai en vain le chêne.

Le raja me pria de faire sortir les gens de ma suite; et dès qu'ils furent hors de la salle, il devint moins cérémonieux et causa avec moins de réserve. Il parla avec épanchement de son amitié pour le gouverneur général, et fonda la durée qu'elle devoit avoir, sur les principes de la métempsycose. Il me dit qu'il s'étoit fait expliquer ce que contenoit la lettre du gouverneur général, et qu'il y étoit fait mention de moi comme d'un homme en qui le gouverneur avoit la plus grande confiance. Il m'assura qu'il jouissoit d'une douce satisfaction à la vue d'une personne particulièrement connue de son ami et envoyée par lui; et il m'invita à le considérer sous le même rapport. Parlant toujours d'après sa doctrine religieuse,

il dit qu'il existoit entre M. Hastings et lui l'alliance spirituelle la plus intime, parce que leurs deux ames étoient les parties d'un même tout. Il indiquoit par-là une affinité illimitée, et embrassoit dans son système le principe immatériel qui ne se renferme point dans un seul lieu, chez une seule nation, et ne se borne pas à une seule religion, mais qui anime tout ce qui est bon, tout ce qui est grand, et se distingue par une ressemblance plus frappante et plus durable que celle que la nature produit accidentellement dans les formes périssables de la matière.

Le raja me montra plusieurs cachets qui n'étoient point brisés, parce qu'il les avoit fait soigneusement enlever des lettres que lui avoit écrites le gouverneur-général; et il observa, à cette occasion, combien il prisoit tout ce qui lui venoit de la main de cet officier. Je ne répéterai point les diverses expressions dont il se servit, afin de me convaincre de la force et de la sincérité de son attachement pour le gouverneur: mais je puis assurer qu'elles me parurent toutes dictées par la reconnoissance et l'affection. Il me demanda ce qu'étoit devenue une vue du palais de Panukka [1], qu'il avoit

[1] C'est là que le raja réside pendant l'hiver.

envoyée à M. Hastings. Je l'assurai que M. Hastings l'avoit reçue, car il me l'avoit montrée. Il témoigna le désir d'avoir un tableau qui représentât la demeure de ce gouverneur; et il demanda, à cette occasion, si quelqu'un de nous savoit dessiner. Mon interprète, animé par cette fausse politique qui est inséparable d'une ame timide, et voulant éviter de répondre directement, se hâta de dire qu'un Anglais possédoit tous les arts et toutes les sciences, et connoissoit parfaitement l'astronomie, la géographie, les mathématiques, la mécanique. Je l'arrêtai; car la vanité même auroit rougi d'un pareil éloge. Je dis simplement au raja, qu'en Angleterre l'étude du dessin étoit une partie de l'éducation; et que, comme dans cet art tous les élèves ne fesoient pas les mêmes progrès, je ne pouvois pas me vanter d'y être habile; mais que mon ami, M. Davis, s'y étoit singulièrement distingué. Précisément M. Davis avoit une vue de Calcutta [1], qu'il avoit prise du fort Williams, et qui comprenoit le rang de maisons qui bordent l'esplanade, et le mouil-

[1] On sait que Calcutta est bâtie sur la rive droite du Gange. Cette ville, une des plus riches et des plus belles du monde, contient, dit-on, environ sept cent mille habitans. (*Note du traducteur.*)

lage des vaisseaux. Ce dessin avoit été un peu gâté dans la route. M. Davis promit de le raccommoder le plutôt possible, et de l'offrir au raja.

La nécessité de nous servir d'un interprète, non-seulement étoit embarrassante, mais prolongeoit beaucoup nos conférences. Il étoit plus de deux heures après-midi. Nous prîmes du thé avec le raja. Il nous fit des présens de fruits et de légumes, et nous nous retirâmes.

Il étoit à propos que nous fissions une visite aux principaux officiers du gouvernement, et ils s'y attendoient. En conséquence, j'envoyai un message chez chacun d'eux pour demander quel jour ils pourroient nous recevoir; ils répondirent que ce seroit le lendemain. Ils logeoient tous trois dans le palais; et quoique revêtus chacun d'un emploi différent, ils avoient à-peu-près le même rang. Voici, d'après ce qu'on m'a dit, quels étoient leurs titres et les attributs de leurs places.

Le premier, le zoumpoun, étoit commandant du château de Tassisudon, grand maître des arsenaux, et gouverneur de tout le pays que nous avions traversé depuis le Bengale jusqu'à la capitale du Boutan.

Le second, le zoundonier, étoit grand tré-

borier, et capitaine général de toutes les forces de l'état, lesquelles en temps de guerre il commandoit en personne.

Le troisième, le zempi, étoit maître des cérémonies, grand échanson, et maître de la garde-robe. Il se tenoit constamment auprès de la personne du raja, et le dirigeoit dans toute sa conduite. Son emploi lui donnoit moins d'importance au dehors que n'en avoient les deux autres ministres; mais il étoit proche parent du raja, il passoit pour être son favori, et il jouissoit d'un grand crédit.

Nous fûmes d'abord conduits chez le zoumpoun, que nous avions vu le jour que nous obtînmes notre première audience du raja. C'étoit un homme fort gros, et assez peu poli; mais il remplaçoit ce qui lui manquoit de savoir vivre, par beaucoup de bonne humeur. Le zoundonier étoit grand, robuste et paroissoit avoir beaucoup plus d'esprit que le zoumpoun. Il avoit aussi plus de vivacité et des manières plus aisées. Employé dans sa jeunesse sur les frontières du Bahar, il avoit appris quelques mots bengalis, qu'il aimoit singulièrement à répéter.

Nous nous donnâmes mutuellement des écharpes de pelong, et nous prîmes du thé,

car les Boutaniens ne manquent jamais d'en faire servir à quelque heure de la journée qu'on leur rende visite. Il ne se passa, d'ailleurs, entre nous, rien qui mérite d'être remarqué. Beaucoup d'offres de service de leur part, des remercîmens de la mienne, et le désir de nous lier plus étroitement, furent le principal sujet de notre conversation.

Il étoit déjà tard quand nous sortîmes de chez le zoundonier; de sorte que nous fûmes obligés de remettre au lendemain la visite que nous devions faire au zempi. Lorsque nous allâmes chez lui, nous trouvâmes qu'il occupoit un appartement attenant à ceux du raja. C'étoit un homme d'une taille moyenne, un peu mince, fort bien fait, et n'ayant pas plus de vingt-quatre ans. Il joignoit à un air plein de candeur et d'aménité, beaucoup de pénétration dans l'esprit. Moins réservé que les deux autres ministres, il paroissoit n'avoir contracté aucune de ces habitudes hautaines que donne ordinairement le rang où il étoit élevé. Il témoigna vivement qu'il désiroit de se lier avec nous des noeuds d'une intime amitié, observant que sa place pouvoit nous rendre cette amitié agréable, et que son âge qui étoit à-peu-près le même que le nôtre, devenoit un motif de plus pour

nous engager à nous rechercher mutuellement.

Nous étions encore chez le zempi, lorsqu'un message du deb nous invita à passer chez lui. Les zinkaubs, venus avec moi de Rungpore, avoient encouru la disgrace de ce prince, et m'avoient prié d'intercéder en leur faveur. En conséquence, je les menai avec moi chez leur maître. Après les cérémonies et les complimens d'usage, je rappelai les zinkaubs au raja; en lui disant la mission qu'ils avoient remplie auprès de moi, et lui observai en même temps que, comme je craignois qu'ils n'eussent perdu sa faveur par inadvertance, je le conjurois de leur pardonner, parce que je savois avec quel zèle et quelle fidélité ils le servoient.

Le raja me répondit qu'ils avoient commis un crime capital, en retournant à Tassisudon sans en avoir l'ordre, et même sans en demander la permission. «Il existe parmi nous, ajouta-t-il, un loi immuable : c'est qu'un de mes sujets, que j'ai chargé de remplir un devoir quelconque, ne peut pas, tant qu'il lui reste un souffle de vie, se dispenser d'exécuter mes ordres, ni reparoître en ma présence sans les avoir complètement exécutés, à moins que je n'aie positivement consenti à son retour».

En m'en retournant au Bengale, j'eus un frappant exemple de cette obéissance implicite des Boutaniens aux ordres de leur souverain. Le raja avoit chargé deux de ses zinkaubs de m'accompagner jusqu'à Calcutta, et de lui rapporter de mes nouvelles dès que je serois rendu dans cette ville. En arrivant à Rungpore, j'appris que le gouverneur général se préparoit à faire un voyage dans le haut de l'Indostan; et bientôt après, je reçus un ordre qui m'enjoignoit de traverser le pays et de me rendre auprès de lui. J'eus beaucoup de peine à dissuader les zinkaubs du dessein où ils étoient de ne pas me quitter. Je représentai à ces montagnards combien ils auroient à souffrir de l'excessive chaleur du soleil et des vents brûlans dans les climats que j'allois parcourir: mais ce danger n'avoit rien d'aussi terrible pour eux que le malheur de déplaire au deb. Enfin, je fus obligé de les laisser convaincus qu'il leur étoit impossible de me suivre, mais inconsolables de ne pouvoir le faire.

Revenons à ceux qui m'avoient prié de demander leur grâce. Après avoir inutilement rappelé tout ce qui me sembloit le plus propre à atténuer leur faute, je me crus obligé de dire que ces officiers avoient cédé aux conseils de

M. Goodlad [1] et aux miens, non agi de leur propre mouvement. J'observai que j'avois osé prendre sur moi de les engager à m'accompagner, parce que j'étois chargé des dépêches particulières du gouverneur général, et confidentiellement instruit de l'objet de leur mission, mission qui avoit rapport aux anciennes limites entre le territoire de la compagnie et les provinces du Boutan. J'ajoutai que je ne m'étois déterminé à ce parti, que parce que je savois que leur résidence à Rungpore n'étoit nullement nécessaire, et que comme ils avoient été long-temps parmi les Anglais et habitués à nos moeurs, ils pouvoient nous être d'un grand secours à mes compagnons et à moi, en nous conduisant à travers un pays dont nous ignorions les usages et la langue.

Le deb-raja, se tournant alors vers moi d'un air obligeant, dit : — « Fort bien ! vous me » parlez si favorablement de leur conduite, en » me disant qu'ils ont agi d'après vos conseils, » que quand ils auroient commis dix mille » crimes, je les leur pardonnerois. — Oui, » ajouta-t-il, puisqu'ils sont au nombre de mes » serviteurs, ils sont aussi à vos ordres ; et en » vous obéissant, ils ont rempli leur devoir ».

[1] Résident de la compagnie à Rungpore.

— On les fit entrer. Ils se prosternèrent neuf fois devant le raja, ainsi qu'ont coutume de le faire ceux de ses sujets qui sont admis en sa présence ; et j'eus la satisfaction de voir ces officiers rentrer en grâce.

Je ne rapporterai point ici tout ce qui se passa relativement à la mission dont j'étois chargé. On me présenta beaucoup d'obstacles pour m'empêcher de la remplir; mais je les combattis tous, et ce fut le principal sujet de mes conférences avec le raja et avec ses ministres. Ces détails ne feroient qu'ennuyer mes lecteurs, et me détourneroient du dessein que j'ai d'esquisser le tableau d'un pays très-peu connu, et de retracer mes observations sur les mœurs du peuple qui l'habite, autant que me le permettent les rapports que j'ai eus avec lui.

Le raja nous invita à dîner dans son appartement, ce qui étoit assurément la plus haute marque de distinction et de bienveillance qu'il pût nous donner; car ses sujets, de quelque rang qu'ils soient, n'osent jamais aspirer à l'honneur de manger en sa présence. Mais nous avions le double avantage d'être d'un pays lointain, et ses hôtes. Il voulut que la table fût mise à notre manière, et avec les couverts que nous

nous avions pour notre voyage, et que le dîné fût préparé par nos domestiques; ce qui me fit bien plus de plaisir que s'il avoit été servi de sa cuisine; car nous n'avions encore rien vu qui nous donnât du goût pour les mets boutaniens.

Dès qu'on eut apporté le plat de riz bouilli et de racines, qui composoit le frugal repas du raja, nous nous mîmes à table. Il mangeoit avec deux bâtons d'ivoire, et quelquefois il se servoit d'une cuiller. Je l'invitai à goûter de notre vin et de nos confitures; mais il le refusa, en m'observant que quiconque portoit sa robe, c'est-à-dire l'habit religieux, étoit obligé de s'abstenir de toute liqueur enivrante. Cependant, considérant que celui qui étoit le maître de dispenser l'absolution des péchés, pouvoit, en cas d'une extrême curiosité, faire une expérience qui n'étoit pas permise à d'autres, je lui en fournis les moyens, en laissant chez lui du vin de Bordeaux et du ratafiat de framboise. Je ne sais pas ce que cela devint: mais, au bout de quelques jours, on m'envoya demander un supplément du premier, probablement sans avoir l'intention de le conserver parmi les reliques. Le raja me parla beaucoup de festins, et j'essayai de lui faire la description d'une fête anglaise.

Le bourà-soubah, maintenant Tounso-pilo [1], qui, après la conclusion de la guerre du Boutan, fut envoyé par le deb-raja auprès du gouverneur général, est le premier de sa nation qui soit allé à Calcutta. Pendant qu'il y étoit, il assista à l'un des concerts de M. Hastings; et, à son retour, il en donna une description, accompagnée des réflexions qu'un spectacle si nouveau devoit naturellement faire naître dans l'ame d'un Boutanien. Ce que je fis dire au raja par mon interprète, lui rappela, sans doute, le récit du boura-soubah; car il écouta avec beaucoup d'attention, parut charmé de ce qu'il entendoit, et souhaita de pouvoir assister à un concert ou à un bal.

Quant à notre dîné, le raja montra beaucoup d'étonnement en voyant la quantité de mets et de boissons qui le composoient, et nous ne pûmes pas lui faire concevoir l'avantage du mélange de tant de choses hétérogènes. Il ne fut pas moins surpris d'apprendre que presque toutes les parties du globe contribuoient à

[1] Ces deux mots signifient *gouverneur de Tounso.* Pilo est le titre d'un gouverneur de province du premier rang, et *Tounso*, le nom de la capitale de la province. *Soubah* est le titre des gouverneurs d'un rang inférieur.

nos repas les plus ordinaires. « Mes alimens,
» dit-il, sont les choses les plus simples; des
» grains, des racines et des fruits. Jamais je
» ne mange des choses qui ont eu vie; parce
» que, si j'en mangeois, je pourrois être la cause
» indirecte de la mort de quelque animal, ce qui
» est sévèrement défendu par notre religion ».

Quand il eut achevé de dîner, on lui servit du thé dans une tasse de porcelaine, d'une forme uniquement réservée au premier lama. Toute autre personne qui se serviroit d'une pareille tasse, seroit accusée de sacrilége. J'ai oublié de dire que, pendant le repas, il nous fit servir du lait caillé, séché, frit dans du beurre, et si coriace qu'il étoit impossible de le ramollir. Ne croyant pas pouvoir le digérer, je m'abstins d'en manger. Il nous envoya aussi un morceau d'une racine bouillie, qui étoit petite, blanche, noueuse, d'un goût douçâtre, et qu'on m'assura être fort nourrissante. Une petite quantité de miel, qui accompagnoit ce présent, fit tomber la conversation sur les abeilles. Je lui fis connoître la manière dont nous les élevons en Angleterre, et les avantages que nous tirons de ces industrieux insectes.

Il me dit que les habitans du Boutan se donnoient aussi des soins pour élever des abeilles,

I 2

et qu'à une certaine époque, ils recueilloient le miel et la cire. J'avois vu plusieurs fois des ruches attachées au dessous des balcons des maisons, et pendantes à une certaine distance du mur. Elles avoient rarement plus de six pouces d'épais ; mais il s'y fesoit des additions en bas et sur les côtés. Leur forme étoit irrégulière, et leur longueur de trois à quatre pieds. Je crois, quoi qu'en ait dit le raja, que tout le soin que les Boutaniens prennent des abeilles, se borne à ne pas les inquiéter.

Il me parut que les abeilles du Boutan étoient de la même espèce que les abeilles anglaises, c'est-à-dire petites, courtes et jaunes. Le raja me dit : — « Je recommande qu'on ne » trouble jamais ces mouches : elles travaillent » pour la communauté en amassant des provisions qui leur servent à élever leurs petits, » et à se nourrir elles-mêmes lorsqu'elles ne » trouvent plus rien à recueillir au dehors. Si » je fesois usage de mon pouvoir pour les priver de cette ressource, pourrois-je espérer » de conserver tranquillement moi-même ce » que je possède » ? — Ce prince ne manquoit jamais de faire de pareilles observations lorsque les choses dont nous nous entretenions le permettoient ; ce qui montre qu'il étoit rem-

pli de sentimens d'humanité et de justice, qui fesoient infiniment d'honneur à ses principes religieux. — Il s'étoit écoulé beaucoup de temps; la soirée approchoit. Nous laissâmes le raja se livrer à ses actes de dévotion, et nous allâmes faire notre promenade accoutumée.

Les gylongs s'assemblent trois fois par jour dans leurs temples pour s'occuper de leurs exercices religieux. Nous étions régulièrement éveillés avant l'aube par le bruit des nombreux instrumens dont ils s'accompagnent quand ils chantent leurs hymnes. A midi ils recommencent leurs offices, et le soir ils récitent aussi des prières. On ferme alors les portes du palais, non-seulement pour y être plus tranquille, mais pour éviter toute occasion de violer les règles d'une rigoureuse chasteté. Quinze cents gylongs demeurent dans l'enceinte des murs du palais, et il n'y loge pas une seule femme. En entrant dans leur ordre, les gylongs se vouent au célibat, et toute fréquentation avec des personnes d'un autre sexe leur est défendue sous des peines très-sévères. Cependant les femmes leur rendent quelques services charitables; et je remarquai que celles qui charioient de l'eau au palais étoient très-jolies.

Les gylongs sont très-sédentaires, et vivent

dans une extrême reclusion ; néanmoins, soit à cause de la sévérité de leurs mœurs et de leur tempérance, ou non, ils ont le teint plus beau et sont plus robustes que le reste de leurs compatriotes. Il est évident que le premier de ces avantages, qui leur donne de l'orgueil, est dû à ce qu'ils sont moins exposés à l'air, exempts de travail, et plus propres dans leur personne que les autres Boutaniens.

Nous avions coutume de les voir lorsqu'ils passoient tous ensemble au bas de l'éminence sur laquelle étoit notre maison ; alors ils traversoient le pont et la plaine adjacente, et se rendoient dans une petite île, où ils se déshabilloient pour laver leurs corps robustes dans les eaux du Téhintchieu. Nous les contemplions aisément de nos fenêtres ; et comme ils entroient dans l'eau à demi-nus, nous pouvions bien juger de ce qu'étoient, en général, leurs personnes. Or, je dirai avec vérité que je ne sais pas s'il y a dans le monde un autre endroit, où l'on pût trouver un pareil nombre d'hommes si droits, si bien proportionnés et ayant l'air si vigoureux.

C'est ainsi que sont la plupart des Boutaniens. Dans toute la partie de leurs montagnes que j'ai traversée, je ne me rappelle pas d'avoir

vu un seul exemple de difformité, à l'exception toutefois de cette enflure glandulaire qui vient au cou, et dont je parlerai tout-à-l'heure.

Les Boutaniens ont tous les cheveux noirs ; et leur coutume est de les couper très-courts. Leurs yeux sont petits, noirs, et ont les angles des paupières longs, pointus, et comme si on leur avoit donné une extension artificielle. Leurs cils sont si fins, qu'à peine les aperçoit-on, et leurs sourcils sont peu fournis. Ils ont la partie du visage, qui est au-dessus des yeux, plate, et elle se rétrécit en descendant vers le menton, caractère de physionomie qui semble venir des Tartares, mais qui est encore plus remarquable chez les Chinois. Les Boutaniens ont la peau très-unie. La plupart d'entr'eux atteignent un âge assez avancé, avant d'avoir la moindre apparence de barbe. Ils portent des moustaches, mais elles n'ont jamais que quelques petits poils. En me conformant à cette mode guerrière, je l'emportai bientôt sur mes hôtes ; et un de mes domestiques mogols avoit de si belles moustaches, qu'il devint l'admiration de tout le pays. Les Boutaniens sont grands ; plusieurs d'entr'eux ont plus de six pieds de haut ; et, en général, ces montagnards

ont le teint beaucoup plus blanc que les habitans de Lisbonne.

Quoique ce soit un peu au désavantage des Boutaniens, mon impartialité m'oblige d'avouer qu'ils sont loin d'être délicats en fait de propreté. L'ablution dont j'ai parlé tout-à-l'heure, est une pratique de dévotion, et ils ne la répètent pas plus souvent que leur religion ne le leur prescrit. Il faut observer que les ministres de cette religion forment une classe séparée, et uniquement occupée de ses devoirs pieux. Le peuple, prétendant ne devoir se mêler en rien des matières spirituelles, laisse la religion, avec toutes ses formules et ses cérémonies, à ceux qui, par devoir et par habitude, sont, dès leur jeunesse, attachés à ses pratiques et à ses préjugés. C'est là, sans doute, ce qui fait que beaucoup de Boutaniens croient pouvoir se dispenser de se laver et de boire de l'eau.

Pendant notre séjour à Tassisudon, les gylongs allèrent régulièrement, une fois par semaine, accomplir la salutaire cérémonie de se laver dans le Téhintchieu. Ils étoient conduits par un vieillard de leur ordre, qui avoit le titre de *gouroubah.* Ce moine portoit un vase de fer, suspendu par une chaîne à un long bâ-

ton, et dans lequel brûloient diverses sortes de bois aromatiques, qui produisoient beaucoup de fumée. Les autres gylongs le suivoient, formant une ligne qui s'étendoit de la porte du palais jusqu'au pont. Ils étoient tous vêtus uniformément, et avoient la tête, les jambes et les pieds nus. Leur habillement, extrêmement simple, consiste en un *philibeg*, qui leur tombe jusqu'auprès du genou, une courte veste d'étoffe de laine, sans manches, et un grand manteau, d'un drap de couleur cramoisie, dont ils s'enveloppent d'une manière en apparence négligée, mais qui ne manque pas de grâce. Il leur couvre la poitrine, et passe sous le bras gauche, en descendant jusqu'à la cheville du pied, tandis que l'autre bout est rejeté sur l'épaule gauche. Le bras droit reste ordinairement nu ; mais il est aussi quelquefois sous le manteau, dont on peut même, au besoin, se couvrir la tête. En se rendant à la rivière, les gylongs marchoient avec beaucoup de rapidité. Ils tenoient leur bras gauche appuyé sur leur poitrine ; et ils portoient dans la main droite un rosaire, dont ils fesoient passer les grains entre leurs doigts.

La tumeur désagréable, dont j'ai parlé plus

haut, qui est connue au Bengale sous les noms de *gheïd* et d'*auby*, et qu'on appelle dans le Boutan, *bà* ou *ké bà* [1], se forme sous le menton, s'étend d'une oreille à l'autre, et grossit quelquefois si énormément, qu'elle couvre une partie de la poitrine. Cette maladie est connue dans plusieurs cantons de l'Europe, tels que la partie de l'Italie, qui avoisine les Alpes, la Stirie, la Carinthie, l'Ukraine et le Tirol. Les Européens lui donnent le nom de *goître*. Les habitans des montagnes du Boutan, limitrophes du Bengale, y sont très-sujets, ainsi que ceux qui se trouvent jusqu'à environ vingt lieues de distance dans le plat pays, arrosé par les rivières qui coulent au midi de ces montagnes. Mais cette maladie n'est pas particulière à ces seules régions. Elle se voit chez les peuples qui habitent les montagnes de Morung, de Népaul et d'Almora ; montagnes qui, adossées à celles du Boutan, bornent, au nord, la vaste étendue de pays qu'embrassent le Gange et le Burhampouter. Ces deux fleuves, prenant leur source presque dans le même endroit, traversent une grande partie de ces montagnes ; et quand ils les abandonnent, ils sont déjà à près de cinq cents lieues l'un de l'autre ; après

[1] Enflure du cou.

quoi, ils deviennent navigables, arrosent de grandes plaines, et se réunissent, pour porter ensemble à la mer l'immense tribut de leurs eaux.

Les goîtres se trouvent dans les pays bas, adjacens aux montagnes d'où sortent ces deux fleuves. On en voit sur les frontières du royaume d'Asam [1], à Bijni, dans le Couch-Bahar, à Rungpore, à Dinagepore, à Purnée, à Tirrout, à Bettia, sur toutes les limites septentrionales du royaume d'Oude, à Gouracpore, à Barraicht, à Pillibert, et sur les confins de Rohilcund jusqu'à Hurdéouar [2]. On sait que les goîtres produisent un effet terrible sur ceux qui ont le malheur d'en être affligés, celui d'affoiblir à la fois leur corps et leur esprit.

Toute l'étendue du plat pays qui borne les montagnes, produit, dans un espace de dix à vingt milles de large, une grande abondance de ces roseaux remplis de séve, qu'on appelle dans le Bengale *augeahgaus*, qui croissent de vingt à trente pieds de hauteur, et sont de la gros-

[1] Par le 27°. degré de latitude nord, et par le 95°. degré de longitude est.

[2] Par le 30°. degré de latitude nord, et par les 78°. 25 de longitude est.

seur du poignet. Il y a aussi une immense quantité de très-grands arbres.

Les provinces de l'Inde les plus éloignées de ces forêts, en tirent beaucoup de bois, non-seulement pour construire des chaloupes, mais pour bâtir des maisons. C'est aussi là qu'on trouve de nombreux troupeaux d'éléphans; animaux que la bienfesante providence a fait naître dans ces contrées, pour faciliter le travail d'une nation foible et timide, et auxquels elle a si sagement donné une docilité égale à leur force prodigieuse.

CHAPITRE V.

VALLÉE DE TASSISUDON.–PALAIS DU DEB-RAJA. GRANDS OFFICIERS DE L'ÉTAT. — NOMBREUX ÉTABLISSEMENS DE GYLONGS. — TEMPLE. — FROIDE TEMPÉRATURE. — MANIÈRE DE CONSTRUIRE LES MAISONS. — HARAS DU RAJA. — PALAIS DU LAMA GHASSATOU. — MANIÈRE DE CONDUIRE DANS LA VALLÉE LES EAUX DES MONTAGNES. — INSCRIPTIONS QU'ON VOIT DANS LES TEMPLES. — BRAHMINNI, OU TAUREAU SACRÉ. — ARTISANS. — MANUFACTURE DE PAPIER. — SAISON DES PLUIES. — EXCURSION DES ENVOYÉS ANGLAIS. — HERMITE. — DÉFIANCE DU DEB. — MALADIE DE M. SAUNDERS.

LES visites de cérémonie, et mes arrangemens domestiques, non moins importans que ces visites, me laissant enfin le temps de respirer, je vais essayer de donner une idée générale de la vallée de Tassisudon. (*Pl.* VII.) On a choisi, pour placer la capitale du Boutan, un coin de plat pays de trois à quatre milles de long, et n'ayant pas plus d'un mille dans sa plus grande

largeur. Situé entre les hautes montagnes où coule le Téhintchieu, et dont la base a une pente assez douce, on pourroit, je crois, lui donner simplement le nom de *plage*. Son sol est très-fertile, et les industrieux Boutaniens le cultivent avec le plus grand soin. A mon arrivée, la vallée étoit couverte de riz prêt à recueillir et promettant une abondante moisson. Pour suppléer à la pluie, les habitans arrosent leurs champs avec les eaux des sources qui se trouvent dans les montagnes, et qu'ils conduisent dans la vallée par divers petits canaux.

Il n'y a point de ville à Tassisudon; et excepté la maison que nous habitions, toutes les autres sont à plus d'un mille du palais. Il y en a différens groupes semés çà et là dans la vallée; et les yeux se fixent, avec plaisir, sur ces habitations, lorsqu'ils sont fatigués de contempler l'aspect sauvage et varié des montagnes, et que l'ame a besoin de remplacer les idées sombres que fait naître cette espèce de chaos, par celles que produit la vue des cantons habités et des succès de l'agriculture.

Le palais de Tassisudon (*pl.* VIII) s'élève vers le milieu de la vallée. Il est bâti en pierre et forme un carré long. La façade est d'un tiers plus longue que les côtés. Les murailles ont plus

de trente pieds de haut, et rentrent un peu en s'élevant. A mi-hauteur il y a un rang de balcons garnis de rideaux de crin, qu'on ferme tous les soirs. Au-dessous des balcons on a percé de très-petites fenêtres qui, ce me semble, sont plutôt destinées à donner de l'air que du jour. Le palais a deux entrées. La première, qui fait face au midi, a un escalier en bois, dont les marches sont bordées de bandes de fer. Cet escalier commençant, en dehors, à la hauteur du sol, s'élève jusqu'à la dernière terrasse, et est pratiqué tout entier dans l'épaisseur de la muraille.

L'autre entrée, qui est la principale, fait face au levant. On y monte par un escalier en pierre, et il y a une allée spacieuse avec deux portes massives, couvertes de gros clous de fer. Un grand fléau de bois, qui entre dans le mur, assure encore ces portes lorsqu'elles sont fermées. Lorsque nous fûmes entrés, par ce côté-là, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'un bâtiment carré, qui est dans le centre, et que j'appelle la *citadelle*. C'est là qu'habite le premier lama. Il y a aussi une multitude d'idoles, et entr'autres celle pour laquelle les Boutaniens ont la plus grande vénération, et à laquelle ils donnent le nom de *Ma-*

hamonie. La grande entrée conduit aussi, à droite et à gauche, à de grandes places pavées avec des carreaux de pierre. La citadelle communique, par une galerie couverte, avec le côté du palais, qui fait face au couchant. La citadelle n'a pas moins de sept étages, dont chacun de quinze à dix-huit pieds d'élévation. Le comble en est plat, fait en sapin, et couvert de planches du même bois, qui avancent beaucoup en dehors du mur. Dans le centre du toit, s'élève un petit pavillon carré en maçonnerie, couvert en cuivre, richement doré, qu'on dit être immédiatement au-dessus de la grande idole Mahamonie.

Le lama Rimbochaï, qui est aujourd'hui deb-raja, demeure au quatrième étage de la citadelle, et l'idole Mahamonie est placée au septième.

Quand nous sortîmes de la citadelle, on nous fit voir les autres parties du palais. Les côtés du levant et du couchant, et l'aile qui est au midi, sont parfaitement semblables. Il y a, dans tous les trois, des appartemens au rez de chaussée, qui servent de garde-meubles et de magasins. On y a construit une galerie couverte, qui tourne tout autour, et au-dessous de laquelle sont des cuisines. Au premier étage sont plu-

sieurs appartemens bien planchéïés, où logent tous les ministres et les principaux officiers du raja. Sur le devant de ces appartemens règne une galerie couverte, supportée par des colonnes, dont le chapiteau est sculpté et doré, et le fût peint en rouge. Cette galerie est, ainsi que les autres, très-large, très-élevée, et, selon moi, elles ont toutes un grand air de magnificence.

Le second étage est foncé en ciment. Les appartemens y sont moins jolis qu'au premier étage. C'est là que logent les officiers d'un rang inférieur, connus sous le titre de *zinkaubs*. Ces appartemens sont immédiatement sous un comble construit, suivant l'usage, avec des poutres de sapin, posées sur des poteaux, et recouvertes de planches du même bois, qui sont assurées par de grosses pierres. Les poteaux qui supportent les poutres sont plus hauts que le mur, et le bout des poutres dépasse de beaucoup les poteaux. Le côté du nord forme un assemblage confus de bâtimens; en sorte que je crois qu'il me seroit impossible de les décrire d'une manière intelligible: qu'il me suffise de dire que c'est un composé de cuisines, de cellules et de temples.

Nous étions bien arrangés dans notre loge-

ment. Mais quoique nous eussions le soleil presqu'au zénith, nous avions quitté depuis si peu de temps le brûlant climat du Bengale, que nous trouvions l'air plus froid qu'il ne l'est, pendant l'hiver, dans les plaines de l'Indostan. En conséquence, un de nos premiers soins fut de tapisser les lambris de nos appartemens avec les étoffes de laine les plus épaisses que nous pûmes trouver, et de mettre des rideaux à nos balcons, pour nous garantir du vent qui y passoit trop facilement. Puisque nous cherchions à nous mettre à l'abri du froid, pour ne pas en éprouver quelque funeste effet, il fallut bien songer à avoir une cheminée; et ce fut l'objet d'une sérieuse délibération. Mais avant que nous en eussions arrêté le plan, et que nous nous fussions procuré les choses nécessaires à sa construction, l'air se radoucit, et nous renonçâmes à notre dessein; chose très-fâcheuse, sans doute, pour les Boutaniens, qui, perdant l'occasion de profiter de notre exemple, sont encore réduits à chauffer leurs appartemens d'une manière extrêmement désagréable.

Leurs maisons sont, en très-grande partie, composées de bois; et le meilleur moyen qu'ils ont su imaginer pour y faire du feu sans les brû-

ler, c'est de l'allumer sur un grand carreau de pierre. Ce carreau est placé dans le milieu de la chambre. La société se range tout autour, préparée à avaler une grande quantité des énormes volumes de fumée que produit le bois de pin, et qui, n'ayant d'autre sortie que la porte et les fenêtres, incommode excessivement ceux qui sont présens, et finit par noircir leur teint, comme elle noircit les lambris et le plafond.

Notre maison n'étoit éloignée du palais que d'un jet de pierre. Elle étoit agréable et aussi commode que nous pouvions le désirer. Nous avions une petite cour dont l'entrée étoit du côté du midi, et qui nous servoit à mettre notre bétail. Nous aurions même pu y en mettre davantage, si nous l'avions voulu. La maison étoit vis-à-vis de l'entrée de la cour, et en occupoit tout le fond. Sur les côtés il y avoit divers bâtimens moins élevés, où nous avions mis nos gens et notre bagage. Nous habitions le haut de la maison, composé de plusieurs chambres propres, bien planchéiées, et communiquant entr'elles par des portes qui tournoient sur des pivots. Du côté du levant il y avoit un joli balcon qui donnoit sur la rivière, et qui étoit assez avancé pour qu'on vît une aussi grande partie

de la vallée qu'on en pouvoit voir de par-tout ailleurs. On découvroit tout l'espace qui, depuis le pont, s'étend vers le nord jusqu'au-delà du palais du lama Ghassatou. Du côté du midi nous voyions et le palais et le reste de la vallée, dont l'extrémité formoit une pointe et étoit ornée d'un joli bosquet de pins vis-à-vis d'Ouangoka.

Au midi du palais étoit le chemin par où nous étions arrivés: mais il n'y avoit, d'ailleurs, rien de bien remarquable. Aussi nos promenades étoient ordinairement dirigées vers le haut de la vallée; et pendant notre séjour à Tassisudon, il ne se passa pas d'après-midi que nous n'en fissions une, à moins que la pluie ne nous en empêchât.

Le haras du raja, situé à un mille au nord du palais, étoit un des principaux objets qui méritoient notre attention. Il y avoit beaucoup d'étalons et de jumens de la race du pays et de quelques races étrangères; mais on n'y voyoit aucun de ces chevaux arabes, persans, tazis, ou magennès, dont les espèces sont si estimées dans l'Indostan. Ceux qui s'y trouvoient en plus grand nombre étoient les tanguns, petits chevaux agiles et vigoureux dont j'ai déjà décrit l'espèce, et qui sont si propres au pays,

qu'il n'y a point de voyageur qui ne les préfère, dans ces montagnes, aux chevaux des races les plus belles et les plus précieuses.

Le haras du raja renfermoit aussi beaucoup de mulets et de chevaux hongres de race tartare, qui, les uns et les autres, sont singulièrement remarquables par leur force et leur docilité. Ces qualités font que les gens riches, sur-tout les vieillards, les préfèrent à toute autre monture, et les paient fort cher. On y voyoit trois ou quatre beaux chevaux turcs, bien entretenus, qui, je ne sais comment, étoient tombés entre les mains des Boutaniens, lorsqu'ils étoient en guerre avec les Anglais.

On les avoit conduits à Tassisudon par Dalimcotta, qui est le passage le moins périlleux pour s'y rendre. Ces chevaux restent maintenant emprisonnés dans leur écurie, excepté les jours de grande fête, où on les fait paroître en pompe, superbement caparaçonnés.

L'on me dit que l'ancien château de Tassisudon étoit situé près du lieu où se trouve aujourd'hui le haras. Mais, sous le règne malheureux du deb-gider, ce château fut consumé [1]

[1] En 1783, il y avoit environ quinze ans que cet événement avoit eu lieu; par conséquent, il y en a aujourd'hui trente-deux. (*Note du traducteur.*)

par le feu, et l'on bâtit le palais du souverain là où on le voit aujourd'hui, parce que c'est l'endroit où la vallée a le plus de largeur.

La colline où s'élève le palais du lama Ghassatou, est à gauche du palais du raja. Nous allions souvent nous promener, le soir, de ce côté-là, et nous nous amusions à y cueillir des fraises; car la colline en étoit tapissée depuis sa base jusqu'au pied des murs du palais. Les gylongs nous regardoient alors de leurs fenêtres avec étonnement. Les fraises, ce fruit que nous trouvions si délicieux, sont dédaignées par eux, et ils les abandonnent entièrement aux êtres qui ne se nourrissent que des productions spontanées de la nature. Les fraises du Boutan sont petites et de la forme d'un cône aigu, comme celles des Alpes : très-grenues, elles ont beaucoup moins de parfum que celles qu'on trouve dans les bois en Angleterre.

Nous prolongions quelquefois notre promenade en suivant un sentier tracé le long d'une montagne voisine, et bordé par un aquéduc qui porte les eaux de quelques sources très-éloignées, et les conduit dans toutes les parties de la vallée que les cultivateurs ont besoin d'arroser. Cet aquéduc n'est pas le seul qu'on voit là. Il y en a trois l'un au-dessus de l'autre, et

très-écartés. Quand nous contemplions la maison de plaisance du raja, qui est encore plus élevée, et qu'ombragent de grands sapins et d'autres beaux arbres, nous trouvions que ces aquéducs rendoient cette perspective beaucoup plus pittoresque.

Ces aquéducs sont faits avec de gros troncs d'arbres creusés, qui sont, en quelques endroits, posés dans la terre qui couvre les rochers, et dans d'autres, soutenus par de longs poteaux plantés sur le bord des précipices. L'œil peut suivre ces conduits jusqu'à plus de deux milles de distance. Ces simples et nobles monumens du génie des habitans de ces montagnes, sont dignes d'être comparés avec les aquéducs bien plus coûteux, qui nous restent de l'antiquité. On ne peut qu'admirer une invention aussi utile, quand on songe que ses auteurs sont renfermés dans un pays presqu'inaccessible, qu'ils n'ont jamais étudié les sciences, et que leurs préjugés, autant que les obstacles que leur oppose la nature, les ont empêchés d'avoir aucune communication avec des peuples plus éclairés qu'eux. Quand ils auroient parfaitement connu les principes de l'hydraulique, ils n'auroient pas pu faire leurs aquéducs mieux qu'ils ne sont.

Quelquefois, pour varier notre promenade, nous nous en revenions par un chemin qui passoit devant la façade du palais du lama Ghassatou [1]. Au sud de ce palais étoit un plateau long et étroit, sur lequel on avoit planté plusieurs bannières blanches, où on lisoit ces paroles mystiques : *Oum maunie paimi oum* [2]. Il y avoit sur le chemin un petit temple carré, dans lequel étoit une idole. On voit toujours de pareils temples près des maisons religieuses. Les idoles semblent être mises en sentinelle pour en garder l'avenue; et les temples sont proportionnés à la grandeur et à l'importance de la maison. Il y en a un très-spacieux sur chacun des grands chemins qui aboutissent à Tassisudon. Ces temples ont une petite allée qui demeure toujours fermée; et l'on ne voulut jamais me permettre d'en voir l'intérieur. Le

[1] *Voyez* pl. IX.

[2] Je n'ai jamais pu avoir une explication satisfesante de cette phrase, que les habitans du Boutan et du Thibet regardent comme sacrée. On la voit souvent gravée sur les rochers en très-grandes lettres. Je l'ai même lue sur la pente de quelques montagnes; et alors les lettres formées par des pierres plantées dans la terre, étoient si grandes qu'on les distinguoit de très-loin.

respect superstitieux que les Boutaniens ont pour les idoles que renferment ces temples, est tel, qu'ils ne passent jamais devant un de ces édifices sans se découvrir; et s'ils sont à cheval, ils mettent pied à terre.

Je me rappelle d'avoir vu un de ces édifices au confluent du Hatchieu et du Téhintchieu, près de Kepta. Il y en a souvent à la jonction de deux grandes routes. On en voit aussi au pied de quelques grandes montagnes ; et il n'est pas de village un peu considérable, à l'entrée duquel on n'en trouve un.

Près des endroits qui n'ont pas paru assez importans pour mériter l'érection d'un temple, on voit quelquefois une autre sorte de monument. C'est un mur de douze à quinze pieds de long, de six pieds de haut, de deux pieds d'épais, et dont le centre est toujours renflé et exhaussé. Sur les deux côtés de ce mur, il y a des planches où les mots *oum maunie paimi oum*, sont sculptés en relief. Comme cette inscription commence de chaque côté par un bout différent, les Boutaniens ont grand soin de longer le mur, de manière à ne pas en voir les mots à contre-sens. Cette espèce de monument se voit à Chouka, à Kepta, à Pauga, à Nomnou, à Ouangoka, auprès

du pont de Tassisudon, et en divers autres endroits.

Lorsque nous passions devant le palais du lama Ghassatou, un taureau nous disputoit quelquefois le chemin. Il étoit extrêmement fougueux, de sorte que nous n'avions nulle envie de nous mesurer avec lui. On le laissoit errer et vivre à son gré, et on le traitoit avec autant de respect qu'on en a au Bengale pour les boeufs brahmines [1]. En se dépouillant de toute crainte, ce grand principe de sujétion, il s'étoit accoutumé à mépriser des créatures douées de bien moins de force corporelle que lui, et dont il ne pouvoit que triompher toutes les fois qu'il se livroit à ses impétueux et sauvages caprices.

Entre le palais du lama Ghassatou et celui de Tassisudon, et un peu plus près de ce dernier, est un long rang de hangars, remplis de fourneaux et d'enclumes, où l'on forge continuellement des idoles de bronze et diverses sortes d'ornemens pour les temples. Je ne dois pas oublier de dire que c'est là qu'est aussi un ver-

[1] Les boeufs brahmines, ou boeufs sacrés des Indous, vont par-tout sans qu'on cherche à les en empêcher. Le peuple les caresse beaucoup, et il regarde comme un acte très-méritoire de leur donner à manger.

ger que nous visitâmes très-souvent, et où nous cueillions des fruits délicieux. Lorsque les framboises et les fraises eurent disparu, elles furent remplacées par les abricots et les pêches; et le verger dont je viens de parler nous en fournissoit abondamment. Une légère récompense mettoit toujours de très-bonne humeur le maître de ce verger; et quand il n'étoit pas chez lui, sa femme s'empressoit de venir au-devant de nous et de nous offrir les plus beaux de ses fruits. Il y avoit aussi des pommes, des poires, des noix; mais ces dernières n'étoient pas encore mûres, et les pommes étoient extrêmement âpres et coriaces.

Dans nos promenades journalières, je m'arrêtai souvent dans l'endroit où est la principale manufacture de papier. Là, le papier se fait avec l'écorce d'un arbre appelé *deh*, qui croît en abondance sur les montagnes des environs de Tassisudon, mais qu'on ne trouve pas sur celles qui avoisinent le Bengale. Les procédés qu'on emploie pour convertir l'écorce du deh en papier, sont très-aisés et peu dispendieux: je vais essayer d'en donner une idée.

Quand on a rassemblé une certaine quantité d'écorce, on la divise en très-petits morceaux

qu'on fait tremper et bouillir dans une lessive faite avec des cendres de bois. Après cela, on retire l'écorce de la lessive, et on la met en tas pour la laisser égoutter. Dès qu'elle est suffisamment égouttée, on la bat sur une pierre avec un maillet de bois jusqu'à ce qu'elle soit bien broyée. On la jette alors dans un baquet plein d'eau, et on la remue pour en séparer toutes les parties grossières qui flottent sur l'eau. De là on la passe dans un second baquet, dont l'eau est bien propre. On connoît qu'elle est bien préparée, lorsque tout ce qui en reste va au fond du baquet et ne forme plus qu'une pâte mucilagineuse. Cette pâte se met par feuilles sur des châssis faits avec de petits roseaux. Pour cette opération, l'ouvrier plonge un châssis dans l'eau et y fait entrer une certaine quantité de pâte, qu'il remue dans l'eau jusqu'à ce qu'elle se soit étendue sur toute la surface des roseaux. Alors il lève les châssis en les tenant bien à-plomb; l'eau s'égoutte, le châssis est suspendu jusqu'à ce que la feuille soit presque sèche; après quoi, on la met sur des cordes.

Le papier fait de cette manière, est beaucoup plus fort qu'aucune autre espèce de papier que je connoisse; et quand il est doré, on peut le faire entrer comme ornement dans des tissus

de soie, ainsi que je l'ai vu souvent dans les satins et les autres étoffes qui viennent de la Chine.

La saison pluvieuse se fait peu sentir dans les montagnes du Boutan. Il y tombe de fréquentes ondées, mais non pas de ces torrens de pluie qui, dans le Bengale, accompagnent toujours la mousson du sud. La pluie ne nous empêchoit guère de sortir, ni le matin, ni le soir; et le temps étoit si tempéré, que nous pouvions aller en plein soleil à toute heure de la journée sans en être incommodés. Certes, si nous avions été dans le plat pays par la même latitude, nous ne nous serions pas impunément exposés au soleil. Malgré la grande quantité d'eau stagnante qu'on retenoit dans les champs pour accélérer la croissance du riz, et malgré la quantité d'arbres et de plantes qui couvroient les montagnes et toutes les parties de la vallée, le climat de Tassisudon nous parut très-salubre; cependant les physiciens croient que ces deux choses sont inévitablement funestes.

Pendant que nous restâmes dans ces montagnes, nous ne perdîmes qu'un seul homme; et quoiqu'il mourût de maladie, sa mort ne peut pas être imputée au climat. Je l'avois regardé,

dès le commencement de notre voyage, comme un mauvais sujet. Il étoit excessivement adonné à l'opium; aussi avoit-il cet air échauffé, hagard et furieux, qui distingue tous ceux qui en font trop d'usage. Les Bengalis donnent à cette sorte de gens l'épithète de *poschti*, c'est-à-dire mangeurs d'opium; et cette épithète est toujours prise en très-mauvaise part.

Nos promenades ne s'étoient guère étendues au-delà de la vallée de Tassisudon, lorsque nous tentâmes d'en faire une bien plus longue et plus fatigante. Nous avions de bonne heure conçu le dessein de parcourir quelques-unes des hautes montagnes qui entourent la vallée : mais l'entreprise nous paroissoit si difficile, que nous balançâmes long-temps avant de l'exécuter. Cependant le jour fut fixé; et ayant dîné de bonne heure, et favorisés par des nuages qui couvroient le soleil, M. Saunders et moi nous partîmes pour notre expédition. Nous étions également curieux de découvrir les objets nouveaux et intéressans que pouvoient recéler ces montagnes, et de contempler de plus près ces paysages admirables que notre compagnon de voyage, M. Davis, reproduisoit si heureusement sous son pinceau. Ces sujets n'étoient pas plus remarquables dans ses ta-

bleaux par leur grandeur et leurs beautés naturelles, que par le jugement, la fidélité et le goût avec lesquels il les rendoit. De quelle inexprimable satisfaction ne jouit-on pas dans ces montagnes, en contemplant la nature dans sa forme la plus gigantesque et la plus sauvage ! On est enchanté à chaque pas ; l'ame est remplie des sentimens les plus sublimes. Avide de regarder les beautés sans cesse variées qui frappent de tous côtés, on ne sent plus la fatigue de marcher, et on ne quitte qu'à regret un si magnifique spectacle.

Nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la maison de plaisance [1] du raja, où nous nous reposâmes un moment. Nous y bûmes de l'eau d'une source très-claire, qui coule dans un réservoir pratiqué derrière la maison, et qui, dans toutes les saisons, est assez abondante pour l'usage des personnes qui habitent ce lieu.

Nous continuâmes à monter par un sentier qui mène vers le sud-ouest, et est très-tortueux et très-roide. Au lieu de cette espèce de beaux sapins qui ornent la maison de plaisance du raja, nous ne trouvâmes bientôt que des arbres rabougris, qui diminuoient à mesure que nous approchions du sommet de la

[1] Cette maison s'appelle Ouandichy.

montagne. Le palais de Tassisudon, et tous les objets qui étoient au-dessous de nous, nous sembloient rapetissés : mais, malgré cela, la vallée bien cultivée, ornée çà et là de jolies maisons, et arrosée par le Téhintchieu, qui y fait plusieurs détours, nous présentoit un point de vue d'autant plus agréable, qu'il contrastoit singulièrement avec celui des hautes montagnes qui l'environnent, et sur lesquelles on voit de loin en loin des chaumières habitées par des hermites, et toutes situées d'une manière singulière et extrêmement pittoresque. On aperçoit aussi sur ces montagnes quelques couvens de gylongs.

Les plus beaux arbres ne se trouvent que dans le bas des hautes montagnes. Ceux qui croissent au sommet sont dans un air trop raréfié pour qu'il puisse abondamment pourvoir à leur nutrition.

Plusieurs dévots établissent leur demeure dans cette salubre région; et en général ils n'habitent point les endroits enfoncés, où il y a presque toujours des exhalaisons humides et putrides, et qui conviennent mieux que les hauteurs, aux travaux de l'agriculture.

Nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le sommet de la montagne. Nous y trouvâmes un

grand

grand édifice en pierre, environné d'une haute muraille, où il n'y avoit qu'une seule entrée. Nous hésitâmes quelque temps à pénétrer dans ce solitaire château. Je dis solitaire, car il nous sembla que ce lieu et ses environs étoient absolument inhabités.

La porte n'étoit point fermée à clef, et nous n'eûmes qu'à pousser pour l'ouvrir. A peine étions-nous dans la cour, qu'un jeune garçon s'avança vers nous, et nous invita, de la part de son maître, à entrer dans la maison. Nous montâmes au premier étage par un escalier de bois, et nous fûmes accueillis par un homme qui portoit l'habit religieux, et avoit un air extrêmement honnête. Il nous fit entrer dans un appartement, dont le plancher étoit garni de tapis et de coussins, et il nous engagea à nous asseoir. Bientôt une ample collation, composée de thé avec du beurre, de crême grumelée et de grain rôti, nous prouva encore mieux l'hospitalité de l'obligeant reclus. Il aimoit à causer; et notre costume fut pour lui le sujet de beaucoup de questions et d'observations. Il parla avec satisfaction de la bonne intelligence qui subsistoit entre le gouverneur général du Bengale et le deb-raja, ainsi que de la bienveillance avec laquelle le gouvernement

anglais traitoit les Boutaniens ; ce qui, dit-il, étoit cause que tous les gylongs fesoient mention de nous dans leurs prières.

Tous les gens de notre hôte, lesquels étoient en grand nombre, se rassemblèrent pour nous considérer. Il y avoit parmi eux deux beaux petits garçons. Je demandai au reclus s'ils étoient ses fils, ce qui excita de grands éclats de rire. Pour lui, il sourit de mon ignorance, en me disant qu'il étoit gylong, et que les gylongs ne se marioient pas.

Le soleil avoit déjà disparu derrière les montagnes, et l'approche de la nuit nous obligea de songer à nous en retourner. Nous étions fort loin de notre demeure : aussi, quoique nous allassions bien plus vîte en descendant que nous n'avions fait en montant, l'obscurité nous surprit long-temps avant que nous fussions arrivés.

Le lendemain, je rendis visite au deb-raja, et je lui racontai ce qui m'étoit arrivé sur la montagne. Mon récit lui fit plaisir ; et il montra en cette occasion, comme il l'avoit souvent fait auparavant, le désir de voir que moi et mes compagnons de voyage, nous pussions nous amuser : mais je m'aperçus qu'il n'étoit pas bien aise que nous ne fussions pas rentrés chez

nous avant la nuit. Il dit qu'il y avoit des bêtes féroces et de mauvais génies, et il me conseilla de ne plus rester si tard à la promenade. Je sentis que cet avis étoit sage; car, quoique rien ne dût me faire appréhender un danger imminent, il n'en est pas moins vrai qu'un étranger a toujours quelque risque à courir dans un pays où les habitans sont remplis de préjugés, et ont, en général, pour les autres nations un mépris et une animosité, dont une longue fréquentation peut seule triompher.

Quelques jours après notre promenade sur la montagne, M. Saunders eut plusieurs violens accès de fièvre, et fut dangereusement malade. Le raja parut très-inquiet de l'état de cet anglais, et me témoigna combien il désiroit qu'il se rétablît. Il s'étendit beaucoup, à cette occasion, sur le grand danger qu'il y avoit à visiter, avec trop de curiosité, les bois infréquentés et les cantons solitaires, demeures favorites des mauvais génies. Il me dit que la montagne, sur laquelle nous étions allés, étoit soumise à l'influence immédiate d'un très-puissant Dewta, et il conclut que la maladie de M. Saunders étoit un des effets de cette influence. Cette opinion fut bientôt partagée par tous nos gens; car il n'est aucun musulman, ni aucun indou,

qui ne croie aussi fermement à la démonologie, qu'aux préceptes les plus sacrés de sa religion.

Le raja ordonna qu'on fît, sans délai, des conjurations solennelles, pour obtenir la guérison de M. Saunders. Un prêtre vint chez nous, fit quelques cérémonies autour d'un chaudron plein de braise, récita de longues prières, et ayant reçu un présent, s'en retourna très-satisfait du rôle qu'il venoit de jouer. Je connus par-là que, s'il étoit des moyens de charmer les démons du Boutan, il y en avoit aussi pour se rendre les prêtres favorables, et qu'il n'étoit point de mal sur la terre, que l'or, employé à propos, ne pût guérir. Cependant la fièvre de M. Saunders diminua, et, en peu de temps, nous eûmes le plaisir de le voir parfaitement rétabli.

CHAPITRE VI.

TROUBLES OCCASIONNÉS PAR LE ZOUMPOUN D'OUANDIPORE.—LE ZOUMPOUN DE PANOUKKA VIENT RENDRE HOMMAGE AU SOUVERAIN.—LE DEB-RAJA GOUVERNE AVEC DOUCEUR. — CAUSE DE LA REBELLION.—LETTRE DU CHEF DES REBELLES A L'ENVOYÉ ANGLAIS. — COMBAT ENTRE LES DEUX PARTIS. — QUELQUES SOLDATS DU DEB-RAJA SONT BLESSÉS PAR DES FLÈCHES QU'ON CROIT EMPOISONNÉES. — PITIÉ DU RAJA POUR UNE POPULACE SÉDUITE. — MAUVAISE ARTILLERIE. — DÉFAITE DES REBELLES. — IDÉE DES GUERRIERS BOUTANIENS. — ILS SONT COURAGEUX, MAIS SANS DISCIPLINE. — ARMES. — USAGE DU POISON. — DU RAJA MOCUM-NARRAIN. — CONTINUATION DE LA GUERRE CIVILE. — LE DEB-RAJA FORME LE PROJET DE SE RENDRE A OUANDIPORE, ET INVITE L'ENVOYÉ ANGLAIS A L'Y JOINDRE.

IL y avoit un mois entier que nous étions à Tassisudon, lorsque deux chefs turbulens excitèrent des troubles qui causèrent beaucoup d'inquiétudes au deb-raja et à ses ministres, et

et le peuple de tous les districts étant appelé à la défense de son souverain, on voyoit sans cesse arriver des gens qui venoient se ranger sous ses drapeaux. Les laboureurs, les artisans, couverts de leurs armes, et conduits par le principal habitant de leur canton, s'empressoient de grossir l'armée du raja. On en fesoit souvent partir des détachemens pour secourir la forteresse de Panoukka, dont on n'avoit encore que des nouvelles incertaines. Quelques personnes prétendoient qu'elle n'étoit pas prise ; mais elles ne pouvoient disconvenir qu'elle ne fût en danger de l'être.

Dans la journée du 26 juin, on fut informé qu'un corps de troupes du raja avoit été vaincu par les rebelles à environ six milles au sud de Tassisudon. Le combat avoit été très-opiniâtre ; quelques personnes y avoient perdu la vie, et l'ennemi s'étoit rendu maître d'Ouangoka.

La garde qu'on avoit mise à l'entrée du pont, reçut le lendemain ordre d'y rester, et on plaça d'autres détachemens dans le bas de la vallée pour empêcher l'ennemi d'avancer. Cependant le succès couronna encore les armes des insurgens. Dans la matinée du 27 juin, ils s'emparèrent de deux villages, qui n'étoient qu'à deux milles des murs du palais, et on ne

tenta pas même de les en empêcher. Le raja avoit peut-être eu tort de ne pas tenir ses forces réunies. Les divers détachemens, partis pour Panoukka, avoient affoibli son armée ; et il ne lui restoit pas plus de monde qu'il ne lui en falloit, pour défendre son palais. Cependant on prit toutes les précautions possibles pour se mettre à l'abri d'une surprise. On mit des troupes en avant du château de Tassisudon, ainsi que des deux côtés, pour garder les chemins des montagnes, et on redoubla de vigilance aux portes. Personne n'entroit dans le palais sans avoir été sévèrement examiné, et aucun gylong ne pouvoit en sortir.

Les choses prenant une tournure si sérieuse, nous crûmes qu'il étoit à propos de songer à notre défense. En conséquence, nous nettoyâmes nos armes, et nous examinâmes les munitions sur lesquelles nous pouvions compter, en cas que nous eussions besoin de soutenir un siége. Nous ne doutions pas que, si les insurgens avoient envie d'assiéger le château du raja, ils commenceroient par essayer de se rendre maîtres de notre maison, qui seroit un poste très-avantageux pour eux. Mais, soit qu'ils craignissent d'en venir aux mains avec nous, soit qu'ils désirassent d'engager la nation anglaise à

les soutenir, ils ne cherchèrent pas à nous attaquer.

Quelques jours avant que la révolte éclatât, j'avois reçu un présent de fruits de la part du zoumpoun d'Ouandipore. Il m'avoit, en même temps, écrit une lettre très-polie, dans laquelle il disoit qu'il étoit bien fâché que des affaires pressantes l'empêchassent, dans ce moment, de rendre visite à un homme qui venoit d'un pays très-éloigné du sien, et qui fesoit partie d'une nation pour laquelle il avoit la plus haute estime. Après s'être acquittés de leur commission auprès de moi, ses gens étoient allés à sa rencontre sur le chemin de Tassisudon; et je fus instruit, d'une manière certaine, qu'ils étoient au nombre de ceux qui s'étoient emparés des villages au midi de la vallée.

Quelques rebelles qui vouloient se joindre aux autres, se montrèrent sur le sommet d'une montagne au sud-ouest du palais. Les troupes du raja s'opposèrent à leur passage et les mirent en fuite. En même temps deux détachemens partirent du château pour aller attaquer les deux villages, dont les insurgens s'étoient rendus maîtres; ce qui me sembla n'avoir d'autre but que de faire une diversion. Les deux détachemens marchèrent à quelque

distance l'un de l'autre, et s'avancèrent d'abord droit aux villages ; mais à mesure qu'ils s'en approchoient, ils se divisèrent en petites parties, et se glissèrent derrière les buissons et les petites éminences. On se servit d'abord assez mollement, d'une et d'autre part, des arcs et des fusils. Ensuite les gens du raja firent un feu assez vif. Les rebelles, au contraire, sembloient craindre de prodiguer leurs munitions; et ne voulant pas abandonner leur poste, ils s'y tenoient cachés. Seulement quelqu'un d'entr'eux paroissoit de temps en temps par-dessus le mur qui entouroit le premier village, et il crioit, en brandissant son sabre, pour défier les assaillans.

Cette espèce d'escarmouche continua assez long-temps. Quand les troupes du raja furent à la portée de l'arc, elles s'arrêtèrent, et semblèrent se préparer à donner un assaut général: mais tout à coup les insurgens firent une sortie, et les obligèrent à reculer précipitamment; en sorte que, dès ce moment, les gens du raja n'osèrent pas aller plus loin. Quelques-uns d'entr'eux feignirent de se porter à droite vers un troisième village, que les insurgens avoient négligé d'occuper; mais aussitôt ceux-ci y accoururent, et s'en rendirent maîtres.

A l'entrée de la nuit, les troupes du raja regagnèrent le château, laissant les insurgens qui étoient au nombre de trois à quatre cents hommes, maîtres du champ de bataille; mais la journée ne se passa pas sans effusion de sang. Trois des blessés furent portés à M. Saunders. L'un étoit le daroga, ou commandant de la cavalerie. Il avoit eu, ainsi qu'un autre jeune homme, la cuisse percée avec une flèche. Le troisième avoit reçu la flèche au-dessus du coude. Il avoit essayé de l'arracher, mais il n'avoit pu en retirer que le fût; les barbes de la pointe s'étoient embarrassées dans les nerfs, et toute la pointe y étoit restée. Aussitôt le blessé, plein de courage, avoit pris son couteau; et s'étant fait une profonde incision dans le bras, en avoit retiré le bout de la flèche.

Tous les trois craignoient beaucoup que les flèches qui les avoient blessés, ne fussent empoisonnées; et ils s'imaginoient même déjà sentir les effets du venin. Ils se laissèrent panser, n'espérant guère de pouvoir vivre, parce qu'ils étoient persuadés qu'il n'y avoit point de remède sûr contre le poison dans lequel les Boutaniens trempent leurs flèches.

Les trois villages qu'occupoient les rebelles,

formoient, dans la vallée, une ligne qui s'étendoit de l'est à l'ouest. Ils étoient cependant à une certaine distance l'un de l'autre; de sorte que, du commencement du premier à l'extrémité du dernier, il y avoit au moins un mille. Le matin, nous nous aperçûmes que les insurgens avoient presqu'entièrement élevé un retranchement au devant de ces villages, et que par ce moyen ils pouvoient communiquer, sans danger, de l'un à l'autre. Les seuls endroits où le retranchement n'étoit point achevé, étoient l'extrémité occidentale et le centre. Cet ouvrage étoit construit en pierres sèches. Ils pouvoient, en se tenant debout, tirer, par-dessus ce mur, des coups de flèche et des coups de fusil, et en se baissant, ils restoient à couvert; l'on apercevoit seulement le bout de leurs arcs.

Vers midi, un messager vint nous avertir que le raja désiroit de nous voir. Nous nous rendîmes aussitôt chez lui. A peine fûmes-nous entrés, qu'il nous fit des excuses de ne nous avoir pas vus depuis trois jours. Il nous dit que, pendant tout ce temps-là, il avoit été extrêmement occupé. Il nous exhorta à ne pas être alarmés de la révolte passagère qui troubloit ses états. Puis, comparant les rebelles à ces troupes de sunnésis et de faquirs, qui

parcourent quelquefois les frontières du Bengale : « C'est, dit-il, une populace en désordre,
» excitée par un zempi, que sa mauvaise con-
» duite m'a forcé de congédier, et que j'ai
» bien voulu ne pas punir. Profitant de cet
» excès d'indulgence, et de l'ignorance où l'on
» étoit encore sur sa disgrace, il s'est servi de
» mon nom pour obtenir de plusieurs de mes
» officiers une grande quantité de choses pré-
» cieuses, et après les avoir dissipées, il s'est
» sauvé dans les bois. Je l'ai vainement fait
» chercher. Il s'est tenu caché jusqu'au mo-
» ment où il a paru tout-à-coup à la tête d'une
» multitude aveuglée ».

Le raja me dit ensuite qu'il avoit quelques canons, mais qu'ils n'étoient pas montés, et qu'il me prioit de lui prêter quelqu'un de mes gens pour apprendre aux siens à manier ces armes, dont il ne vouloit pourtant faire usage que pour défendre ses sujets. Il avoit dessein de faire abattre à coups de canon les villages que les rebelles avoient pris, parce qu'il prétendoit que, dès qu'ils n'auroient plus cet asile, ils se retireroient chez eux. — « Ils sont trom-
» pés, ajouta-t-il, mais ce sont mes sujets. Je
» veux les rappeler à leur devoir, et non les
» détruire ».

Notre entretien n'eut guère d'autre objet que les troubles actuels, troubles que le raja m'assura plusieurs fois devoir être bientôt appaisés. Cependant il paroissoit inquiet, et je craignis que ma présence ne le gênât. Je témoignai le désir de me retirer ; il fit servir le thé ; après quoi, je sortis.

Au moment où je quittois le palais, on vint me dire que je ferois beaucoup de plaisir au raja, si je voulois jeter un coup-d'œil sur ses canons. Ils étoient sur une petite éminence, pointés du côté des villages des rebelles. C'étoient deux petits canons, vieux, corrodés, et dans le calibre d'un desquels il y avoit des trous, où l'on auroit pu placer un œuf. On les avoit presqu'entièrement remplis de poudre et de plomb. Je pensai qu'ils pourroient faire beaucoup plus de mal à celui qui y mettroit le feu, qu'à ceux contre qui ils étoient dirigés. Comme ils n'avoient point d'affût, je ne pus faire espérer aux gens du raja qu'ils leur seroient fort utiles : mais je leur dis que le meilleur conseil que j'avois à leur donner, étoit de bien prendre garde à eux quand ils voudroient les tirer.

Tandis que nous examinions cette misérable artillerie, les cloches sonnèrent à grand bruit,

et nous vîmes sortir du palais une nombreuse troupe d'hommes armés. Ils marchoient en poussant des cris sauvages, brandissant leurs armes d'un air furieux, et défiant l'ennemi. Mais ces apparences de valeur étoient trompeuses; et toute la troupe montra bientôt qu'elle n'avoit que de la poltronnerie. Les rebelles vinrent à sa rencontre. Le feu commença assez vivement. Nous voulûmes un moment en voir l'effet : mais bientôt les balles sifflèrent à nos oreilles et frappèrent les murs. Quelques-unes allèrent même jusqu'au-delà du palais, quand nous en eûmes fait le tour.

Nous nous retirâmes dans notre maison, d'où nous pouvions aisément voir les combattans. Les deux partis étoient également en désordre, et se mettoient à couvert le plus qu'il leur étoit possible derrière toutes les hauteurs qu'ils rencontroient. Ils tiroient quelques coups de fusil au hasard et sans effet, dans les endroits où il y avoit un peloton d'ennemis, ce qu'ils reconnoissoient sans peine, parce que le bout des arcs et des fusils étoit toujours visible. Ce combat dura plus de deux heures. Les attaquans furent tenus en haleine jusqu'à ce qu'ils prirent le parti de rentrer dans le palais.

Il est bien certain que le défaut de vigueur des troupes du raja devoit beaucoup accroître l'audace des insurgens, qui sembloient, d'ailleurs, très-attachés à leur chef, et se rallioient toujours auprès de son étendard. Cependant, quel que pût être le motif de leur révolte, ils n'essayèrent pas de faire tout ce qu'ils pouvoient. Ils se bornèrent à se tenir derrière leurs retranchemens, et à repousser ceux qui alloient les attaquer. S'ils avoient continué à agir avec la même ardeur qu'ils avoient montrée en prenant les armes, ils auroient certainement renversé le gouvernement. Au premier bruit de leur insurrection, le prince chancela sur son trône ; il craignit que le suprême pouvoir n'échappât de ses mains, et la terreur s'empara de tous ses ministres. Mais quelqu'audacieux qu'eût été le premier mouvement des rebelles, le reste de leur conduite n'y répondit pas. Ils semblèrent manquer de confiance en leurs propres forces ; ils perdirent dans l'inaction un temps précieux ; et au lieu d'attaquer le raja, dont le palais étoit sans défense, ils lui laissèrent le temps de se fortifier. Aussi se vit-il bientôt dans le cas de ne plus les craindre.

Un peu avant le coucher du soleil, les rebelles reçurent des renforts considérables. Le

lendemain, il leur en arriva, dit-on, de nouveaux, avec des munitions. Ce qui ne nous permit pas d'en douter, c'est que nous les entendions tirer des coups de fusil beaucoup plus fréquemment que la veille, et qu'au moyen de notre télescope, nous distinguions bien plus de monde devant les maisons et autour des villages.

Le jour suivant, tout sembloit ne respirer que les combats. Durant toute la matinée, nous vîmes des troupes d'hommes armés qui alloient ou venoient d'un air empressé. Ce ne fut qu'à midi que nous apprîmes le motif de tous ces apprêts. Alors les guerriers, le coeur haut et l'estomac plein, sortirent du château pour aller sur le champ de bataille. On avoit enflammé leur courage par le moyen d'un ample dîné et de fortes rasades de *chong*. Ils formèrent trois divisions, et marchèrent droit aux villages occupés par les rebelles, et situés entre la rivière et la montagne qui borne la vallée à l'ouest.

L'attaque commença par une décharge de mousqueterie ; et le feu dura irrégulièrement, mais avec très-peu d'interruption, plus d'une heure et demie. Les troupes du raja gagnèrent du terrain, et forcèrent les rebelles à se reti-

rer derrière leur retranchement. Les assaillans étoient aussi en plus grand nombre, et plus hardis qu'ils ne l'avoient encore paru : mais, sans doute, leur audace ne venoit que de ce que les rebelles fesoient un feu très-lent, et avoient déjà presqu'épuisé leurs munitions. Elles finirent même par leur manquer tout-à-fait, et alors ils furent obligés de se défendre à coups de pierre; mais comme ils ne lançoient pas leurs pierres d'une hauteur, elles ne firent pas grand mal aux assaillans.

Il étoit curieux d'observer le mélange de crainte et d'orgueil, qui se manifestoit parmi ces combattans. Dans l'instant même où il affecte le plus d'audace, un Boutanien n'oublie pas de songer à sa sûreté, et de se tenir en garde contre les coups qu'on peut lui porter. Il fait des sauts et des pirouettes ; il brandit son épée et son bouclier; et, par des cris sauvages, il défie ses ennemis d'oser l'attaquer : mais si on le couche en joue avec un fusil ou avec un arc, il s'abat et se cache derrière le premier objet qui se présente. Dans les assauts, les guerriers boutaniens ne montrent pas plus d'intrépidité. La garnison ne fait pas plutôt une sortie, que les assaillans reculent. Si elle s'arrête, ils s'arrêtent aussi, et enfin ils se retirent.

M 2

Revenons à l'attaque des trois villages. Le succès parut long-temps incertain. Tantôt un parti avoit l'avantage, tantôt c'étoit l'autre. Mais, vers les cinq heures du soir, les troupes du raja forcèrent les rebelles d'abandonner le village du centre; et les deux autres villages furent très-vivement pressés par les divisions chargées de les attaquer. Bientôt après les rebelles demandèrent à capituler. Les pourparlers duroient depuis plus de vingt minutes, lorsque les vainqueurs du village du centre en sortirent, et vinrent hâter la décision : sur-le-champ le village de l'est fut évacué. On permit aux rebelles de se retirer, et ils marchèrent confusément vers le sud. Presqu'au même instant le dernier village fut également abandonné. Un pouvoir magique ne pourroit pas produire un changement de scène plus frappant. Tout-à-coup la plaine et les champs de riz furent couverts d'une armée innombrable. Il sortit des soldats de derrière chaque buisson, et de derrière chaque monticule. Il en sortit encore davantage des maisons et de derrière les murs: mais les vainqueurs ne les poursuivirent pas; ce qui me fit juger que, dans la capitulation, on étoit convenu que leur retraite se feroit tranquillement. Quelques troupes de rebelles

se retiroient avec lenteur, et s'arrêtoient souvent, paroissant ne s'éloigner qu'à regret des villages qu'ils venoient d'évacuer. Il y en eut m[illegible] un parti qui se retrancha dans deux maisons du village de l'ouest, et qui déclara qu'il ne se rendroit à aucune condition, et qu'il vouloit faire sa retraite sans qu'on lui prescrivît rien à cet égard.

Environ une heure après que l'armée rebelle se fut éloignée, les troupes du raja s'emparèrent des deux maisons, où étoient les hommes qui avoient refusé de se rendre. Nous descendîmes dans la vallée, et parcourûmes les villages évacués. Il y avoit fort peu de traces de désordre. Les femmes et les enfans étoient tranquilles, et on n'avoit point touché aux cochons. Les maisons n'avoient éprouvé d'autre dommage que les marques de quelques balles de fusil, qui en avoient atteint les murs. Les morts étoient en petit nombre; mais il y avoit des gens dangereusement blessés. On avoit fait quelques prisonniers, et on s'étoit emparé de beaucoup de chevaux. Ainsi finit ce long combat, qui nous donna une bien mauvaise idée des talens militaires des Boutaniens. Heureusement ils ont d'autres genres de mérite.

Les Boutaniens sont des hommes forts et

robustes, qui ne manquent pas de courage personnel. Leur mauvaise manière d'attaquer et de se défendre en corps d'armée, doit être imputée à leur défaut de discipline, à ce qu'ils ne combattent ni en ligne, ni par pelotons, et à ce qu'ils se défient toujours les uns des autres. On peut aussi l'attribuer, en partie, à leur inexpérience; car l'armée nombreuse que nous vîmes combattre, n'étoit composée que d'artisans et de laboureurs, qu'on avoit soudainement tirés de leurs paisibles occupations pour les conduire sur le champ de bataille.

En fesant la guerre, les Boutaniens dédaignent absolument toute espèce d'ordre et de discipline. Ils songent moins à attaquer ouvertement qu'à employer quelque stratagème. Ils font ordinairement comme les tireurs adroits, ils cherchent l'occasion de faire feu sans être vus. Les partis opposés sont si soigneux de se tenir à couvert, qu'on n'aperçoit guère que la crête de leurs casques et le bout de leurs arcs. Par conséquent, on ne doit pas être surpris que, dans leurs combats, il y en ait toujours très-peu de tués.

L'accoutrement d'un Boutanien, complètement armé, est très-embarrassant. Il porte une grande quantité de larges vêtemens; car, indépendamment du manteau ordinaire, il a une

couverture de laine, ou un gilet piqué, bien épais. Son casque, qui a la forme d'un cône, est fait avec des roseaux tressés, ou de cordes de coton, et couvert en dedans et en dehors d'une étoffe piquée; il y a de chaque côté un prolongement qu'on rejette au besoin derrière l'oreille, et sur le devant il y en a un autre qui couvre le nez. Ce casque, ainsi que le gilet, ne peut pas précisément résister au tranchant du sabre et à la pointe d'une flèche, mais il en affoiblit considérablement l'effet. Le guerrier porte sur son bras gauche un grand bouclier convexe et fait avec des roseaux tressés et peints; et il a à sa ceinture un sabre, droit et fort long, qui lui vient sur le devant. Il est, en outre, armé d'un arc et d'un carquois attaché sur l'épaule gauche, ce qui lui permet d'y prendre facilement des flèches. Il tient son arc dans sa main droite. Cet arc est de bambou, long de six pieds, et reste très-droit lorsqu'il est détendu. La corde de l'arc est faite avec du chanvre; et sa tension et la courbe que décrit l'arc, dépendent de la manière dont cette corde a été tordue avant que l'arc fût bandé.

Le bambou dont les Boutaniens se servent pour leurs arcs, est d'une espèce particulière à leurs montagnes. Il est remarquable par sa

force et son élasticité. On le fend pour faire les arcs, et on y en emploie un seul morceau, ou bien deux morceaux pareils et bien liés ensemble. La partie extérieure du bambou forme toujours le dessus de l'arc. Pour tirer de l'arc, on tient la corde avec le pouce, qui est, en conséquence, garni d'un anneau d'or, ou d'un morceau de cuir épais, et on fait, en outre, passer l'index par-dessus l'ongle du pouce.

Les flèches sont faites d'une autre espèce de bambou, bien plus petit que le premier, et qui croît aussi dans les montagnes du Boutan. On les garnit d'un bout de fer, aplati et très-pointu. Ce bout a de chaque côté une petite rainure, ou bien les barbes en sont un peu recourbées en dehors, pour pouvoir retenir le poison, dans lequel on a, dit-on, quelquefois la barbare précaution de les tremper.

Ce poison, selon ce qu'on m'a dit, est un suc végétal qu'on fait épaissir; mais je n'ai jamais pu découvrir de quelle espèce de plante il provenoit. Il est noir et gommeux, et ressemble, soit par la couleur, soit par la consistance, à de l'opium cru.

Quelques Boutaniens sont armés de fusils à mèche, auxquels est attaché un petit bâton fourchu, pour les appuyer lorsqu'on veut les

tirer. Ces armes sont très-peu redoutables. Les Boutaniens ne peuvent s'en servir que dans le beau temps, parce qu'autrement l'amorce qui est dans un bassinet découvert, ne peut pas prendre, ni la mèche brûler.

Les Boutaniens se servent assez bien du sabre et du bouclier, et ils tirent de l'arc avec beaucoup d'adresse. Ils ont des arquebuses de croc, dont le calibre n'est guère plus fort que celui de leurs fusils : mais ils ne possèdent pas de canons, car je compte pour rien les deux mauvais que je vis près du palais du deb-raja. L'on me parla de deux autres espèces d'armes dont ce peuple se sert. L'une est une machine avec laquelle on lève de grosses pierres, lorsqu'on attaque une place forte ; l'autre est une flèche qu'on charge de matières combustibles : je ne les ai vues ni l'une ni l'autre.

Le 30 juin, on annonça que le zempi rebelle étoit allé investir la forteresse de Panoukka : mais comme on y avoit fait entrer beaucoup de troupes, et que la place étoit très-forte par elle-même, cela ne causa pas la moindre inquiétude.

J'appris d'une manière certaine que le zoumpoun d'Ouandipore [1] s'étoit joint aux rebelles.

[1] Les Boutaniens l'appellent *Ouandipora-zoumpoun*.

Cette nouvelle me fut apportée par un vakil[1] que m'envoya le raja Mocum-Narrain[2], et qui rencontra en chemin les rebelles. Ils le retinrent et le conduisirent dans l'un des villages de la vallée de Tassisudon. Le zoumpoun d'Ouandipore arriva dans ces villages le lendemain que les rebelles en furent maîtres. Au moment où ils se virent forcés d'évacuer ces postes, ils relâchèrent le pauvre vakil; mais ce qui montre bien ce qu'étoient ces brigands, c'est qu'ils lui prirent tout ce qu'il avoit. Malgré cela, le vakil se crut trop heureux d'être échappé de leurs mains.

Il se répandit divers bruits sur les projets des rebelles. Le plus vraisemblable, c'est que leur armée, découragée par sa défaite dans les villages de Tassisudon, s'étoit divisée, et que beaucoup de soldats étoient retournés chez eux. Le zoumpoun, suivi de ceux de ses partisans les plus affidés, s'étoit retiré dans le château d'Ouandipore. Ce château est situé à vingt-quatre milles à l'est de Tassisudon; et les Boutaniens le regardent comme une place

[1] *Vakil* signifie *agent;* il signifie aussi *envoyé* et *ambassadeur.*

[2] Le raja de Bijni, pays situé au pied des montagnes au sud du Boutan.

très-forte. Il est bâti sur un rocher escarpé, qui se trouve au confluent de deux rivières, et dont les flancs sont baignés par elles.

Ouandipore est un des lieux sacrés du Boutan. Il y a un temple desservi par un très-grand nombre de gylongs. Il y a aussi une maison pour les zinkaubs et les poès, qui sont employés dans le service civil et dans le service militaire, mais qui appartiennent plus particulièrement à ce dernier.

Le nombre des rebelles qui composoient la garnison d'Ouandipore, n'étoit pas bien connu. Malgré cela, le gouvernement fesoit continuellement marcher des détachemens pour aller l'investir et l'empêcher d'entrer en campagne. Le zoundonier, qui étoit à la fois grand trésorier et généralissime, fut chargé, avec le zoumpoun de Panoukka, de conduire le siége d'Ouandipore. Ces deux officiers résolurent d'y former un blocus; parce que, suivant les Boutaniens, on ne peut réduire le château d'Ouandipore, qu'en empêchant d'y introduire de l'eau et des vivres.

Le mardi 1er. juillet, le raja assembla dans le temple tous les gylongs, pour remercier le ciel de la dernière victoire que ses troupes avoient remportée, et pour lui demander de faire cesser

des troubles funestes, et d'accorder le succès au parti dont le chef avoit le plus à cœur de remplir les devoirs prescrits par la religion, et de bien servir l'état.

Bientôt le château d'Ouandipore fut bloqué avec beaucoup de vigueur. Les rebelles, qui y étoient en grand nombre, se voyant réduits à la plus grande disette, cherchèrent l'occasion de se sauver par la fuite, et la trouvèrent.

Un feu de joie, allumé dans le palais de Tassisudon, annonça la prise d'Ouandipore. Le zoumpoun et ses partisans avoient évacué le château pendant la nuit; mais, avant de l'abandonner, ils s'étoient emparés de tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Ils avoient même dépouillé les autels de leurs ornemens, et emporté toutes les idoles d'or.

Lorsque le raja eut reçu la confirmation de la fuite des rebelles, il forma le dessein de se rendre à Ouandipore, pour y établir un nouveau zoumpoun, et mettre d'autres officiers à la place de ceux qui avoient favorisé la révolte. Je m'empressai d'aller féliciter ce prince sur le succès de ses armes. Je fus souvent admis à son audience pendant la durée des troubles; mais, comme il ne s'y passa rien de bien remarquable, je n'ai pas cru devoir en faire mention, non

plus que de divers entretiens que j'eus avec les messagers que m'envoya le régent de *Teschou-Loumbou*[1]. Je fis repartir ces messagers le 29 juin, avec ma réponse aux lettres qu'ils m'avoient apportées; et croyant que c'étoit le moment où Pourunghir pouvoit m'être d'une grande utilité, je lui ordonnai de se rendre avec eux au Thibet. Je lui remis, en même temps, des instructions sur ce qu'il devoit faire, ne doutant point de sa fidélité et de son attachement.

Le mercredi[2], après-midi, le raja nous fit prier de nous rendre sur-le-champ auprès de lui. Il me dit qu'il avoit résolu de partir le lendemain matin, et qu'avant que nous nous séparassions, il vouloit me faire voir la forteresse d'Ouandipore, et le palais de Panoukka, lieu où il se plaisoit le plus.

A peine étois-je sorti du palais, que mon mounschi[3] y fut appelé. Bientôt il vint me dire que le raja l'avoit chargé de diverses commissions, et entr'autres de me prier de ne me faire accompagner à Ouandipore que par un petit nombre de mes gens, et de garder le

[1] Le régent du Thibet.

[2] Le 2 juillet 1783.

[3] Secrétaire pour la langue persane.

plus grand secret possible sur ce voyage. Ces conditions étoient trop de mon goût, pour ne pas m'y soumettre; j'étois sur-tout très-flatté de ce que l'estime du raja pour moi triomphoit de cette défiance, qui est un des principaux traits du caractère de sa nation.

CHAPITRE VII.

LE DEB-RAJA SE REND A OUANDIPORE. — LES ENVOYÉS ANGLAIS PARTENT POUR LE JOINDRE. — ILS TRAVERSENT UN PAYS AFFREUX. — PROCESSION. — MANIÈRE DE PROLONGER LE SON DES INSTRUMENS A VENT. — DIVERSES RIVIÈRES.—LE BURHAMPOUTER.—ARRIVÉE A OUANDIPORE. — TRADITION CONCERNANT CE CHATEAU. — SUPERBE PONT. — EAUX MINÉRALES. — DÉPART D'OUANDIPORE. — MONTAGNE DE CHASSA. — BAINS CHAUDS. — CHATEAU DE PANOUKKA. — JARDINS ET NOMBREUSES ESPÈCES DE FRUITS. — COUTUME EGYPTIENNE QUI SE RETROUVE DANS LE BOUTAN. — SACRIFICE OFFERT AUX DEWTAS. — DESCRIPTION DE NARRAINI. — LES ENVOYÉS ANGLAIS PARTENT DE PANOUKKA.

LE jeudi 3 juillet, le deb-raja partit de Tassisudon, quelques heures avant l'aube, pour se rendre à Ouandipore. Le soir, vers les dix heures, nous reçûmes un message de ce prince, qui nous apprit qu'il étoit heureusement arrivé dans ce château. Il nous fit dire, en même

temps, qu'ayant trouvé la tranquillité assez bien rétablie dans tout le pays qu'il avoit traversé, il nous invitoit à aller le joindre. Je tins conseil avec mes compagnons de voyage. Nous désirions tous si vivement de voir la forteresse d'où l'on venoit d'expulser un rebelle, qui avoit excité des troubles dans toute l'étendue du Boutan, que nous résolûmes unanimement de profiter de cette occasion pour satisfaire notre curiosité.

Notre départ fut fixé au lendemain matin. Nous nous hâtâmes d'empaqueter les choses que nous avions besoin d'emporter. Au lever du soleil, nos chevaux furent attelés, et nous nous mîmes en route, suivis chacun d'un seul domestique. Notre bagage étoit porté par des gens que nous avoit fait fournir le raja.

Le commencement de la journée ne nous promettoit pas du beau temps; l'air étoit extrêmement pesant. Un peu au-dessous du pont de Tassisudon, nous quittâmes la route, par où nous étions arrivés du Bengale, et nous tournâmes à gauche. Quand nous fûmes au-delà de Symtoka, il commença à tomber une pluie fine qui dura plus de la moitié de la journée. Cette pluie étoit d'autant plus désagréable, que non-seulement elle nous mouilloit, mais elle rendoit très-

très-glissans et très-dangereux les chemins étroits et presqu'à pic, où nous étions obligés de gravir.

Une grande variété d'arbres couvroit le pays que nous traversions. Il y avoit, sur-tout, des hêtres, des bouleaux, des érables, des pins, des ifs et des cyprès. Nous vîmes aussi des ronces chargées de mûres qui étoient dans leur maturité. Quelque peu agréable que soit ce fruit, nous en mangeâmes avec plaisir, parce qu'il nous rappeloit notre patrie, et ces scènes que la jeunesse et la santé rendent si heureuses. Un froid philosophe auroit, sans doute, passé avec mépris à côté des mûres sauvages; mais aussi auroit-il été privé des sentimens délicieux que nous éprouvâmes..

Vers midi, nous fûmes hors des bois, et nous vîmes un pays assez uni, où nous trouvâmes quelques gens du raja. Ils s'étoient fait un appentis avec des branches, et ils se chauffoient autour d'un feu de feuilles de sapin. Nous mîmes pied à terre, et nous nous assîmes avec eux. Nos habits étoient tout mouillés. Nous les fîmes un peu sécher; de sorte que cette halte et le thé que nous servirent les gens du raja, nous donnèrent de nouvelles forces pour continuer notre voyage.

J'ai déjà observé que les Boutaniens préparent le thé avec du beurre, du sel et de la farine. Ils font bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que les feuilles de thé soient bien cuites. Ce mélange nous parut d'abord très-désagréable. Mais bientôt nous surmontâmes notre répugnance; et l'usage me prouva que ce thé-bouillie, si l'on peut s'exprimer ainsi, pouvoit être trouvé très-bon.

Après avoir quitté l'appentis hospitalier, nous passâmes près d'un fort grand village, situé sur le penchant d'une colline, qui étoit presqu'entièrement cultivée. Le pays étoit découvert et bien meilleur que celui que nous venions de traverser. Nous passâmes à gué une petite rivière. Elle avoit peu de profondeur; mais elle couroit avec tant de rapidité sur un lit de rochers inégaux, que nos chevaux avoient de la peine à s'y tenir debout. De l'autre côté de la rivière étoit une maison, où nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux.

Le chemin que nous suivîmes, en nous éloignant de la rivière, passoit sur le flanc des montagnes, qui toutes étoient couvertes d'une riante verdure. On y voyoit quelques beaux sapins, les uns isolés, les autres en groupe, mais toujours à la même distance, ce qui nous fit

penser que cette régularité étoit due plutôt à l'art qu'à la nature. A mesure que nous avancions, nous trouvions le chemin meilleur. Il étoit composé de gravier très-uni, et la montée en étoit aisée. Il avoit seulement huit à dix pieds de large.

Le temps étoit devenu très-clair. La pluie qui étoit tombée le matin, sembloit avoir donné à tout une nouvelle vie. Les sommets des montagnes, tapissés d'une riche verdure, s'élevoient avec majesté au milieu d'un ciel sans nuages et du bleu le plus éclatant. Plus bas, on voyoit de magnifiques bosquets, entrecoupés de ruisseaux qui serpentoient au pied des montagnes, avec une égalité et une mollesse qui se trouve rarement dans les sauvages et sublimes paysages du Boutan.

Nous rencontrâmes dans ce chemin un gylong, qui étoit frère du deb-raja. Il montoit un cheval tangun, et étoit précédé par un grand nombre de domestiques. Quand nous aperçûmes ces gens, l'un d'eux jouoit d'une espèce de hautbois fait avec un roseau; et nous l'entendîmes encore long-temps après les avoir dépassés. Tous les Boutaniens de qualité qui sortent de chez eux en cérémonie, sont précédés d'un de ces musiciens qui, selon ce qu'on m'a assuré,

jouent de leur instrument depuis le moment où le chef monte à cheval, jusqu'à celui où il en descend. La faculté de prolonger autant qu'on veut le son d'un instrument à vent, est très-commune parmi les Boutaniens : il paroît même que cela ne les fatigue nullement. J'en ai entendu plusieurs, et je les ai considérés quelquefois pendant plus de cinq minutes de suite, pour voir s'ils éprouvoient quelque changement dans leurs traits ; mais je n'y ai jamais aperçu la moindre altération.

Sans doute beaucoup de personnes qui ont résidé dans l'Indostan, ont vu des exemples pareils à celui que je vais rapporter. J'ai entendu un brahme sonner du chaunk [1], pendant plus d'un quart-d'heure, avec un peu de variation, il est vrai, mais sans aucune intermission sensible dans le son. La véritable cause de cela est qu'en même temps que ces musiciens soufflent dans leurs instrumens, ils aspirent de l'air par le nez. Cela devient même assez facile avec un peu d'exercice ; parce que, bien que le nez et la bouche soient séparés par une membrane, la quantité d'air que peuvent

[1] C'est un gros coquillage, dont les brahmes se servent, comme d'un instrument de musique, dans leurs exercices religieux.

contenir les deux côtés et le devant de la bouche, suffit pour entretenir la vibration qui produit le son, tandis que la respiration se fait par le nez.

Continuons notre route. A mesure que nous avancions vers Ouandipore, nous trouvions le climat plus doux, et le pays plus peuplé. Après avoir dépassé une montagne dont l'extrémité est très-avancée, nous découvrîmes le château où nous allions. Il est placé sur le bout d'un roc fort étroit et fort élevé, qui, comme je l'ai déjà dit, se trouve entre deux rivières, le Matchieu-Patchieu et le Tahantchieu, dont les eaux se réunissent immédiatement à l'extrémité de l'angle aigu que forme sa base. Des deux rivières cette jonction en fait une très-considérable, qui prend le nom de Chaantchieu, dirige son cours entre les dernières montagnes du Boutan, arrose les plaines du district de Bijni, et se jette dans le Burhampouter.

Nous passâmes un pont qui traverse le Matchieu-Patchieu, et nous gagnâmes la montagne, sur laquelle est bâti le château d'Ouandipore. Cet édifice est trop remarquable, pour que je n'en donne pas la description.

En arrivant sur la montagne, nous étions excessivement fatigués, car nous avions mar-

ché onze heures dans des chemins en partie très-difficiles. On nous conduisit dans une maison voisine du château ; et nous n'y fûmes pas plutôt, que le deb-raja nous fit faire des complimens, et nous envoya une grande théière remplie de thé, et du riz bien rôti. Cette première marque d'attention fut bientôt suivie de beaucoup de volailles, d'œufs, de légumes : mais, comme nous n'avions point d'ustensiles de cuisine, et que nous n'espérions pas de voir arriver, ce jour-là, les bagages que nous avions fait partir de Tassisudon, nous nous trouvâmes fort embarrassés, et la profusion des présens du raja ne fesoit qu'accroître nos regrets : cependant la faim nous rendit industrieux, et avec l'aide de nos amis les Boutaniens, nous parvînmes à apprêter deux poulets. La vue de ce plat auroit peut-être fait rire des spectateurs européens ; mais nous le mangeâmes avec un appétit, dont il n'y a point de gourmand qui n'eût été jaloux.

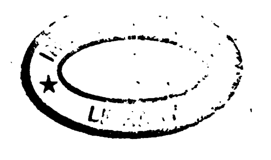
Après avoir triomphé d'un premier obstacle, nous en eûmes à combattre un autre, qui étoit bien plus désagréable. Nous étions logés dans une maison spacieuse, bien peinte, et dont la façade étoit fort jolie ; mais le dedans ne répondoit pas à ce que promettoit l'extérieur.

Cette maison avoit été naguère habitée par des rebelles, auxquels avoient succédé des soldats du raja ; et les uns et les autres y avoient laissé toutes les espèces d'animaux immondes, qui accompagnent les multitudes mal-propres. Il y avoit une grande quantité d'insectes, ardens à dévorer les malheureux qu'ils attaquoient ; et les puces, les maringouins, les rats y étoient par myriades, et ne nous laissèrent pas, pendant la nuit, un seul moment de repos. Troublé, désolé, réveillé à chaque minute par ces insupportables animaux, et prenant la clarté de la lune pour le jour naissant, je me levai ; et je fus extrêmement affligé, quand je reconnus mon erreur : il n'étoit qu'une heure après minuit. Je pris le parti d'essayer encore de dormir ; mais les perfides compagnons de ma couche ne me laissèrent pas plus tranquille. Dès que l'aube parut, je me hâtai de me dérober à leur voracité, dont ma peau conservoit les marques sanglantes.

Le dimanche 5 juillet, nous allâmes nous promener, mes compagnons et moi, du côté des retranchemens qu'avoit élevés l'armée du raja, lorsqu'elle assiégeoit Ouandipore. Ces lignes étoient à environ un mille du château, et n'avoient encore éprouvé aucune dégrada-

tion. Elles consistoient en deux épaisses murailles de terre, qui traversoient la montagne parallèlement. Entre ces murailles il y avoit, de chaque côté, un rang de huttes qui formoient une rue assez large. Les assiégeans s'étoient emparés d'un canal couvert, destiné à porter de l'eau au château. Ils gardoient ce qu'il leur falloit d'eau pour leur camp, et fesoient couler le reste au bas de la montagne. Par ce moyen ils privèrent presqu'entièrement d'eau les rebelles renfermés dans le château ; car, quoique ce château soit au confluent des deux rivières, et baigné de chaque côté par elles, le rocher, sur l'extrémité duquel il est bâti, est si élevé et si escarpé, qu'il est extrêmement difficile de descendre jusqu'au bord de l'eau.

Le château d'Ouandipore, avec son dôme doré, est aussi ancien que le pont qui y mène. L'un et l'autre ont été, dit-on, construits, il y a environ cent quarante ans, et ils sont l'ouvrage du lama Sobrou, qui s'empara du Boutan. Ce conquérant ne montra pas moins de prudence que d'habileté, en choisissant Ouandipore pour le principal lieu de sa résidence ; car le Boutan ne pouvoit lui en offrir aucun autre comparable à celui-là pour la beauté de sa situation et pour la facilité d'en défendre



l'accès. La force naturelle d'Ouandipore n'est point diminuée par les montagnes bien plus hautes qui l'entourent, et dont les énormes masses s'élèvent par gradins jusqu'à leurs sommets éloignés. Ces montagnes ne font qu'ajouter à la beauté des points de vue: mais ce qui nuit peut-être aux agrémens d'Ouandipore, c'est le vent qui s'y fait sentir avec violence, de quelque point de l'horizon qu'il souffle.

Ouandipore est regardé comme un des lieux sacrés du Boutan; et le deb-raja se fait un devoir d'y résider une partie de l'année. Le château est bâti à l'extrémité méridionale d'une montagne de rocher, qui forme un angle très-aigu. Le pied de la montagne est baigné, à l'ouest, par le Matchieu-Patchieu qui coule rapidement, mais sans impétuosité, et à l'est, par le Taantchieu, dont les eaux bruyantes se précipitent sur un lit de rochers. Ces deux rivières, ainsi que je l'ai déjà observé, se réunissent à la pointe du roc d'Ouandipore, et immédiatement au-dessous du château.

Ce château est un édifice en pierre, très-irrégulier, et qui couvre toute l'extrémité du rocher. Les murailles en sont hautes et solides. Il n'y a qu'une entrée, du côté de la façade, et devant cette entrée est une grande plate-

forme, au nord-ouest de laquelle on descend par un talus assez facile, dans le chemin qui conduit à Panoukka. A environ cent pas en avant du château, est une tour ronde, bâtie sur une très-haute éminence, et tout autour de laquelle il y a non-seulement des balcons élevés, mais des meurtrières pratiquées dans le mur. Cette tour peut contenir beaucoup de monde; elle commande tout le devant de la montagne, et dérobe la vue du château, même à une très-petite distance.

Le pont d'Ouandipore est d'une construction singulièrement légère, et offre un coup-d'œil extrêmement agréable. On trouvera ici une vue de ce pont [1] et du magnifique paysage qui l'environne. Le dessin en a été fait par M. Davis, et fournit une nouvelle preuve du talent, du goût et de l'exactitude avec lesquels cet ami a su saisir tous les traits qui caractérisent le Boutan. Le pont d'Ouandipore est construit en bois de sapin, et on n'y a employé ni fer, ni aucune autre espèce de métal. Il y a trois entrées, c'est-à-dire une à chaque bout, et la troisième sur une chaussée qu'on a construite au-delà du milieu de la rivière, et qui forme une longue pointe vis-à-vis du courant,

[1] Pl. X.

mais qui est arrondie du côté opposé. Le reflux, produit par la réunion des eaux que divise la chaussée, a formé au-dessous du pont un grand banc de sable, sur lequel il y a un superbe saule.

Du côté du chemin de Tassisudon, l'entrée du pont est au milieu d'un bâtiment carré, construit en pierre, et dont le haut est garni de balcons. Au devant de cette espèce de tour, il y a un parapet avec une herse. La première partie du pont occupe près des deux tiers de la rivière, et a cent douze pieds de long. Les deux côtés en sont obliquement élevés, et supportent le milieu qui est horizontalement posé, et qui, par ce moyen, se trouve de quelques pieds plus haut que le sol de l'entrée. Un quadruple rang de poutres, dont les bouts sont assurés par de la maçonnerie, supporte les côtés, tant sur lebord de la rivière que sur la chaussée. Les poutres et les madriers ont été taillés avec la hache, et ils sont joints ensemble par de grandes chevilles de bois. Il ne m'a pas paru qu'il y eût d'autre lien. Le pont est, dans toute sa longueur, garni, de chaque côté, d'une légère balustrade.

La seconde partie du pont, c'est-à-dire celle qui va de la chaussée à la montagne, est horizontale. Elle porte, d'un côté, sur la

chaussée même, et de l'autre, sur un triple rang de poutres enfoncées dans l'écore; et elle a d'un bout à l'autre une espèce d'appentis couvert de bardeau.

La solidité que conserve ce pont, est une preuve bien remarquable de la durée de cette espèce de sapin [1] qui produit la térébenthine. Sans être ni peint, ni goudronné, il est, s'il faut en croire la tradition, exposé à toutes les injures de l'air depuis près d'un siècle et demi, et l'on n'y aperçoit pas la moindre marque de dégradation.

Le lendemain de notre arrivée à Ouandipore, nous reçûmes, de bonne heure, notre bagage, et nous déjeûnâmes de fort bon appétit. Le reste de la matinée fut employé à faire une visite au raja, qui nous dit être bien fâché que le mauvais temps eût ajouté à la difficulté que nous avions eue à traverser les montagnes. Il paroissoit lui-même être encore un peu fatigué. Il nous recommanda de commencer par nous reposer, et ensuite de nous promener par-tout où nous voudrions. Nous lui fîmes part de nos observations sur la nature du pays, et nous le priâmes de vouloir bien nous indiquer les

[1] Le térébinthe.

objets les plus dignes de notre curiosité. Mais il ne put pas nous satisfaire à cet égard : les Boutaniens ont si peu de lumières sur tout ce qui concerne l'histoire naturelle, que cela ne me surprit point.

L'immense chaîne des montagnes du Boutan contient, sans doute, une très-grande quantité de richesses minéralogiques ; mais tant que ce pays appartiendra à un peuple ignorant, et qui interdit aux autres nations l'accès de son territoire, ces richesses demeureront ensevelies dans une profonde obscurité. Le raja me dit qu'on trouvoit dans ses états une source chaude, qui avoit des propriétés médicinales ; mais elle étoit si éloignée, et il falloit s'y rendre par un si mauvais chemin, que nous n'osâmes pas tenter d'aller la voir.

Après que le raja nous eut fait servir le thé accoutumé, on apporta des plateaux chargés de fruits, parmi lesquels il y avoit beaucoup de pêches, qui étoient à leur juste point de maturité.

Nous dînâmes de bonne heure, parce que nous nous proposions de faire une longue promenade du côté du nord. La montagne d'Ouandipore est couverte d'un gazon fin et bien égal. Elle s'étend, en s'élargissant, jusqu'à

un mille et demi du château, et ses flancs ont moins de pente à mesure qu'elle s'élargit. Là, elle est adossée à une autre montagne extrêmement élevée. Nous essayâmes de gravir sur cette dernière montagne; mais il nous fut impossible d'en atteindre le sommet. On n'y voyoit point de grands arbres; elle n'étoit couverte que de touffes d'épine-vinette.

Le 6 juillet, nous aperçûmes de la neige sur les montagnes que nous voyions le plus loin dans le nord; mais bientôt les nuages nous les dérobèrent. Il y avoit un grand jardin dans un enfoncement qui est du côté de l'est, au-dessous du château. On avoit eu raison de choisir cet endroit, parce qu'il étoit bien abrité. Les orangers, les citronniers, les grenadiers, les pêchers, les pommiers, même les manguiers [1], y réussissoient en perfection. On n'y cultivoit pas beaucoup de plantes potagères. Il n'y avoit que des concombres, du bangoun [2] et du chili [3]; et les mauvaises herbes le couvroient d'un bout à l'autre.

Pendant tout le temps de notre séjour à Ouandipore, nous variâmes beaucoup nos pro-

[1] Mangifera.

[2] Solanum.

[3] Piment, ou *capsicum annuum*.

menades. Malgré cela, nous ne vîmes que peu de choses qui nous fussent étrangères. Nous étions déjà tellement accoutumés au bruit des torrens rapides, et à la vue des hautes montagnes, tantôt sauvages, tantôt ornées de villages populeux ou d'hermitages solitaires, que ces objets ne pouvoient plus nous faire une grande impression.

A l'extrémité nord-est de la montagne d'Ouandipore, est un bosquet de beaux sapins, remarquable par une singularité naturelle. Ils n'ont pas de branches qui poussent, ni qui soient tournées du côté de l'est; et quand l'art les en auroit dépouillés, ils ne présenteroient pas une plus grande nudité : mais du côté opposé, leurs branches croissent avec vigueur, et sont couvertes de feuilles. Une telle différence est l'effet de la conformation des montagnes voisines, qui forcent le vent de frapper sans cesse ces arbres du côté de l'est.

Il semble qu'Ouandipore est condamné à être désolé par un éternel ouragan. Quand bien même il ne nous auroit pas offert d'autres sujets dignes de remarque, celui-là seul eût suffi pour nous en faire ressouvenir; car nous n'avions ni volets, ni châssis, pour mettre nos appartemens à l'abri du vent. Pour suppléer à des

choses si nécessaires, nous barricadâmes nos fenêtres et nos balcons avec d'épaisses nattes. Mais, malgré cela, il y passoit encore tant de vent, que nous avions beaucoup de peine à tenir une chandelle allumée; et le bruit que fesoit ce vent, joint au bruit de la rivière qui passoit au-dessous de nous, égaloit au moins celui que fait un moulin à vent, ou un moulin à eau, lorsqu'il tourne avec violence.

Le raja, prévoyant que les soins de son administration le retiendroient à Ouandipore plus long-temps qu'il n'avoit prévu, et qu'il seroit obligé de renoncer au projet de faire un voyage à Panoukka, nous invita à y aller seuls, afin de nous éviter l'ennui d'un plus long séjour dans un même endroit. Nous nous empressâmes d'accepter son offre. Elle nous eût été agréable, quand elle ne nous auroit offert que l'occasion de nous dérober aux incommodités multipliées du logement que nous occupions à Ouandipore : mais ce qui lui donnoit un bien plus grand prix à nos yeux, c'est qu'elle prouvoit évidemment que nous n'inspirions point au raja cette crainte et cette défiance que nous avions long-temps appréhendées. Ce prince me donna encore une autre marque de bienveillance. S'imaginant que je pouvois ne pas m'être préparé à

une

une absence bien longue, il m'offrit tout l'argent dont je pouvois avoir besoin pour les frais de mon voyage. Il me fit remettre une quantité considérable de riz grillé, dont mes compagnons et moi nous avions coutume de manger et de faire l'éloge, lorsque nous lui rendions visite; et tandis que nous fûmes à Panoukka, il nous envoya chaque jour une provision de beurre, égal au moins au meilleur que j'aie jamais vu, soit pour la consistance, soit pour la couleur et pour le goût.

Voici les procédés qu'emploient les Boutaniens pour faire le beurre. Ils mettent le lait dans un seau étroit et profond, qui a un couvercle, dans le centre duquel est un trou pour qu'on puisse y faire passer un bâton de bambou, d'une longueur convenable. Le haut de ce bambou est entouré d'un morceau de ficelle, ou d'une courroie, dont deux personnes tiennent chacune un bout; de sorte qu'en tirant alternativement, elle font rapidement tourner le bâton, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et par conséquent agitent avec force le lait qui est dans le seau. Le haut du bambou est pointu et entre dans un morceau de bois creusé, qu'on attache à un arbre, ou à quelqu'autre objet fixe. Le bas du bambou est fendu

en quatre jusqu'à une certaine hauteur, et là, on le lie bien avec une ficelle pour qu'il ne puisse pas se fendre davantage. Un morceau de bois en croix, passé dans les fentes du bambou, et attaché plus ou moins haut, en tient les quatre parties à une certaine distance l'une de l'autre.

Quelque simple que soit cette machine, elle a un mouvement prompt et continuel, moyen qu'on emploie dans tout l'univers pour faire le beurre. Il en est peut-être qui ont plus de rapidité; mais qu'importe? C'est bien assez qu'elle soit facile à faire et à employer, et qu'on en obtienne tout l'effet qu'on désire.

Le 8 juillet, nos chevaux et notre guide étant prêts de grand matin, nous partîmes d'Ouandipore. Cependant nous allâmes auparavant prendre congé du raja. Il nous proposa de le joindre à Telagong [1], lorsque nous quitterions Panoukka, afin de retourner ensemble à Tassisudon; et en conséquence, il nous promit de nous donner avis du jour de son départ.

Il étoit sept heures du matin quand nous descendîmes la montagne d'Ouandipore. Nous passâmes près d'une espèce de grange, où il y

[1] Telagong est à moitié chemin de Panoukka à Tassisudon.

avoit un éléphant apprivoisé, le seul que j'aie vu dans le Boutan. L'étrécissement et la roideur des chemins de ce pays sont cause qu'on ne peut pas s'y servir de ces animaux; et quoiqu'ils soient très-abondans sur les frontières méridionales, on ne leur fait quelquefois franchir ces frontières que pour les garder comme un objet de curiosité.

Nous fûmes heureux dans notre voyage. Le ciel étoit serein, l'air pur, et le soleil doroit la cime des montagnes. Les plus éloignées de ces montagnes que nous pouvions découvrir, étoient celles de Ghassa, qui sont couvertes d'une neige éternelle, et dont les éclatans sommets contrastent majestueusement avec les rochers obscurs qu'on voit à leur base. Le ciel étoit parsemé de légers nuages qui reflétoient les rayons du soleil, et qui, à mesure qu'ils se rapprochoient des montagnes neigeuses, s'épaississoient et devenoient moins brillans; ce qui ajoutoit beaucoup à la beauté de ce magnifique spectacle.

Ghassa est la capitale d'un district et la résidence d'un zoumpoun. La plus haute montagne des environs de Ghassa est toujours couverte de neige, et a, vers sa base, une source, dont l'eau est excessivement chaude. Je ne sais pas si les

gylongs s'accoutument insensiblement à la chaleur de cette eau, de manière à pouvoir s'y baigner sans danger : mais un préjugé populaire dit qu'elle n'a de vertu que pour les gens pieux et justes ; et que les profanes ne sont pas susceptibles de profiter de ses vertus médicinales, ou, en d'autres termes, de supporter son extrême chaleur. Les malades qui vont à Ghassa, ont donc recours à ceux qui, doués d'un assez grand degré de sainteté, peuvent leur rendre propice le génie de la source.

Nous marchâmes le long de la rivière qui coule au pied des montagnes, et serpente dans une vallée d'une inégale largeur. Les montagnes de ce canton ont, en général, une pente assez douce ; malgré cela, leurs flancs sont façonnés en gradins, pour la facilité des cultivateurs. Il y a peu d'arbres ; et ceux qu'on y voit, sont des pins et des térébinthes entremêlés de touffes d'épine-vinette. Nous reconnûmes qu'il y avoit aussi des jasmins, parce que le vent nous en portoit l'odeur suave.

Le palais de Panoukka ressemble extérieurement à celui de Tassisudon ; mais il est plus spacieux.[1] Il y a, comme à Tassisudon, une

[1] *Voyez* la planche XI.

citadelle et un dôme doré. Il est bâti à l'extrémité d'une péninsule, dont un côté est baigné par les eaux du Patchieu, et l'autre par celles du Matchieu, qui ensuite se réunissent. Nous traversâmes le Patchieu sur un pont de bois couvert. Tournant ensuite à gauche, nous entrâmes par une porte pratiquée dans un mur qui sépare l'avant-cour et le jardin du palais; et nous nous rendîmes dans un joli pavillon, où l'on nous avoit assigné notre logement. Ce pavillon, bâti sur le bord du Matchieu, et ombragé par un très-grand arbre, appartenoit au zempi.

Toute la partie de la vallée de Panoukka, qui s'étend entre la rivière et le mur du jardin, est extrêmement plane et tapissée d'un joli gazon. La rivière est bordée d'un rang de beaux et vieux arbres, dont l'épais feuillage est impénétrable aux rayons du soleil, et répand en cet endroit une ombre agréable et continuelle. Le pavillon que nous occupâmes, étoit élevé sur des colonnes. Nous y montâmes par un escalier de bois [1]. Ce logement étoit commode et bien exposé : aussi fûmes-nous très-satis-

[1] On a vu plus haut que ces escaliers sont des espèces d'échelles : aussi l'auteur leur donne presque toujours ce dernier nom. (*Note du traducteur.*)

faits de notre nouvelle situation. Précisément, vis-à-vis de nous et en dedans des murs du jardin, il y avoit une petite et élégante maison de plaisance à deux étages, chacun desquels contenoit trois chambres. L'on me dit que lorsque le raja étoit à Panoukka, il aimoit beaucoup à se retirer dans cette petite maison.

Panoukka est la résidence d'hiver du debraja; et, suivant ce qu'on m'a assuré, c'est aussi son séjour favori. Il a dépensé beaucoup d'argent pour l'embellir; et c'est, dit-on, de tous ses palais, le mieux décoré. Mais nous eûmes le désagrément de n'en pas voir l'intérieur. Le concierge, profitant des ordres qu'il avoit reçus pendant les derniers troubles, nous en refusa l'entrée; et tous les moyens que nous employâmes pour tâcher de le fléchir, furent inutiles. Nous n'éprouvâmes pas la même difficulté pour entrer dans les jardins, qui sont très-grands et remplis d'arbres fruitiers. Nous y vîmes des orangers, dont les uns portoient des oranges douces, et les autres des oranges amères. Il y avoit aussi des cédrats, des citronniers de différente espèce, des grenadiers, des pêchers, des pommiers, des poiriers, des noyers. Tous ces arbres étoient chargés de fruit; mais il n'étoit pas encore mûr. Nous cueillîmes plu-

sieurs pommes, que leur couleur et leur nom annonçoient devoir être bonnes; mais nous les trouvâmes fort dures et fort âpres. Il y avoit dans le milieu du jardin un grand manguier, dont les branches plioient sous la quantité de fruit qu'elles portoient; mais ce fruit ne pouvoit guère être mûr qu'à la fin d'août. Dans le Bengale, les mangues mûrissent au mois de mai.

Panoukka est regardé comme la partie du Boutan, où la température est la plus douce; et par cette raison, et par rapport à la qualité du sol, on y cultive beaucoup d'arbres et de plantes exotiques. Les végétaux qui viennent d'Angleterre, ne réussissent pas bien à Panoukka. Le jardinier me cueillit quelques feuilles de laitue, qui étoient petites et amères. Il me montra des choux également dégénérés, et quelques pommes de terre qui n'étoient pas plus grosses que les boulettes de marbre avec lesquelles jouent les enfans. M. Bogle [1] qui, le premier, apporta les pommes de terre au Boutan, croyoit beaucoup qu'elles y réussiroient; mais soit par ignorance, soit par défaut de soin, les Boutaniens n'ont pas tiré parti de cette précieuse racine, et n'en ont

[1] On a vu plus haut qu'il fut envoyé au Thibet par M. Hastings, en 1776. (*Note du traducteur.*)

même presque plus. Ils lui ont donné le nom de *bogle*.

Il est à regretter que l'art du jardinage soit presqu'entièrement étranger aux habitans du Boutan. Que de fruits et de légumes, s'ils étoient bien cultivés, réussiroient parfaitement dans ce pays! Dans la saison où je l'ai vû [1], le climat du Boutan offre tous les degrés de température, depuis le grand chaud de l'été, jusqu'à un commencement de gelée. Dans le moment où les habitans de Panoukka ne peuvent supporter les ardeurs du soleil, ceux de Ghassa sentent toutes les rigueurs de l'hiver, et ont au-dessus d'eux une neige éternelle. Cependant Ghassa et Panoukka sont à la vue l'un de l'autre.

Ne connoissant aucun luxe de table, les Boutaniens regardent comme indignes de leurs soins, les choses que la nature n'a pas spontanément accordées à leur pays. Tous leurs fruits ne sont pas très-bons; mais leurs oranges, leurs pêches, leurs grenades, leurs abricots, sont excellens; et il est impossible de manger de meilleures noix que les leurs. La nature a tout fait pour les Boutaniens : ils n'ont qu'à tendre les mains pour profiter de ses offres.

[1] En juin et juillet.

Parmi les végétaux qu'on mange dans le Boutan, les navets méritent d'être distingués. Ils y sont indigènes, et je n'en connois pas qui leur soient comparables. Ils sont très-gros, point fibreux, et d'un goût exquis : aussi les Boutaniens en vantent beaucoup la supériorité.

Quoique mauvais jardiniers, les Boutaniens sont bons laboureurs, et ils déploient beaucoup d'intelligence dans la manière dont ils cultivent leurs champs. J'ai toujours vu ces champs bien entretenus : mais il ne faut pas en attribuer le mérite aux hommes, car c'est presqu'entièrement l'ouvrage des femmes. Elles sèment, elles sarclent, et la plupart du temps, ce sont encore elles qui manient la faucille et le fléau. Elles sont exposées à diverses fatigues et aux injures de l'air, tandis que l'homme, se livrant à une honteuse indolence, jouit du fruit de leur travail.

Le lendemain de notre arrivée à Panoukka, la chaleur fut si forte, que nous ne pûmes pas sortir de toute la journée : mais, dans l'après-midi du 9 juillet, nous fîmes une longue promenade dans la vallée où se trouve Zemrigatchi, l'une des maisons de plaisance du raja. Cette maison est, ainsi que le jardin qui en dépend, sur un terrain bien plus élevé

que la partie de la vallée par où nous y arrivâmes. Après être parvenus sur la hauteur, nous tournâmes à gauche, et gagnâmes un petit pavillon, placé sur un monticule presqu'à pic, d'où l'on contemple à l'aise et la rivière et la vallée. De hautes montagnes bornent la vue de l'autre côté. Divers bouquets de sapins et de bambous, semés dans la vallée à inégale distance, nous cachoient une partie du palais.

Le pavillon étoit propre et bien aéré, ce qui fit que nous prîmes le parti de nous y reposer quelques momens. Il n'y avoit pas long-temps que nous étions assis, lorsque l'intendant de la maison de plaisance vint nous présenter une grande quantité de pommes, d'oranges et d'autres fruits. Il nous fit servir presqu'aussitôt du thé, du whisky et du lait caillé. Cet homme paroissoit aimer à causer. Il s'assit avec nous, et but du thé et du whisky. Lorsque nous eûmes achevé de faire collation, il nous fit promener dans le jardin, et nous montra les appartemens du palais. Il n'eut pas même le moindre scrupule de nous faire voir les belles idoles dorées, qui occupoient des niches dans différentes chambres. Notre domestique, jeune homme d'environ dix-huit ans,

et qui, un instant auparavant, avoit déployé la plus grande gaieté, devint, à la vue des idoles, aussi grave qu'elles, et se prosterna dévotement neuf fois en les approchant.

Le palais de Zemrigatchi est semblable à tous ceux du second ordre. Sa forme est quadrangulaire. Dans le centre de la façade, il y a un bâtiment carré, élevé de trois étages au-dessus du reste de la maison, et destiné à loger le raja. Les ailes et le fond de la maison contiennent des appartemens pour les domestiques, des cuisines et des garde-meubles. Nous entrâmes dans la cour par une porte étroite, pratiquée sur l'un des côtés, et nous gagnâmes un escalier de bois, qui nous conduisit au premier étage du bâtiment du centre. Nous y trouvâmes des appartemens spacieux et fort élevés. Quelques-uns ont des balcons avancés, d'où l'on peut voir le jardin et une partie de la vallée : mais la vue y est bornée de tous côtés par de hautes montagnes ; ce qui fait de Zemrigatchi un séjour assez triste.

L'accueil obligeant que nous reçûmes de l'intendant de Zemrigatchi, et le zèle avec lequel il s'empressa de nous montrer tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette maison, firent écouler le temps sans que nous nous en

aperçussions, de sorte que nous y restâmes beaucoup plus tard que la prudence ne le permettoit. Quoique la nuit approchât, nous ne pûmes pas nous résoudre à ne pas suivre notre hôte dans un jardin détaché, où il nous proposa de nous conduire. Ce jardin étoit rempli d'orangers et de beaucoup d'espèces d'arbres, et il y avoit à l'un des bouts un grand étang couvert de lotus [1] en fleur. Les Boutaniens ont une grande vénération pour la fleur du lotus. Ils la placent souvent devant leurs idoles; et ils s'imaginent que cette offrande leur est infiniment agréable. Le lotus est sacré chez les Indiens, comme il le fut chez les Egyptiens; ce qui prouve, ainsi que beaucoup d'autres faits, qu'il y a eu très-anciennement des relations entre l'Egypte et l'Inde, et de la conformité entre les religions de ces deux pays.

Il étoit fort tard lorsque nous regagnâmes notre logement. Nous n'étions menacés en route d'aucun danger évident : malgré cela, nous n'hésitâmes pas de nous conformer aux avis de notre guide, qui nous engagea plusieurs fois à nous arrêter, pour nous rendre les Dewtas [2] propices par l'offrande de quelques nar-

[1] Nymphæa nilotica.

[2] Genii loci.

rainies. Nous voulûmes même bien croire qu'il n'avoit aucun intérêt particulier à nous inviter à faire ces dons.

La narrainie est une petite monnoie d'argent, frappée dans le Couch-Bahar. Elle vaut un peu moins d'un franc, c'est-à-dire un tiers de roupie. Le profit que les Boutaniens retirent de leur commerce avec le Couch-Bahar, le préjugé qui les empêche d'avoir une monnoie qui leur soit particulière, et sur-tout la commodité dont les narrainies sont pour eux, font que ces pièces d'argent n'ont pas moins de cours dans le Boutan que dans le Bahar même, quoique ces deux pays soient indépendans l'un de l'autre, et que leurs mœurs et leur langage diffèrent totalement.

Le nom qu'on a donné à cette monnoie dérive de la mythologie indienne. Narrain est le même dieu que Khrischna, l'Apollon des Indiens, le dieu de la danse, de la musique et de tous les amusemens. C'est en l'honneur de ce dieu que l'Inde entière célèbre la fameuse fête connue sous le nom d'*houli ;* fête qui annonce l'équinoxe du printemps, comme celle de Deussera, à la fin de l'été, annonce l'équinoxe d'automne.

La fête de l'houli se célèbre pendant la pleine

lune qui suit le premier passage annuel du soleil à l'équateur, et alors les dévots indous invitent le printemps à embellir la terre. Les cérémonies de cette fête sont très-gaies et très-amusantes. Les Indiens de tout rang et de tout âge se réunissent pour la célébrer. Ils se jettent à pleines mains, les uns aux autres, de la fleur rouge de juba [1] pulvérisée. Ils se jettent aussi des petites balles pleines d'une eau colorée avec la même plante. Ces balles crèvent très-facilement, et couvrent de taches rouges les personnes qu'elles frappent. On ne regarde comme honteux, ni comme désagréable, de porter sur ses habits des traces de cette eau. La porte du zennana [2] s'ouvre; et le souverain lui-même, oubliant l'orgueil de son rang et son despotisme, se livre, comme les autres, aux jeux et à la gaieté. Une liberté sans bornes, le ton de la plaisanterie, règnent dans les discours. Les femmes, sur-tout, aiment beaucoup les jeux et les saillies que permet l'houli. Cette fête est également célébrée, et par les Indous, et par les mahométans de l'Inde.

Je me trouvai une fois à Mouttura dans le

[1] Ixora. Linn.

[2] Le zennana est l'appartement des femmes.

Bindrabund [1], à l'époque où l'on célèbre l'houli. C'est, dit-on, dans les environs de Mouttura [2] que Khrischna descendit sur la terre : aussi les habitans de ce district ne sont pas les moins empressés de l'honorer. La tradition rapporte que Khrischna, ayant rencontré là les neuf hoúlis qui jouoient de divers instrumens, chantoient, se divertissoient, et qui n'avoient avec elles pas un seul être d'un sexe différent du leur, fut assez galant pour multiplier sa forme, et leur présenter neuf Khrischnas, qui leur donnèrent la main et dansèrent avec elles. Les dévots indous n'ont pas oublié combien ce dieu plut aux houlis, et combien il s'amusa avec elles. L'on en voit la preuve dans les chants consacrés à la joie [3], dont le refrain est, *houli*, *houli*, *houli* [4].

Nous étions, ainsi que je l'ai déjà observé, agréablement logés à Panoukka, et nous y aurions volontiers passé plus de temps : mais l'argent que nous avions pris pour notre voyage, tirant à sa fin, nous prîmes le parti d'accélérer

[1] District de l'Indostan.

[2] C'est le même lieu que M. William Jones appelle *Mat'hura*. (*Note du traducteur.*)

[3] Les ragnis.

[4] C'est une corruption de holi ou holika.

notre retour, sans attendre l'avis que le raja nous avoit promis de nous donner.

Nous étant mis en route de bon matin, nous traversâmes la rivière sur le pont qui est vis-à-vis de celui par lequel nous étions arrivés à Panoukka. Nous gagnâmes d'abord une montagne assez peu élevée; puis nous passâmes sur une seconde, non loin du sommet de laquelle est Telagong, qu'on a bâti sur une éminence, dont le haut forme un plateau.

Telagong est une des maisons du deb-raja. Il y fait toujours halte, lorsqu'il passe de sa résidence d'hiver à sa résidence d'été, ou de celle d'été à celle d'hiver. C'est là qu'il nous avoit proposé de nous joindre: mais ses affaires le retenoient encore, et il nous étoit impossible d'attendre son retour.

Le jour étoit avancé, le temps beau, et le soleil brilloit de tout son éclat dans un ciel sans nuages. On nous pressa beaucoup de demeurer à Telagong jusqu'au lendemain; on employa diverses raisons pour nous dissuader d'aller plus loin; on nous assura qu'il étoit impossible d'arriver avant minuit à Tassisudon: mais ce fut en vain. Le souvenir de tout ce que nous avions souffert la première nuit que nous avions passée à Ouandipore, nous détermina à

tout

tout hasarder pour fuir de semblables désagrémens. D'ailleurs, l'aspect défavorable de la triste et solitaire maison de Telagong, et la certitude d'être bien à Tassisudon, contribuoient également à fortifier notre résolution.

Après avoir mangé du riz grillé et bu du lait, seul rafraîchissement qu'on eut à nous offrir à Telagong, nous remontâmes à cheval. Nous marchâmes lentement, car nous avions devant nous une montagne excessivement élevée et couverte de bois, qu'il nous falloit gravir. La montée en étoit fort roide, et nous fûmes quatre heures à atteindre son sommet. Du haut de ce sommet et de plusieurs autres endroits où nous nous étions arrêtés en nous y rendant, nous contemplâmes une foule de monts entassés les uns sur les autres, et qui sembloient présenter les immenses ruines d'un monde brisé.

Sur le sommet où nous étions, il y avoit un petit plateau, où l'on voyoit un de ces monumens religieux, dont j'ai parlé plus haut, avec l'inscription mystique : *Oum maunie paimi oum.*

Nous trouvâmes là deux des gens du deb-raja, et un du zoumpoun de Tassisudon [1]. Nous prîmes du thé avec eux ; puis nous nous

[1] Il a le titre de *Tassé-zoumpoun*.

remîmes en route avec une nouvelle ardeur.

La descente nous parut si courte et la pente si douce en comparaison des longues et roides montées que nous avions eues à franchir ce jour-là, que nous jugeâmes que Tassisudon étoit bien plus élevé que Panoukka. Nous en conclûmes que c'étoit ce qui rendoit la température de ce dernier endroit plus chaude que celle du premier.

Les animaux sauvages sont si peu communs dans le Boutan, ou, du moins, nous en avons rencontré si rarement, que je dois citer, comme une chose remarquable, une troupe de singes que nous vîmes gambader sur les bords du chemin entre Panoukka et Tassisudon. Ils étoient d'une très-grande et très-belle espèce. Ils avoient la face noire et entourée de poils blancs. Leur queue étoit très-longue et très-mince. Ils étoient de l'espèce connue dans l'Inde sous le nom d'*hunnouwunt*. Ce sont les plus grands et les plus jolis de tous les singes. Les Boutaniens, ainsi que les Indiens, les regardent comme sacrés. Les Indiens leur ont donné une place distinguée parmi leurs nombreuses divinités.

Lorsque j'étois à Mouttura, je vis une multitude de ces singes qu'on nourrissoit avec le plus grand soin; et l'on me dit que le prince

Madaji-Sindia avoit donné des fonds dont le revenu étoit destiné à leur entretien. Je n'osois guère m'avancer au milieu d'eux, parce qu'ils étoient courageux et très-vifs, et qu'on ne pouvoit guère éviter leurs malices. D'ailleurs, il eût été inutile de chercher à s'en venger, car ils étoient toujours prêts à se réunir contre ceux à qui ils en vouloient. L'un de ces animaux avoit été blessé, je ne sais comment, et en étoit devenu boiteux. Cette conformité qu'il avoit avec Madaji-Sindia, fesoit qu'on avoit pour lui bien plus d'attention et d'indulgence; et certes on voyoit bien qu'il le savoit. — J'ai vu aussi beaucoup de ces animaux près d'Amboa dans le Bengale.

L'éloignement du danger donne de la hardiesse à toute espèce d'animal. De l'exemple que je viens de citer, je passe à celui que me fournissent les habitans écaillés d'un autre élément. La rivière de Jumma arrose le district de Mouttura, et la religion protége les poissons qui abondent dans cette rivière. On les voit souvent venir à sa surface pour attendre qu'on leur donne à manger, et se rassembler autour des Indous lorsqu'ils font leurs ablutions. Non-seulement on regarde comme un acte de piété de nourrir ces poissons, mais

une loi sévère empêche qu'on ne leur fasse le moindre mal : aussi abondent-ils près de Mouttura ; il semble que leur instinct leur apprend qu'ils y sont encore plus en sûreté qu'ailleurs.

Peu après avoir rencontré les singes sur la route de Panoukka à Tassisudon, nous entrâmes dans le chemin qui nous avoit conduits à Ouandipore ; et passant au-dessous du château de Symptoka, nous arrivâmes à notre habitation entre six et sept heures. En entrant chez nous, nous apprîmes la nouvelle d'une victoire qui avoit été annoncée l'après-midi par les canons du palais.

Le lendemain, je rendis visite au zoumpoun de Tassisudon. Il me dit que les rebelles avoient été surpris par les troupes du raja sur les bords du Taantchieu, dans le moment qu'ils venoient d'y planter leurs tentes, et qu'ils se préparoient à prendre leur repas. Ils avoient été aussitôt attaqués et s'étoient quelque temps défendus vaillamment ; mais la supériorité du nombre les avoit forcés à prendre la fuite. Le chef et la plupart de ses partisans s'étoient sauvés. Son zempi avoit été percé de deux flèches, dont l'une lui avoit percé la tempe, et l'autre la gorge. Sur-le-champ on lui avoit coupé la tête et la main droite, qu'on avoit portées à Ouandipore.

CHAPITRE VIII.

RETOUR DU DEB-RAJA A TASSISUDON. — LES ENVOYÉS ANGLAIS LUI RENDENT VISITE. — ÉLOGE QU'IL FAIT DE M. DAVIS. — BUXA-SOUBAH. — BOUFFON. — MACHINE ÉLECTRIQUE. — GOUT DU RAJA POUR LA MÉDECINE. — IPECACUANHA. — CHIENS DU THIBET. — FÊTE DONNÉE AUX ENVOYÉS ANGLAIS. — RÉCITS DU RAJA TOUCHANT UNE RACE DE GÉANS ET D'HOMMES AVEC DES QUEUES. — LICORNES. — PÉLERINAGE DU DEB-RAJA. — TEMPLE D'OUANDICHY. — COMBAT DE TAUREAUX. — MESSAGERS DU THIBET. — GRANDE FÊTE DES INDOUS.

QUELQUES jours s'écoulèrent avant que le deb-raja fût de retour à Tassisudon. Il y revint sans pompe, même sans beaucoup de suite, et arriva un peu après le lever du soleil. On avoit allumé, sur sa route, de grands feux de distance en distance. C'est une marque de respect, par laquelle les habitans honorent le passage de toutes les personnes élevées en dignité, et dont ils s'acquittent avec encore bien

plus de soin lorsque c'est le souverain qui voyage.

Le jour même de l'arrivée du deb-raja, nous rendîmes visite à ce prince. Il nous fit beaucoup de questions sur ce que nous avions vu à Panoukka ; car il étoit très-curieux de savoir ce que nous pensions de ce château, son séjour favori, et il fut surpris et fâché d'apprendre qu'on nous en eût refusé l'entrée. Je lui fis un récit exact de ce qui nous étoit arrivé en route ; et je n'eus garde d'oublier l'obligeant accueil que nous avions reçu de l'intendant de sa maison de plaisance, de quoi il parut extrêmement satisfait. Il apprit avec non moins de plaisir, que M. Davis avoit dessiné, en route, les objets qui lui avoient semblé les plus pittoresques.

Tandis que nous restâmes à Tassisudon, je ne cachai jamais au deb-raja rien de ce qui servoit à remplir nos momens de loisir. Par ce moyen il savoit, non-seulement par moi-même, quels étoient nos amusemens, mais aussi par ceux de ses gens qui étoient auprès de nous ; car sans doute ils ne manquoient pas de lui raconter tout ce que nous fesions. Notre franchise n'étoit pas sans avantages, et nous l'éprouvâmes. Elle écartoit la crainte et les soupçons, que des rapports malveillans auroient pu

faire naître dans l'ame du raja, et elle lui inspiroit une confiance dont il nous donna des preuves pendant tout le temps que nous passâmes à sa cour. Nous fûmes absolument libres de faire tout ce que nous voulûmes. Le raja encouragea M. Davis à dessiner des vues de ses différens palais, et des divers paysages qu'offrent les sauvages et superbes montagnes du Boutan.

Nous trouvâmes chez le raja une de nos connoissances, le buxa-soubah [1]. Les derniers troubles étoient cause qu'il étoit venu à Tassisudon; car le raja lui avoit fait donner ordre de s'y rendre à la tête de toutes les troupes que pouvoit fournir son district. Le soubah s'étoit aussitôt mis à la tête de ces troupes, et marchoit vers Tassisudon, lorsqu'il apprit que les rebelles s'étoient retirés à Ouandipore. Il s'arrêta à Kepta, où ses troupes furent contremandées. Bientôt après, on lui enjoignit de venir lui-même dans la capitale. Il fut présenté au raja tandis que nous étions chez ce prince.

Le buxa-soubah aborda le souverain, en se conformant à la manière dont tous les sujets

[1] Le soubah de Buxadéouar.

de ce prince lui rendent hommage. Il se prosterna neuf fois devant lui, et lui présenta une écharpe de soie blanche ; après quoi, on le fit asseoir sur le plancher à l'autre extrémité de la salle.

Je profitai du premier moment de silence qui suivit cette présentation, pour adresser la parole au soubah. Le raja en parut assez content. Je témoignai au soubah combien nous étions reconnoissans des attentions qu'il avoit eues pour nous à Buxadéouar. Pendant son séjour à Tassisudon, ce gouverneur vint souvent nous voir ; sa société nous plaisoit beaucoup. Il étoit homme d'esprit, exempt de préventions, modeste, simple dans ses manières, et d'un extérieur plus engageant que la plupart de ses compatriotes.

L'un des boutaniens qui vinrent le plus souvent chez nous, étoit un petit vieillard vêtu de rouge, ainsi que le sont tous les prêtres du pays. Les uns l'appeloient le conteur du raja, les autres le bouffon. Il jouoit le rôle de plaisant de société, et il sembloit que son dîné dépendoit du succès de ses bons mots. Nous fûmes de bonne heure l'objet de son attention. Il ne nous voyoit jamais sans nous adresser la parole en mauvais bengali. Si quelqu'autre an-

glais a passé après nous dans le Boutan, et que ce vieillard vécût encore, il en a été sûrement complimenté avec le mot *khâs*[1]. C'étoit un de ces hommes gais, qui sont incapables de faire du mal, et tels qu'on en rencontre quelquefois parmi les gens d'une classe inférieure; un de ces hommes qui plaisent aux autres par la vivacité de leurs réparties, et par les tours sans malice qu'ils aiment à jouer, et qui, ne sachant jamais se fâcher, sont tantôt caressés, tantôt battus par ceux qu'ils amusent. Cependant, comme nous ne pouvions pas toujours comprendre ses plaisanteries, nous finîmes par trouver ses visites trop fréquentes; et pour lui faire peur, nous employâmes le moyen de l'électricité. Je n'ai jamais vu d'étonnement pareil à celui qu'il éprouva la première fois qu'il reçut le coup électrique. Nous lui en donnâmes plusieurs autres par surprise; il ne se croyoit plus en sûreté chez nous; et dès qu'il y revenoit, un seul tour du cylindre le fesoit fuir de toutes ses forces.

Notre machine électrique devint pour nous un grand objet d'amusement. L'inconcevable et rapide action du fluide électrique produisoit

[1] *Khâs* est un mot bengali, qui signifie *bon*, *excellent*.

des scènes très-comiques parmi la foule des Boutaniens que la curiosité attiroit chez nous. Il étoit vraiment divertissant de voir l'effet que fesoit le coup, lorsque nous le fesions sentir, en même temps, à un grand nombre de personnes que nous avions fait ranger en cercle. Après la première exclamation que leur arrachoit leur surprise, elles ne manquoient jamais de rire aux éclats; chacune d'elles étoit enchantée en songeant à tout ce qu'avoient pu sentir les autres.

A l'invitation du raja, je fis plusieurs fois porter chez lui notre machine électrique; et nos expériences l'amusèrent beaucoup. Il n'osa jamais se hasarder seul à faire partir une étincelle de la bouteille de Leyde; mais il se laissoit quelquefois électriser avec d'autres personnes, et il rioit beaucoup en voyant la singulière figure qu'elles fesoient en recevant le coup électrique. A la fin, il devint difficile de trouver des gens qui voulussent se faire électriser volontairement : il sembloit que la machine leur inspiroit à tous une crainte extraordinaire.

Cependant les expériences d'électricité plaisoient tellement au raja, que je ne me sentis pas la force de le priver de cette source d'amu-

sement. Je lui fis présent de la machine, en lui donnant toutes les instructions nécessaires pour qu'il pût s'en servir. Il les comprit fort bien; et certes, il doit être encore en état de faire usage de la machine, si, en perdant à ses yeux les charmes de la nouveauté, elle n'a pas perdu tout son prix.

Le raja aimoit beaucoup la mécanique et les arts. Il avoit un grand plaisir à montrer les ouvrages de ses artistes, ouvrages bien moins remarquables par leur élégance que par leur solidité. Il prétendoit que le fer qui se trouvoit dans ses états, étoit bien meilleur que tout autre, et il avoit la plus haute opinion des armes fabriquées avec ce fer. Un de ses plus grands plaisirs étoit d'examiner quelques instrumens de mathématique et d'optique que nous avions; et il fut ravi de joie, un jour que M. Saunders lui montra tous ses instrumens de chirurgie, et lui en expliqua les divers usages.

Le goût de ce prince pour l'instruction, et son intelligence naturelle, lui avoient fait acquérir pour le moins autant de connoissances en médecine, que pouvoient en avoir les plus habiles praticiens de ses états. Il connoissoit parfaitement bien la composition de tous les remèdes en usage parmi eux. Malgré cela, il

rendoit justice à notre supériorité en médecine et en chirurgie ; et désirant profiter de l'occasion qu'il avoit d'apprendre, il donna ordre à son premier médecin d'être assidu auprès de M. Saunders, et de ne pas négliger les leçons qu'il voudroit bien lui donner.

Ce prince s'empressa de donner à M. Saunders une petite quantité de toutes les drogues qu'il avoit, et il lui fit connoître les propriétés qui leur étoient attribuées. En revanche, M. Saunders lui fit présent d'une partie des objets que contenoit sa pharmacie portative. Le raja crut devoir, pendant que nous étions auprès de lui, faire l'épreuve d'une des choses que lui avoit données M. Saunders ; c'étoit de l'ipecacuanha. S'imaginant que ce remède pouvoit le guérir de je ne sais quel mal qu'il avoit ou qu'il croyoit avoir, il en prit une petite dose, conformément aux instructions qu'il avoit reçues sur la manière de l'employer ; mais ne voulant pas s'exposer seul à ses effets, il obligea son médecin d'en faire avec lui l'expérience. Quelque bizarre que cela paroisse, ce n'est point une chose nouvelle. Jamais le deb-raja ne prend une médecine sans que son médecin ne commence par en avaler la moitié.

L'ipecacuanha qu'avoit pris le deb, n'opérant

pas assez vîte à son gré, il en prit une seconde dose, qui agit bientôt avec violence, et le fatigua beaucoup pendant deux jours de suite. Il fut puni d'avoir voulu se gouverner lui-même en cette occasion; et quand nous le revîmes, il étoit encore très-foible et très-malade. Son médecin qui étoit plus jeune et plus robuste que lui, fut rétabli le premier.

Quelque temps avant la grande fête du pays, le raja se rendit à sa maison de plaisance, située sur le sommet de la montagne qui est à l'occident de Tassisudon, et il nous invita à y aller passer une journée avec lui. Nous l'acceptâmes.

La maison de plaisance étoit à deux milles de notre habitation : mais quoiqu'il n'y eût qu'une aussi petite distance, il nous arriva, en y allant, l'accident le plus fâcheux que nous eussions encore éprouvé dans notre voyage. Le boutanien qui nous suivoit avec nos ustensiles de table, ayant bu quelques coups de trop, n'eut bientôt plus la force de monter. Il chancela, se laissa tomber, et précipita sa charge jusqu'au bas de la montagne; de sorte que tout ce qu'il y avoit de fragile fut brisé.

Cette perte étoit d'autant plus cruelle, que nous ne pouvions pas espérer de la réparer de

long-temps : mais il fallut nous soumettre au sort, et nous accoutumer à manger avec les misérables ustensiles qui sont en usage dans ces contrées. Nous eûmes grand soin de cacher cet accident au raja ; car si nous lui en avions parlé, la mort eût été l'infaillible prix de celui qui en étoit l'auteur.

Lorsque nous fûmes rendus à la porte de la maison de plaisance, nous n'y entrâmes pas ; mais tournant à gauche, nous allâmes joindre le raja dans un pavillon bâti sur le bord, et même en partie au-dessus d'un précipice très-profond. De là on a une vue très-étendue sur la vallée ; on découvre le château de Tassisudon, la rivière, ainsi que divers villages qui sont sur les montagnes voisines. Devant le pavillon, il y a un plateau assez spacieux couvert d'une jolie pelouse. Plusieurs sortes d'arbres croissent sur les éminences qui sont à côté. Il y a des sapins, des épine-vinettes, des lauriers-roses, des vaciers, et des frênes de montagne. La maison est à droite du plateau, et il y a à gauche plusieurs loges en bois, où l'on entretient des chiens d'une fort grande espèce, très-farouches et très-aboyans. Ces chiens sont originaires du Thibet ; et soit qu'ils aient une férocité naturelle, soit qu'ils la doivent au soin

qu'on a de les tenir attachés, il est dangereux de les approcher, à moins que leurs gardiens ne soient à côté d'eux.

Nous vîmes, un peu au-dessous du pavillon, une plate-bande de fleurs. Il sembloit qu'on avoit choisi les espèces dont les couleurs sont les plus vives. Il y avoit des tournesols, des soucis, des pavots, et quelques pieds d'alouette. La rose ne réussit pas bien dans ces climats. Elle y est petite, et ses couleurs sont fort pâles. Le grenadier y croît à une assez grande hauteur, et porte des fruits très-gros et d'un goût excellent.

Un moment après que nous fûmes entrés dans son pavillon, le raja nous fit servir du thé et les rafraîchissemens ordinaires; après quoi, on apporta des fraises et du fruit d'une très-petite espèce, mais d'ailleurs assez semblable à des prunes sauvages. Le temps étoit fort beau, et la température douce. Il régnoit autour de nous une tranquillité délicieuse; et l'œil se promenoit avec plaisir sur les diverses teintes de verdure qui embellissoient cette retraite. Deux musiciens, placés à quelque distance du pavillon, jouoient sur leurs flûtes de roseau, des airs un peu sauvages, mais qui ne manquoient pas d'harmonie. Pendant ce temps-

là, le raja s'entretenoit avec nous des coutumes et des productions des pays étrangers, objets sur lesquels il se montroit sans cesse avide de s'instruire. Je lui dis ce qui me paroissoit le plus singulier chez les diverses nations ; et en revanche, il me raconta des choses merveilleuses, auxquelles je suis bien éloigné de croire, mais que je rapporterai avec fidélité.

Le raja me parla d'abord d'un peuple d'une très-haute stature, qui habite une montagne prodigieusement élevée, et pour faire le tour de laquelle il faut plusieurs jours de marche. Suivant le raja, cette montagne est située à l'orient du Boutan, et si éloignée, que les Boutaniens n'ont point de relations avec ses habitans. Cependant deux de ces étrangers vinrent, il y a quelques années, dans le Boutan, et leur taille y excita l'admiration de tout le monde, car ils avoient huit pieds de haut. Au bout de quelque temps, ils repartirent, paroissant très-impatiens de rejoindre leurs compatriotes.

Sur la même chaîne de montagnes, et au nord du royaume d'Asam, il existe, selon le raja, une race d'hommes ayant des queues courtes et droites. Ces queues sont fort gênantes pour eux ; car, comme elles ne plient jamais,

mais ; ils ne peuvent s'asseoir qu'après avoir creusé un trou dans la terre pour les placer.

Le raja me dit qu'il possédoit un animal très-curieux ; c'étoit un cheval avec une corne dans le milieu du front. Il en avoit eu un autre de la même espèce, qui étoit mort. A toutes les questions que je lui fis sur le pays d'où venoit ce cheval, il répondit seulement qu'il venoit de fort loin [1]. Je dis au raja que nous avions des tableaux, où étoient représentés des animaux pareils à celui dont il parloit, mais qu'on les regardoit comme fabuleux ; et je lui témoignai vivement le désir d'en voir un. Alors il m'assura de nouveau que le sien étoit tel qu'il le disoit, et il me promit de me le montrer. Cet animal étoit à quelque distance de Tassisudon, et les Boutaniens avoient pour lui une vénération religieuse. Il ne m'a pas été possible de le voir.

Parmi les choses singulières que me dit le raja, est le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée, récit qui n'avoit pas moins pour but de nous donner une haute idée de son zèle et de sa piété, que d'accroître le respect que les personnes de sa secte avoient pour son rang

[1] Biourra duré.

de pontife. Il me raconta cette histoire à l'occasion de quelques questions que je lui fis sur le Thibet. Il me dit que j'éprouverois beaucoup de difficultés en chemin, et que le pays et le climat étoient très-différens de ce que j'avois vu jusqu'alors. — « Je l'ai vu de mes yeux, » ajouta-t-il, et je parle d'après ma propre » expérience. Il y a quelques années que, me » déguisant sous l'habit d'un simple faquir, » ou plutôt d'un mendiant, je fis un pélerinage » à La-sa, et je visitai les temples sacrés, où » résident les principaux objets de notre vé- » nération. Je fis le voyage à pied, n'ayant » avec moi qu'une seule personne. Je me pro- » menai dans la vaste cité de La-sa; je vis ce » qu'elle recéloit de plus curieux; je rendis » hommage aux reliques sacrées du pou-ta-la [1]; » et enfin, après avoir passé quinze jours dans

[1] Le pou-ta-la qu'habite le dalai-lama, ou talai-lama, est situé sur une petite montagne, à une lieue un quart de la ville de La-sa. Il a trois cent soixante-sept pieds quatre pouces de hauteur. Le couronnement en est doré en entier. Les bâtimens qui y sont joints, sont partagés en plus de dix mille chambres, pour loger autant de gylongs qui, comme les moines chrétiens, font vœu de chasteté, de pauvreté et d'humilité; et le tiennent, dit-on, mieux qu'eux. (*Note du traducteur.*)

» la capitale du Thibet, je revins dans la
» mienne, sans qu'on se fût aperçu de mon
» absence ».

Je ne pus m'empêcher de témoigner de l'étonnement sur ce qu'un souverain qui, en prévenant de son dessein les puissances voisines, auroit pu se procurer non-seulement des moyens faciles de voyager, mais beaucoup de marques d'attention et d'égards, eût renoncé volontairement aux prérogatives du rang, et se fût exposé à tous les embarras et les désagrémens qu'éprouvent les plus pauvres voyageurs. Le raja me répondit que l'humble vêtement dont il s'étoit couvert étoit ce qui lui avoit le mieux convenu pour son voyage, qui, d'ailleurs, ne pouvoit avoir eu de mérite qu'autant qu'il s'étoit imposé des pénitences en le fesant. Il m'observa en même temps que le chef d'un état, qui voyage dans un pays étranger avec la dignité et la pompe dues à son rang, court risque de voir naître des troubles parmi ses sujets, ou de leur occasionner de grands désagrémens.

Nous avions envie de faire une petite promenade avant le dîné. Le raja s'étant aperçu de notre intention, nous engagea aussitôt à visiter l'intérieur de sa maison de plaisance, et ordonna à un de ses gens de nous y conduire.

Il y a, au rez de chaussée, un très-beau temple, dans lequel on voit constamment des gylongs occupés à lire leurs livres sacrés. Ce temple contient une idole d'une immense grandeur, avec plusieurs autres figures dorées, mais moins grandes que la première. Dans des enfoncemens qui sont des deux côtés de l'entrée, on voit des tablettes sur lesquelles on a écrit ce qu'a coûté l'édifice, et diverses circonstances relatives à sa construction. Les murs du temple sont décorés de peintures symboliques, analogues au système que les Boutaniens ont adopté sur la création, et à divers faits de leur mythologie. Dans une salle attenante, sont des tableaux représentant la ville de La-sa, le fameux pou-ta-la dont j'ai parlé plus haut [1], Lubrong, résidence du teschou-lama; Cat'hm'andu, capitale du Népaul; Lelit-Pattan, autre ville du même royaume, et plusieurs autres endroits célèbres. Ces tableaux tiennent à la fois du plan et de la perspective; et quoiqu'il n'y ait aucune connoissance du clair-obscur, ils donnent une idée de la manière de bâtir, particulière à chaque contrée. On n'y a pas même omis des figures caractéristiques. Il y a dans les vues de

[1] Page 242.

La-sa des chinois et des tartares ; dans celle de Teschou-Loumbou, des gens à bonnet jaune ; dans celles du Népaul, des personnages qui portent des robes de mousseline flottante ; et dans celles du Boutan, des faisans et des chevaux tanguns.

Dans la maison de plaisance du raja, les appartemens d'en haut sont bien planchéiés et élégamment peints. Le vermillon est la couleur favorite des Boutaniens. Il y a plusieurs autres petits temples et divers cabinets contenant de petites idoles, qu'on ne se fit point scrupule de nous montrer.

Malgré la rapidité avec laquelle nous parcourûmes les appartemens, il se passa beaucoup de temps avant que nous eussions achevé de les voir ; et dès que nous retournâmes au pavillon, on nous invita à nous mettre à table. Le dîné du raja étoit composé de riz bouilli, de légumes et d'une espèce de pain qui ressembloit à de la croûte de pâté. On nous donna deux poulets froids, qui avoient été cuits dans une cuisinière portative, du biscuit, du fromage, de la bierre et du vin. Le raja nous fit servir, en outre, un mets singulier, que toute son éloquence ne put pas nous faire trouver bon. C'étoit un mélange de beurre rance, de

riz, de racines, d'épiceries, et de porc gras, viande pour laquelle nous avions conçu, dans ces contrées, une répugnance invincible. La liqueur appelée *chong*, dont j'ai déjà parlé, nous trouva plus faciles : nous en bûmes abondamment.

Le soir, on nous donna le spectacle du combat de deux taureaux, les plus farouches et les plus vigoureux que j'aie jamais vus. Ils n'étoient point nés dans le Boutan, mais dans la partie orientale de la chaîne de montagnes auxquelles celles du Boutan sont jointes. Ces animaux sont connus au Bengale sous le nom de *gyals*. Ils ont la tête petite, le cou très-gros, la poitrine enfoncée, et les jambes de devant extrêmement courtes. Leur croupe est fort mince, ce qui fait paroître leurs jambes de derrière encore plus longues. Leur poil est d'un brun presque noir. Les deux que nous vîmes combattre, étoient bien attachés avec des cordes, et conduits par des Boutaniens. Ils s'agitoient violemment, et rouloient leurs yeux avec furie, comme s'ils avoient été instruits du dessein qui les avoit fait mener là. Plusieurs hommes, armés de gros bâtons, se rangèrent tout autour; après quoi, on lâcha les taureaux. Dès que ces animaux se sentirent

libres, ils commencèrent à arracher l'herbe avec leurs cornes; leur poil se hérissa sur leur dos, et ils semblèrent animés de la plus ardente rage. Ils ne coururent pas d'abord l'un contre l'autre; mais ils tournèrent plusieurs fois autour du cirque, en se regardant attentivement jusqu'à ce qu'ils furent assez près l'un de l'autre : alors ils s'élancèrent, et leurs fronts se heurtèrent avec une force étonnante. Leurs cornes, que la nature leur a données, et pour se défendre, et pour attaquer, s'entrelacèrent; et ces animaux, semblables à deux lutteurs, se pressèrent mutuellement et cherchèrent à se renverser pendant une demi-heure. Ils fesoient tant d'efforts que la terre cédoit souvent sous leurs pieds; ils avançoient et reculoient alternativement. Enfin, ils étoient presqu'épuisés de fatigue; et l'un d'eux alloit être terrassé, lorsqu'on les sépara. Les boutaniens écartèrent le plus foible avec leurs bâtons. L'autre fut saisi avec des cordes; et encore furieux de ce qu'on lui avoit arraché la victoire, il fut remené dans son étable.

Ces combats finissent presque toujours de cette manière. Dès que les Boutaniens s'aperçoivent qu'un des taureaux est sur le point d'être vainqueur, ils l'arrêtent, parce que

certainement, il tueroit son adversaire, comme il courroit lui-même le plus grand risque de périr s'il étoit renversé. Quand ces animaux sont bien dressés, les Boutaniens les conservent autant qu'ils peuvent pour les faire renouveler leur combat.

Ce spectacle termina les amusemens de la journée. Voulant profiter du crépuscule pour retourner à Tassisudon, nous prîmes congé du raja, avec les cérémonies accoutumées, et nous regagnâmes notre logement.

Il s'écoula quelques jours avant que le raja redescendît dans la vallée. Pendant ce temps-là, on s'occupoit dans son palais des préparatifs de la grande fête. Au commencement de cette fête, il arriva un second message du régent de Teschou-Loumbou [1]. Il fallut long-temps négocier avec ce prince, qui, étant peu accoutumé à traiter avec des étrangers, m'opposoit des obstacles non moins extraordinaires qu'absurdes : cependant je les surmontai en partie. Le régent consentit à me recevoir avec le même nombre de personnes, qui, dans une semblable occasion, s'étoit rendu auprès du teschou-lama ; mais il ne voulut, sous aucun

[1] Le gosseyn Pourunghir revint avec celui qui porta ce message.

prétexte, admettre un troisième anglais, disant que, s'il venoit, il paieroit de sa vie cette témérité.

J'appris de mon interprète Pourunghir, que la fête qui absorboit toute l'attention des Boutaniens, étoit la *Dourga-poujah*, que les Indous célèbrent au commencement de l'automne.

On représente alors en relief et avec les couleurs les plus brillantes mêlées de doruré, Dourga[1] qui combat Soumné-Soumn, chef des Rakuss[2]. Le premier est accompagné de plusieurs dieux, et l'autre d'une foule de mauvais génies; en sorte que ces peintures occupent toute la largeur d'un vaste salon. Le dernier jour de la fête, une nombreuse procession conduit, à midi, ces images sur le bord du Gange, et Dourga et ses compagnons sont jetés dans le fleuve. Pendant la dernière partie de la fête,

[1] Dourga, suivant les Indous, est une femme céleste, qui, après avoir fait le bonheur de l'Inde, s'est retirée dans le Gange, où elle reçoit ceux qui s'y précipitent. Aussi regardent-ils comme très-heureux tous ceux qui se noient dans ce fleuve sacré; et ils se gardent bien de chercher à les sauver. (*Note du traducteur.*)

[2] Démons.

qui est connue à Calcutta sous le nom de *naut-chès*, les maisons des indous les plus opulens sont ouvertes à tous les Européens, et attirent continuellement une foule de curieux.

Cette fête, l'une des plus solennelles et des plus belles des Indous, donne aussi aux Boutaniens occasion de déployer leurs talens. La représentation du combat des dieux et des démons dure dix jours entiers; et ils donnent à la fête le nom de *mullaum*. J'y assistai les trois premiers jours; mais j'avoue que je suis trop ignorant dans leur mythologie, pour avoir compris beaucoup de choses. Ce spectacle avoit lieu dans la grande cour du palais de Tassisudon. Le deb-raja et tous les gylongs étoient gravement assis sous la colonnade, et très-attentifs à ce qu'on représentoit. Le raja eut l'honnêteté de nous faire placer, mes compagnons et moi, tout auprès de lui.

Les combattans étoient masqués de la manière la plus bizarre et la plus variée qu'il soit possible d'imaginer. Des éléphans, des chevaux, des singes, et une figure horrible, entourée de serpens, représentoient les mauvais génies; la vertu, sous la forme de Dourga, venoit pour exterminer le vice. Quelques démons étoient rudement battus avant de quitter

la scène, où Dourga ne manquoit jamais de remporter la victoire.

L'objet de cette fête est, comme je l'ai dit, de célébrer l'arrivée de l'automne, de même que celui de l'*houli* est de célébrer l'équinoxe du printemps.

La Dourga-poujah est remarquable à d'autres égards ; c'est l'époque à laquelle les princes indiens ont coutume d'entrer en campagne ; et jusqu'au moment où les Européens leur ont fait sentir la nécessité de renoncer à quelques-uns de leurs préjugés les plus invétérés, il étoit excessivement rare que leurs troupes se missent en marche avant la *dussera*, qui se célèbre pendant la pleine lune qui suit l'équinoxe. De même que cette pleine lune a été toujours considérée comme le signal des préparatifs hostiles, la nouvelle lune qui vient ensuite, est le temps où les armées se mettent en marche. C'est pendant cette nouvelle lune qu'on célèbre la *deoually*, fête en l'honneur des morts. Alors on donne des festins, on distribue des alimens aux pauvres, et on fait de grandes illuminations.

CHAPITRE IX.

Les Envoyés anglais partent de Tassisudon. — Montagne de Pomœla. — Phajudie. — Vaste Monastère. — Associations religieuses nuisibles a la population. — Manière de prendre le thé au Thibet. — Costume. — Superstition. — Vue de Dalai-Jeung. — Les Envoyés anglais y sont bien accueillis. — District et Chateau de Paro. — Moukhy. — Exercice de l'arc. — Marché. — Manufactures. — Manière de battre le blé. — Forteresse de Doukka-Jeung. — Neige. — Sana, place frontière du Boutan. — Le Yak de Tartarie. — Déserts. — Comparaison des Boutaniens avec les Thibétains. — Ghassa. — Lama de Phari. — Patres tartares. — Site de Soumounang.

J'allai, avec M. Saunders, prendre congé du deb-raja et des principaux officiers de son dourbar [1]. Ils étoient tous encore très-occupés

[1] Conseil.

des cérémonies fantastiques de leur grande fête [1].

Le lundi 8 septembre [2], nous partîmes de Tassisudon, accompagnés du gosseyn Pourunghir et de plusieurs thibétains. L'excessive défiance du régent du Thibet, qui, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, ne vouloit pas recevoir plus de deux anglais, nous força de nous séparer de notre ami et compagnon de voyage, M. Davis; séparation qui nous fut extrêmement pénible.

Nous passâmes devant le palais de Tassisudon; et tournant à droite, nous dirigeâmes notre route vers les montagnes qui s'élèvent au loin derrière cet édifice. Bientôt nous gagnâmes une étroite vallée, qui s'étend vers l'ouest, et nous cessâmes de voir Tassisudon. Le Téhintchieu restoit aussi derrière nous. Nous suivîmes la vallée, ayant à droite et à gauche de hautes collines, et en face une montagne excessivement élevée [3].

Arrivés au pied de cette montagne, le chemin nous parut d'abord fort aisé; mais il devint extrêmement roide et fatigant avant que nous fussions au sommet. Le temps que

[1] Le mullaum.

[2] 1783.

[3] La montagne de Pomoola.

nous restâmes à atteindre ce sommet, et la peine que nous eûmes à y gravir, me firent juger que c'étoit le plus haut que nous eussions encore franchi. Je me rappelle qu'y voyant de la neige, je renouvelai les amusemens de mon enfance, afin de pouvoir dire que j'avois fait des boules de neige dans les jours de la canicule.

Je ne peux m'empêcher de remarquer que toutes les fois que j'ai été sur le sommet d'une montagne, j'ai éprouvé une contrariété qui m'a fait beaucoup de peine. Quand on gravit sur ces hauteurs, et qu'on est presqu'épuisé de fatigue, on a toujours un espoir qui excite à faire de nouveaux efforts ; l'on sent même d'avance le plaisir de jouir d'une vue immense : mais l'on est cruellement trompé. Après s'être rendu sur le point qu'on croyoit le plus élevé, on se voit environné de montagnes encore plus hautes, et l'œil ne peut se promener que dans l'espace étroit que bornent leurs sommets.

Cependant, il faut l'avouer, nous eûmes là une vue plus étendue que nous n'en avions encore eu ; ce qui me permit de déterminer la situation de plusieurs endroits du Boutan. Il en est peu que je n'aie déjà fait connoître. L'un de ceux dont je n'ai pas encore parlé, est le monastère de Phajudie, situé à droite de Po-

mocla et sur la même chaîne de montagnes. Ce monastère appartient au lama Rimbochaï [1], et est fameux pour avoir été le lieu de sa renaissance et où l'on a fait son éducation. On y a bâti, en mémoire de cet événement, un petit palais, sur le plan de tous ceux qu'on voit dans les autres lieux sacrés du Boutan. Il a un dôme doré, et est environné d'une forêt de bannières, portant des inscriptions pieuses. Dans le voisinage est un village considérable.

Sur le sommet de la montagne de Pomœla, nous vîmes un vaste monastère, consistant en plusieurs bâtimens séparés. Le plus commode de ces bâtimens étoit occupé par un vieux gylong, qui, en qualité de chef du couvent, portoit le titre de lama. Les autres étoient habités par de simples moines. Ces sortes de religieux sont en très-grand nombre dans le Boutan. Leur seule occupation est de remplir les devoirs que leur prescrit leur religion. Ils ne travaillent point ; mais il faut qu'ils joignent la tempérance à la piété, et qu'ils s'interdisent tout commerce avec les personnes d'un autre sexe. Quoique plusieurs gylongs soient entrés volontairement dans leur ordre, leur grand

[1] Le deb-raja.

nombre est l'effet d'une coutume, qui oblige toute famille qui a plus de quatre garçons, d'en consacrer un à la vie monastique. Quelquefois la même coutume s'étend à tous les enfans mâles d'un village.

Les gylongs entrent, à l'âge de dix ans, dans leur ordre pour y être élevés. La première année s'emploie à apprendre les principes de leur profession, et à servir leurs instituteurs ; et à moins qu'ils n'aient des talens supérieurs, on les retient dans cet état d'abaissement jusqu'à l'âge de vingt ans, et même au-delà. A la vérité, si on les prive des jouissances les plus douces, ils ont des avantages qui sont particuliers à leur état. Ils sont sûrs d'avoir la meilleure éducation qu'on puisse recevoir dans le pays ; et, comme ils sont plus instruits que leurs compatriotes, ils ont plus d'espoir de s'avancer, et on les choisit presque toujours pour remplir les emplois publics. Cependant, soit par l'effet des principes qu'ils ont reçus de bonne heure, soit par foiblesse ou par dégoût du monde et des affaires, ceux qui occupent des postes honorables et lucratifs, les abandonnent souvent tout-à-coup, pour passer le reste de leur vie dans la retraite. Alors ces religieux, livrés à la pénitence, choisissent quelque coin solitaire,

taire, ou bien le sommet d'une montagne, et s'y bâtissent eux-mêmes une chaumière; ils y mettent une certaine quantité de grain, et s'y renferment dans le dessein de n'avoir plus aucun rapport avec les hommes.

Si ceux qui se séparent ainsi de la société se sont trompés dans leur calcul, et que les provisions leur manquent avant que la vie les abandonne, ils ne peuvent plus compter, pour leur subsistance, que sur les secours incertains de quelques personnes charitables. A la vérité, le soin qu'on prend d'eux est regardé comme très-méritoire. Quelquefois il arrive que, pendant des mois, des années entières, le solitaire vit des alimens qu'on pose chaque jour à sa porte, sans connoître la main à qui il les doit. Il est ainsi nourri jusqu'à ce que le souffle qui anime son corps, l'ait totalement abandonné. Quand il expire, il a quelquefois été depuis long-temps inutile au monde. Mais quelle que soit l'estime dont jouissent ces dévots, ces hermites, ou plutôt ces misanthropes, ils ne méritent pas, ce me semble, d'être tant admirés. Il faut se rappeler que, dès leur jeunesse, les Boutaniens sont instruits à vivre dans le célibat, afin d'obtenir des distinctions, tandis qu'au contraire le mariage est un obstacle qui les empêche de s'éle-

ver aux premiers emplois. Ayant fait le premier sacrifice à l'ambition, demeurant célibataires, dans l'espoir d'acquérir de la fortune et des dignités, et souvent affligés de s'être trompés, et d'avoir long-temps servi sans atteindre le but qu'ils désiroient, ils renoncent aux emplois publics. L'âge ne leur permet plus de chercher à se marier. Détachés de bonne heure de la société, ils ne connoissent point ces sentimens d'affection, qu'inspirent une famille et des amis, et ils préfèrent à tout leur tranquillité : alors l'indolence et l'orgueil les engagent à se retirer dans la solitude. La vénération de la multitude les y suit; et des motifs, peut-être temporels, obtiennent le prix dû à la piété.

Deux causes puissantes, l'ambition et la religion, s'opposant à l'accroissement de la population du Boutan, on sent aisément que ce pays doit manquer d'habitans. Les premières classes de la société y sont entièrement occupées de devoirs politiques ou religieux, et laissent aux autres, c'est-à-dire aux gens qui cultivent la terre et qui vivent du travail de leurs mains, le soin exclusif de multiplier leur espèce.

Quand nous eûmes traversé le sommet du Pomœla, nous descendîmes entre les montagnes, et passâmes près d'un rocher aride, au

bas duquel étoit un précipice très-profond, et d'où sortoit une source assez considérable. Cette eau couroit avec rapidité de l'autre côté du sentier; et passant au milieu d'un petit village qui étoit à notre droite, elle se réunissoit à l'eau d'une autre source, et formoit une rivière. Nous traversâmes cette rivière sur un pont placé un peu au-dessous de la jonction des deux affluens; et ayant suivi son cours l'espace d'environ deux milles, nous arrivâmes à Paimaitong. Nous avions fait ce jour-là douze milles. On nous logea dans une maison spacieuse, où nous passâmes la nuit. Nos conducteurs thibétains avoient pris les devans, et s'étoient empressés de nous faire préparer du thé au beurre.

L'usage des Boutaniens est de manger du riz ou d'autre grain rôti, en prenant le thé. Au Thibet, chacun met dans sa tasse de la farine d'orge très-fine, et la remue avec un petit couteau d'ivoire. Ce couteau se porte, avec un couteau ordinaire, un cure-dent, et quelquefois des dez, dans un étui qu'on attache à sa ceinture, et qui fait constamment partie de l'accoutrement d'un Tartare.

La collation que nous fîmes tous ensemble à Paimaitong, fournit à nos nouveaux amis

l'occasion de rire tout à leur aise. Absolument étrangers à la manière thibétaine de prendre le thé, nous y mêlâmes fort mal la farine qui, n'étant pas assez détrempée, s'arrêta dans notre gosier, et nous fit beaucoup tousser. Cette collation, et quelques momens d'entretien sur notre voyage, remplirent le reste de la journée. Nous nous séparâmes; et bientôt après, le bruit d'une cloche monotone nous annonça que les Thibétains avoient commencé leurs vêpres. Nous nous assîmes quelque temps, éclairés par la triste lumière d'une lampe que, faute d'huile et de coton, nous avions allumée avec des lambeaux de calico [1], et du beurre.

Après la facilité d'inventer des expédiens, la patience est peut-être la qualité qu'un voyageur doit le plus désirer, pour pouvoir supporter philosophiquement les inconvéniens et les contrariétés qu'il a nécessairement à éprouver en parcourant des pays infréquentés. Heureusement pour mon compagnon de voyage et pour moi, nous possédions, à un très-haut degré, la vertu dont il est ici question, et nous avions souvent occasion de la mettre en pratique.

[1] Espèce de toile peinte des Indes.

Il étoit déjà près de huit heures ; notre bagage n'avoit pas encore paru, et nous doutions même qu'il arrivât ce soir-là. Nous tînmes souvent conseil à ce sujet avec notre conducteur et le maître de la maison. Ce dernier eut l'honnêteté d'expédier quelques-uns de ses gens pour en avoir des nouvelles. Ils trouvèrent une partie des hommes qui portoient nos effets, arrêtés non loin du village, et ayant déjà jeté bas leur charge pour passer la nuit en cet endroit. On les conduisit à Paimaitong ; mais ceux qui avoient fait halte à une plus grande distance, demeurèrent où ils étoient. La nuit étoit déjà très-obscure ; il ne fut plus question de songer à de nouvelles perquisitions, ni d'exprimer la moindre inquiétude pour le reste de nos effets, mais de nous soumettre à la destinée. Nous connoissions trop bien l'extrême superstition des habitans des montagnes où nous étions, pour ne pas prendre ce parti. Ces gens-là s'imaginent qu'à l'approche de la nuit, toute espèce de démons et de mauvais génies sont déchaînés, et que les êtres honnêtes et bons ne doivent pas s'exposer à sortir de chez eux.

N'ayant point de lit, j'étendis sur le plancher une couverture de laine que j'avois cou-

tume de mettre sur mon cheval. Je m'y couchai; une selle me servit d'oreiller, et je m'endormis d'un sommeil aussi profond que puisse l'avoir dans un bon lit un voyageur fatigué.

Dans la matinée du mardi 9 septembre, ce qui nous manquoit de notre bagage, arriva à diverses reprises. Nous eûmes le temps de déjeûner, et de le faire partir avant nous; précaution que nous n'avions pas eue la veille, ce qui étoit cause du retard que nous avions éprouvé.

Paimaitong est situé dans un endroit très-enfoncé. Nous eûmes à gravir par un chemin en zigzag, et nous trouvâmes, à mi-hauteur de la montagne, un joli petit plateau. Ce lieu étoit pavé avec des pierres plates, et entouré de jeunes arbres qui formoient un dôme de verdure. Il nous parut très-commode pour y faire une halte; et tandis que nos chevaux reprenoient haleine, nos conducteurs thibétains se mirent à fumer leur pipe.

L'endroit où nous étions alors s'appelle Paibésa. La vue des montagnes qui l'environnent est extrêmement pittoresque : il semble que ce sont des jardins en terrasse; et il y a, en effet, des gradins étroits, où l'on cultive différentes espèces de grain, qui, à notre passage,

offroient un coup-d'œil très-varié. Les sommets des monts sont couronnés de pins, et plusieurs sources jaillissant de leurs flancs, se réunissent dans les vallées, et forment des torrens rapides.

Étant remontés à cheval, nous suivîmes un chemin argileux, mais solide; droit, mais très-roide. Il étoit, d'ailleurs, spacieux et bordé de sapins de chaque côté. La montagne étoit entièrement couverte d'une magnifique verdure. Nous marchâmes quatre heures pour en atteindre le sommet, sur lequel nous trouvâmes un édifice, dont un côté étoit à angle droit, et le reste formoit un demi-cercle. L'on appelle cet endroit le château de Dalai-Jeung. Nous y fûmes très-honnêtement accueillis par le concierge qui, sachant notre arrivée, avoit fait étendre des tapis sur le gazon, et préparer des rafraîchissemens.

Ces marques d'attention nous furent très-agréables. Les thibétains prirent du thé avec du beurre. Pour nous, nous préférâmes la liqueur [1] faite avec du riz, et nous en bûmes largement, assis autour du chaudron qui la contenoit. Nos palefreniers et nos autres domestiques imitèrent notre exemple, formant

[1] Du chong.

différens groupes, parmi lesquels les tasses et les pipes circuloient très-gaiement.

Cette halte nous donna le temps de contempler tout à notre aise le pays que nous venions de traverser. Quoique l'endroit où nous étions fût excessivement élevé, nous distinguâmes facilement le chemin que nous avions suivi la veille, pour gravir sur la montagne de Pomœla, ainsi que le vaste monastère qui est au-dessus de Symtoka, et qu'on voit aussi de Tassisudon. Du côté opposé, est la vallée de Paro, tapissée de la plus brillante verdure, ornée de villages populeux, et arrosée par les eaux du Patchieu, qui, en serpentant, la rendent bien plus pittoresque.

Nous serrâmes nos tasses, et nous nous levâmes pour descendre vers Paro. Nos compagnons thibétains avoient achevé de fumer leurs pipes, et de savourer leur thé, ainsi que la riche écume qu'il contenoit. Ils ont coutume de souffler légèrement cette écume en buvant le thé; puis ils la mêlent avec la farine qui est au fond de la tasse, et ils en font une boule, qu'ils pressent avec leurs doigts, et qu'ils avalent.

Nous marchâmes quelque temps avant de découvrir le château de Paro. Il est situé au pied

de la montagne, et à environ neuf milles de Paimaitong. Au-dessous est un pont qui traverse le Patchieu. Ce château est carré, bâti en pierre, et orné d'un dôme doré, comme tous les palais du raja. Il appartient aussi à ce prince ; mais je ne crois pas qu'il y soit jamais allé [1].

Le gouverneur du district de Paro a le titre de Paro-pilo. Il réside dans le château. Celui qui occupe à présent cette place, est un frère du deb-raja. Lorsque nous y passâmes, j'appris qu'il s'étoit rendu, depuis quelques jours, à Tassisudon, pour assister à la célébration de la fête du mullaum. Le même motif attire, à cette époque, tous les autres chefs dans la capitale. En même temps, ils rendent compte au souverain des revenus de leurs gouvernemens. La juridiction du Paro-pilo est très-importante : elle s'étend des frontières du Thibet à celles du Bengale, et jusqu'à Dalimcotta, qui borne le territoire du segouim [2]. Elle comprend aussi le plat pays, qui est au pied des

[1] L'auteur semble oublier que le deb-raja est allé en pélerinage au Thibet, ce qui doit lui avoir donné occasion de voir le château de Paro. (*Note du traducteur.*)

[2] Ou seccum-raja.

montagnes de Luckidéouar. Le Paro-pilo est toujours un des premiers personnages du Boutan. Il a un zempi, un zoumpoun, un donier, un culloum [1], des zinkaubs, des poès, des gylongs, comme le deb-raja lui-même.

Le château de Paro s'appelle aussi Parogond et Rinjipo. Le terrain qui l'entoure est bien découvert; et c'est, selon moi, la place la plus forte du Boutan. Ce château est bâti, ainsi que je l'ai déjà observé, au pied d'une très-haute montagne. L'on y a taillé le roc, de manière que le château se trouve sur une surface plane. L'édifice forme un carré long. Les murailles sont garnies de balcons presque tous à égale distance les uns des autres, et couverts avec des bardeaux de sapin. Ce toit, suivant l'usage du pays, est très-élevé au-dessus des murailles, et les dépasse de beaucoup. Il y a en outre des parapets en terre. Le château n'a qu'une seule entrée qui fait face à l'est, et communique à un pont de bois qu'on peut facilement enlever; de sorte qu'alors il y a un vide large et profond, entre l'entrée du château et le roc.

Vis-à-vis de cette entrée, on voit, sur le flanc de la montagne, trois ouvrages en pierre,

[1] Le culloum est un sous-secrétaire d'état.

destinés à servir d'avant-postes. Celui du centre se trouve le plus éloigné du château, et paroît être à deux portées de flèche de chacun des autres. Il commande, ainsi que celui qui est à gauche, le chemin de Tassisudon, qui passe entr'eux; tandis que celui qui est à droite, domine la route de Buxadéouar et le pont. Du bord de la rivière au pied du château, le roc est perpendiculaire, et la rivière qui coule au bas le rend inaccessible. Le pont qui traverse le Patchieu, à peu de distance du château, est couvert de la même manière que ceux de Tassisudon et de Panoukka, et a deux entrées spacieuses.

La vallée de Paro a presqu'un mille de largeur de plus que celle de Tassisudon. Elle s'étend à-peu-près du nord-ouest au sud-est. Le Patchieu l'arrose en y fesant plusieurs détours.

Nous fûmes obligés de nous arrêter un jour à Paro, afin de prendre de nouveaux arrangemens pour le transport de notre bagage. Il avoit été jusqu'alors charié par des hommes. A Paro, on songea à le faire transporter sur des chevaux; et l'on nous en fournit pour nous mener jusqu'à Phari, place frontière du Thibet.

Peu après notre arrivée à Paro, nous reçûmes la visite d'un moukhy [1], dont l'emploi est de conduire la partie de la caravane du Boutan, qui se rend tous les ans de Paro à Rungpore. Il nous apporta un présent de fruits et de quelques autres objets qui provenoient de son habitation. Il nous parla beaucoup de ses voyages à Rungpore. Il nous témoigna combien il étoit sensible aux honnêtetés qu'il avoit reçues de M. Goodlad [2] et de M. Pote [3], ainsi que de quelques autres anglais ; et il m'assura qu'en revanche, il étoit prêt à faire pour moi tout ce qui dépendoit de lui.

L'absence du Paro-pilo nous évita l'embarras de faire des visites ; car, quoique les officiers de sa maison s'attendissent à nous voir, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller chez eux.

Encore que nous fussions très-fatigués, la curiosité nous engagea à faire, le soir, un tour de promenade. Nous descendîmes sur le bord de la rivière. Nous n'allâmes pas bien loin ; mais cette excursion fut très-pénible ; car le

[1] Ce mot signifie *agent*.

[2] Receveur des impôts à Rungpore.

[3] Agent du commerce à Rungpore.

chemin étoit presqu'à pic ; et à notre retour, nous trouvâmes la montée d'autant plus difficile, qu'elle étoit pavée avec des pierres plates, qu'une ondée avoit rendues très-glissantes.

Nous ne vîmes pas, dans notre promenade, beaucoup plus de choses que nous n'en découvrions des fenêtres de la maison où nous étions logés. Cette maison étoit petite, bâtie en sapin, et très-propre. Le toit, le plancher, les cloisons, les lambris, tout étoit du même bois. Je n'ai jamais remarqué que les Boutaniens employassent ni fer, ni aucun autre métal, dans la construction de leurs maisons. Ils sont bons menuisiers. Leurs cloisons sont enchâssées dans des rainures, et leurs portes tournent sur des pivots.

La petite maison où nous logions pouvoit s'appeler un pavillon. Elle étoit sur une éminence, à très-peu de distance du château, et à l'extrémité d'une longue pelouse, où les Boutaniens ont coutume de s'assembler l'après-midi, pour s'exercer à tirer de l'arc. Il y a deux blancs, placés à deux cents pas de distance l'un de l'autre. Chaque archer est muni d'une flèche, qu'il tire tantôt à un blanc, tantôt à l'autre. Il règne entr'eux beaucoup d'émulation, et l'adresse est toujours récom-

pensée ; car j'ai observé que, lorsque le plus foible, ou le plus jeune, est celui qui approche le plus du but, on s'empresse de l'applaudir.

Il est impossible de voir cet exercice sans admiration. Les Boutaniens sont, comme je l'ai déjà dit, presque tous robustes et bien proportionnés ; leur costume est très-pittoresque ; et quand ils tirent de l'arc, leur corps se déploie avec une grâce vraiment martiale. L'art de l'escrime ne peut pas faire paroître un homme d'une manière plus avantageuse.

Le marché de Paro est le seul qu'il y ait dans le Boutan ; et il paroît très-fréquenté. Paro possède aussi une fameuse manufacture d'idoles et d'armes. On y fabrique beaucoup de sabres, de poignards et de bouts de flèches.

Le jeudi 11 septembre, jour de notre départ, nous fûmes entourés d'ouvriers qui venoient nous offrir des marchandises ; et nous ne pûmes pas nous empêcher de leur en acheter, pour leur prouver que nous aimions à encourager les arts.

Non loin de notre logement, il y avoit une douzaine de femmes qui battoient du blé. Leur force et leur adresse attirèrent notre attention. Elles étoient placées, trois par trois, les unes vis-à-vis des autres. Leurs fléaux

étoient triples, c'est-à-dire qu'ils étoient composés de trois bâtons, dont deux frappoient le blé, et l'autre servoit de manche. Ces femmes les manioient si bien, que, quoiqu'elles ne laissassent pas un seul épi sans être battu, elles ne s'embarrassoient jamais les unes les autres, ni leurs fléaux ne se rencontroient.

Les arrangemens de notre voyage nous retinrent à Paro jusqu'à midi. Mais enfin nous étant mis en route, nous descendîmes la côte pierreuse; et tournant à droite, nous traversâmes la rivière sur le pont qui est au-dessous du château. Nous marchâmes dans la vallée, à peu de distance du Patchieu. Nous passâmes sur la place du marché au moment où les paysans commençoient à s'y rassembler. Nul d'entr'eux ne quitta ses affaires pour nous suivre. Les enfans, qui étoient occupés à jouer, nous regardèrent un moment avec un air de surprise, mais sans montrer la moindre grossièreté. Certes, deux boutaniens ne traverseroient pas aussi paisiblement une ville d'Angleterre.

Le zinkaub, que le deb-raja avoit chargé de m'accompagner au Thibet, nous engagea à nous détourner un peu du grand chemin. Nous le suivîmes; et il nous conduisit dans un en-

droit où l'on avoit étendu des tapis sur la pelouse, et formé un berceau avec des branches de saule. On nous pria de mettre pied à terre; et aussitôt on plaça devant nous de petites tables, couvertes de fruits et de riz rôti avec du thé au beurre, du whisky [1], et tout ce qui compose ordinairement une collation boutanienne. Notre guide nous en fit les honneurs avec beaucoup d'empressement; et il paroissoit extrêmement flatté de ce que nous avions accepté son invitation. J'appris qu'il étoit né dans le village voisin, et que sa famille y résidoit. Il vint quelques-uns de ses parens, qui, lorsqu'il se sépara d'eux, lui témoignèrent la plus vive affection. La nature humaine est par-tout la même. Chez les peuples les plus sauvages et chez les nations les plus polies, elle met peu de différence dans l'expression de ses sentimens.

Après nous être rafraîchis, nous remontâmes à cheval, et continuâmes notre route. Nous passâmes à côté de plusieurs villages, et nous vîmes par-tout les champs bien cultivés. Les montagnes, des deux côtés de la vallée, étoient ornées de bosquets de pins, de

[1] Du chong.

hameaux,

hameaux, de jolies maisons de campagne, de jardins et de vergers. Le chemin étoit beau, et la montée presqu'insensible.

On élève un grand nombre de chevaux tanguns dans la vallée de Paro, et c'est de là que sortent la plupart de ceux que les caravanes conduisent tous les ans à Rungpore. Beaucoup de jumens qui erroient en liberté avec leurs poulains, nous donnoient de l'inquiétude, parce qu'on ne coupe jamais les chevaux dans le Boutan, et que ceux que nous montions étoient très-vifs.

A quatre heures après-midi, nous nous arrêtâmes à Doukka-Jeung. Nous n'avions fait ce jour-là que neuf milles. Doukka-Jeung est une forteresse bâtie sur une montagne peu élevée, dont elle occupe tout le sommet; car les fondemens des murs sont creusés tout autour sur la pente de la montagne. Il n'y a qu'une seule entrée, qui est défendue par trois tours rondes, placées entre le château et le pied de la montagne, et jointes ensemble par une double muraille; de sorte qu'en cas de danger, on peut facilement communiquer de l'une à l'autre. Au haut de ces tours, il y a un large rebord, avec un parapet de terre, dans lequel on a pratiqué des meurtrières,

soit pour la flèche, soit pour le mousquet. Au nord du château, sont deux autres tours qui commandent la route du Thibet; et du côté de l'ouest, il y a tout près des murs un grand réservoir qui contient beaucoup d'eau, et qui est le premier que j'aie vu dans le Boutan.

Le château de Doukka-Jeung est un édifice très-considérable. Ses murs sont fort hauts; mais sa forme est si irrégulière, qu'il y a apparence qu'en le construisant, on n'a suivi aucun plan, et on n'a eu d'autre dessein que de lui faire occuper tout le sommet de la montagne. Après être parvenus jusqu'au pied des murailles, nous eûmes encore à monter une douzaine de marches pratiquées dans un passage très-étroit, qui nous conduisit sur une plate-forme demi-circulaire. Cette plate-forme est entourée d'un mur fort épais, dans lequel il y a des meurtrières. Tournant à droite, nous gagnâmes un second passage, et suivîmes une large allée, de chaque côté de laquelle il y a des écuries. Un troisième passage nous mena dans l'intérieur de la forteresse, grand bâtiment carré, ayant sur chaque face trois rangs de chambres. Dans le centre est un temple dédié à Mahamounie et aux autres idoles qui l'accompagnent.

Pendant la nuit, il tomba un peu de neige; et le matin, à notre réveil, nous en vîmes le sommet des montagnes encore couvert. On avoit déjà fait la récolte dans ce canton. On y battoit le blé, mais non pas de la même manière que les agiles femmes de Paro. Les épis étoient étendus sur une aire, et on les fesoit fouler par deux bœufs.

Le vendredi 12 septembre, nous suivîmes une longue vallée, où la rivière couroit avec beaucoup de rapidité, dans un lit étroit et embarrassé par diverses masses de rochers. Ses eaux étoient accrues par plusieurs ruisseaux, qui descendoient des montagnes des deux côtés de la vallée. Le chemin étoit rocailleux, mais la montée aisée.

Nous traversâmes, ce jour-là, un pays qui nous offrit plusieurs points de vue très-pittoresques et très-romantiques. Le flanc des montagnes étoit orné de pins magnifiques, mais clair-semés. La rivière écumeuse et bruyante, tantôt étoit cachée par des bosquets d'arbres, tantôt elle couloit à découvert, et ses bords étoient tapissés de verdure. Plus loin, elle s'ouvroit un passage à travers des rochers. Là, un pin isolé croissoit sur un roc; ici, un groupe de ces arbres annonçoit la vi-

gueur du sol; enfin, tout concouroit à montrer à la fois ce qu'est la nature sous un aspect stérile et sauvage, et dans sa parure la plus brillante.

Il étoit plus de midi, quand nous arrivâmes à Sana, distant de onze milles de Doukka-Jeung. Sana est le dernier village du Boutan du côté du Thibet. Il consiste seulement en dix maisons. Nous logeâmes dans celle qui avoit le plus d'apparence. La maîtresse de la maison, qui avoit beaucoup d'embonpoint, avec une figure et de petits yeux noirs, étoit remplie de vivacité, et s'empressa de nous procurer toutes les choses dont nous avions besoin. Aux cloisons de notre chambre étoient appendus des casques, des boucliers de bambou, des carquois, des arcs, des flèches, et d'autres accoutremens militaires, qui tous sembloient avoir pacifiquement passé d'un possesseur à l'autre, et se ressentoient moins des injures de l'ennemi que de celles du temps.

Il régnoit dans le village de Sana un air d'industrie et d'activité. Plusieurs habitans étoient assis devant leur porte, occupés à fabriquer des étoffes de laine. Ces étoffes étoient étroites, fort épaisses, et avoient un long poil. Nous vîmes d'autres habitans de Sana, qui

battoient du blé d'une manière fort singulière. Ils prenoient une poignée de tiges de blé, mettoient le feu aux barbes des épis, et ensuite frappoient ces épis contre une très-grosse pierre. Des nattes étoient étendues devant la pierre pour recevoir le grain. Cette façon de battre du blé est la troisième que j'ai vu employer dans le Boutan.

Le samedi 13 septembre, à six heures du matin, le thermomètre descendit en plein air à 46°. A Tassisudon, il n'avoit jamais été au-dessous de 60°.

Nous nous mîmes en route de bonne heure. Il y a, sur le bord de la rivière, un corps-de-garde, qui ne permet à personne de sortir du Boutan, sans un passe-port du deb-raja. Nous traversâmes le Patchieu sur le pont qui est auprès de ce corps-de-garde. Lorsque nous fûmes de l'autre côté de la rivière, nous aperçûmes plusieurs de ces boeufs et de ces vaches, dont les queues servent à faire des chowrys. Ils avoient le dos légèrement blanchi par du verglas, ce qui fesoit un contraste assez singulier avec le noir des longs poils dont ils étoient couverts.

Cette espèce d'animal mérite une description particulière.

Dans la langue du Thibet, le taureau se nomme *yak*, et la vache *dhé*.

Le yak de Tartarie [1], nommé en indou *souragoï*, et que j'appelle le boeuf du Thibet à queue touffue, est de la taille d'un taureau anglais, et a à-peu-près la même forme. La seule différence bien marquée que je voie entr'eux, c'est que le yak est entièrement couvert d'un poil très-long et très-épais. Il a la tête courte et armée de deux cornes rondes bien unies, et dont la pointe est très-aiguë. Elles sont en demi-cercle vis-à-vis l'une de l'autre, mais la pointe en est un peu retournée. Les oreilles de cet animal sont petites; son front est proéminent et couvert de beaucoup de poil frisé. Il a les yeux fort gros, le mufle petit et arqué, les naseaux peu ouverts, le cou court et décrivant par-dessus une ligne presqu'aussi courbe que par-dessous, les épaules hautes et arrondies, la croupe basse et les jambes très-courtes. Il a entre les épaules un muscle proéminent, semblable à cette grosseur qui est particulière aux boeufs de l'Indostan, et couvert d'un poil plus long et plus épais que celui qu'il a sur l'épine du dos. Sa queue est

[1] Planche XII.

garnie, d'un bout à l'autre, d'une quantité considérable de poil très-long, très-touffu et très-brillant. Il y en a même tant qu'on croiroit qu'on l'y a attaché artificiellement. Les épaules, les reins et la croupe sont couverts d'une sorte de laine épaisse et douce ; mais les flancs et le dessous du corps fournissent des poils très-droits, qui descendent jusqu'au jarret de l'animal. J'ai même vu des yaks bien entretenus, dont le poil traînoit jusqu'à terre. Du milieu de la poitrine du yak, sort une grosse touffe de poils un peu plus longs que les autres. Il y a des yaks de diverse couleur ; mais les noirs sont les plus communs. Il n'est pas rare d'en voir qui ont les épaules, l'épine du dos, la queue, la touffe qui croît sur leur poitrine, et la moitié des jambes blanche, tandis que le reste de leur corps est d'un noir de jais.

Ces animaux sont assez petits, mais l'énorme quantité de poil qui les couvre les fait paroître extrêmement gros. Ils ont le regard sombre, et paroissent, comme ils le sont en effet, défians et farouches. L'approche d'un étranger leur cause beaucoup d'impatience. Ils ne mugissent pas fortement comme les bœufs d'Europe et ceux de l'Indostan : mais ils ont une

espèce de grognement qu'on entend à peine ; encore n'a-t-il lieu que lorsqu'ils sont irrités ou inquiets.

Les yaks vivent dans les plus froides parties du Thibet, et paissent l'herbe courte qui croît sur ces montagnes et dans les plaines voisines. La partie de ces contrées qui paroît le mieux leur plaire, est la chaîne de monts, située entre le 27°. et le 28°. degré de latitude, qui sépare le Thibet du Boutan, et dont les sommets sont presque toujours couverts de neige. Pendant les rigueurs de l'hiver, les vallées, du côté du midi, leur fournissent des abris et du pâturage ; et dans les autres saisons, on les remène vers le nord, où ils errent plus à leur gré, et dont le climat convient parfaitement à leur nature.

Ce bétail fait la richesse de diverses tribus de Doukbas, tartares qui habitent sous des tentes, et passent sans cesse d'une partie des montagnes sur l'autre. Il transporte leur bagage, les nourrit et leur fournit des vêtemens. Les yaks ne s'emploient jamais à labourer ; mais ils sont excellens comme bêtes de somme, parce qu'ils sont très-forts et qu'ils ont le pied très-sûr. On fait des tentes et des cordes avec leur poil ; et j'ai vu beaucoup de pasteurs avec des casa-

ques et des bonnets que leur avoit fourni la peau des yaks.

Les queues de ces animaux sont estimées dans l'Orient, selon le degré d'influence que la pompe et le luxe ont sur les mœurs. Dans le continent de l'Inde, on les connoît sous le nom de *chowrys*, et on en voit dans les mains des derniers palefreniers, comme dans celles des premiers ministres. On s'en sert pour écarter les mouches et les maringouins, ainsi que pour parer la tête des chevaux et des éléphans.

Cependant le plus grand profit que les Tartares retirent de ce bétail, consiste dans l'immense quantité de lait qu'il leur donne, et dont ils font du beurre excellent. Ils mettent ce beurre dans des sacs de peau; et, comme par ce moyen l'air n'y pénètre pas, ils le conservent quelquefois dans leurs froides montagnes, pendant des années entières, sans qu'il se gâte. Lorsqu'ils en ont une certaine quantité, ils le chargent sur le dos de leur bétail et le conduisent au marché. Ce beurre se transporte dans toute l'étendue de la Tartarie, et y est un des principaux objets de commerce.

Quelque temps après que M. Hastings eut quitté l'Inde pour retourner en Europe, je lui envoyai un taureau et une vache du Thibet.

Le taureau arriva vivant en Angleterre : mais il fut quelque temps dans un état de langueur. Insensiblement il s'accoutuma au climat, et il reprit toute sa force. On lui fit couvrir plusieurs vaches ; mais tous les veaux qui en provinrent moururent. Il n'y eut qu'une génisse qui réussit bien, et qui, couverte par un taureau indien, produisit un veau.

Le taureau du Thibet, que j'envoyai à M. Hastings, étoit naturellement assez doux ; mais le mauvais traitement qu'il reçut dans le vaisseau qui le porta du Bengale en Angleterre, le rendit farouche. On s'aperçut bientôt qu'il étoit dangereux de le laisser paître en liberté. Il avoit une grande antipathie pour les chevaux. Un jour, s'étant détaché et conservant à sa corne un clou à crochet, qu'on y avoit planté pour retenir son lien, il fondit sur un très-beau cheval qu'on avoit mis dans le même pâturage, lui déchira les flancs et le tua. Dès ce moment, on le fit paître dans un enclos où il étoit seul.

La gravure qui est jointe à ma relation [1], représente ce taureau, tel qu'il a été peint vivant par M. Stubbs. Le paysage qui se trouve dans cette gravure, est tiré d'une vue que M. Davis a dessinée sur les frontières du Boutan.

[1] *Voyez* planche XII.

Reprenons la narration de mon voyage. Le chemin que nous suivîmes, après avoir traversé le Patchieu, n'étoit qu'à peu de distance des bords de la rivière, qui rouloit sur un lit de rochers, en fesant autant de bruit qu'une mugissante cascade. L'air étoit imprégné de la vapeur qui s'élevoit de la rivière et le rendoit très-froid. La végétation étoit forte dans ce canton humide et obscur : mais il n'y avoit pas de beaux arbres ; les houx étoient les plus grands qui frappassent nos regards, et nous les trouvâmes parfaitement analogues aux tristes et sombres objets qui les environnoient. Je n'ai jamais vu un endroit où la nature fût plus lugubre. On ne voyoit la rivière que de loin à loin ; mais elle se fesoit sans cesse entendre. Nous étions environnés de rochers escarpés, dont les hauts sommets nous déroboient les rayons du soleil, excepté dans le moment où il passoit presque verticalement sur nos têtes. Quelques pins flétris s'élevoient tristement sur les flancs de ces rochers, et le vent qui les agitoit, fesoit entendre au loin le bruissement de leurs branches dépouillées. Quelle affreuse solitude ! On n'y entendoit ni la voix des hommes, ni le cri des animaux ; et il me sembla que la rapidité de la rivière ne per-

mettoit pas aux poissons d'en habiter les ondes.

Nous fîmes quatre milles dans ce sombre désert; après quoi, nous descendîmes de cheval, pour gravir sur une montagne de rocher, très-escarpée et excessivement haute. Nous fûmes plus d'une fois, en montant, obligés de nous appuyer sur les mains et sur les genoux. J'avoue que, lorsque nous eûmes atteint le sommet de cette montagne, mon plus grand étonnement fut d'y voir arriver nos chevaux tanguns et notre bagage. Il n'étoit pas encore nuit quand nous fîmes halte.

Certes, ces chemins si difficiles rendent d'une bien moins grande importance les forteresses de Doukka Jeung et de Paro, qui en sont peu éloignées. Les Boutaniens ne peuvent pas avoir un meilleur moyen de défense, que la chaîne de montagnes presqu'inaccessibles, qui les sépare du Thibet, et la solitude de leurs frontières.

Nous traversâmes encore le Patchieu sur un pont de bois. Cette rivière étoit là bien moins considérable que dans la vallée de Paro.

On rencontre nécessairement beaucoup de ponts dans un pays de montagnes, où les torrens abondent. Il n'y a guère de jour où l'on ne soit obligé d'en traverser quelqu'un. Ces ponts diffèrent dans leur construction; mais, en gé-

néral, ils sont de bois; et si la largeur de la rivière ou du ravin le permet, on les place horizontalement d'un rocher à l'autre. Lorsque la rivière est fort large, on plante, sur chaque bord, dans le roc, trois ou quatre rangs de poteaux, lesquels s'élevant graduellement l'un au-dessus de l'autre, portent les deux parties obliques du pont, qui sont réunies par une plate-forme horizontale, de la même longueur qu'elles. De cette manière le centre est toujours beaucoup au-dessus de l'eau, et le pont a la forme des trois côtés d'un octogone renversé [1]. On ne construit presque jamais de chaussées pour poser ces ponts, parce que le terrain est trop inégal, et que les rivières sont trop rapides.

La plus grande rivière du Boutan a un pont de chaînes de fer [2], qui sont recouvertes d'un clissage de bambou; et deux chaînes plus hautes, tendues parallèlement sur les côtés, soutiennent une ridelle, absolument nécessaire pour la sécurité du voyageur qui, malgré cela, est toujours un peu effrayé des balancemens du pont. On ne peut y faire passer, ainsi que je l'ai dit dans un chapitre précédent, qu'un cheval à la fois.

[1] *Voyez* la planche X, qui représente le pont d'Ouandipore.

[2] Le pont de Chouka.

J'ai aussi parlé d'un pont [1] d'une construction plus simple, mais qui ne sert qu'aux gens de pied. Il est fait avec deux chaînes de fer, auxquelles sont attachées des lianes, qui supportent des planches longitudinalement posées, et dont les bouts sont appuyés les uns sur les autres.

Les Boutaniens ont encore une autre manière de traverser les précipices. Ils tendent, d'une montagne à l'autre [2], deux cordes de rotin ou deux forts lianes, qui passent dans un cerceau de la même matière. La personne qui veut passer, s'asseoit dans le cerceau; et saisissant une corde de chaque main, elle se hale facilement elle-même, et franchit un abîme, dont la vue seule fait frémir. J'ai vu, dans le cours de mon voyage, ces divers ponts, ainsi que je l'ai rapporté.

Nous traversâmes, ce jour-là, un pays qui nous offrit plusieurs points de vue d'une extrême beauté. Nous vîmes, entr'autres choses dignes d'être remarquées, une grande rivière qui, du milieu d'une très-haute montagne, se précipitoit dans une profonde vallée. Son écume

[1] Le pont de Sélo.

[2] Dans les montagnes près de Chouka.

blanchissante contrastoit singulièrement avec le vert obscur des pins, et les rochers noircis sur lesquels elle couroit pour aller joindre le Patchieu.

Nous rencontrâmes beaucoup de voyageurs chargés de gros fardeaux, et nous en atteignîmes qui gravissoient sur une montagne. Ils avoient tous cette taille et ces traits robustes, avec lesquels on représente des athlètes. Nous ne pouvions contempler, sans étonnement, le déploiement de leurs muscles, et nous admirions jusqu'à quel point l'exercice et le travail peuvent accroître les forces de l'homme. Le climat contribue, sans doute, à donner de la vigueur aux habitans de ces contrées, mais il faut que d'autres causes y concourent aussi; car, à mesure que nous avançions vers le Thibet, l'air devenoit plus pur et plus léger, nous ne trouvions plus des eaux stagnantes, ni cette abondance de végétation qui exhale des vapeurs funestes, et cependant les hommes étoient beaucoup moins robustes. Les Thibétains marchent continuellement sur un sol assez plane; ils sont chargés de vêtemens que le vent le plus perçant ne peut pénétrer; leurs bottes épaisses résistent également, et à la pointe des rocs, et à l'humidité de la neige fondue : mais ils ne

doivent être comparés aux Boutaniens, ni pour la taille, ni pour l'activité, ni pour le pouvoir d'endurer la fatigue. Ces derniers ne sortent jamais de chez eux sans avoir à monter ou à descendre; ils sont légèrement vêtus; ils s'exposent la tête nue au vent et au froid, et ils courent nu-pieds dans les chemins les plus raboteux, et sur les rochers les plus escarpés.

Nous vîmes, sur le bord du chemin, différens groupes de boutaniens qui, ayant posé leurs fardeaux, étoient assis sous le roc, fumoient, et se passoient amicalement la pipe l'un à l'autre. Il y avoit, en général, parmi eux, plus de femmes que d'hommes. Ils causoient de fort bonne humeur, et fesoient quelquefois entendre de grands éclats de rire. Cela devint contagieux, car nous ne pûmes pas nous empêcher de rire aussi de leur franche gaieté.

Nous nous arrêtâmes près d'une petite troupe de ces voyageurs. J'avois une boussole que je posai à côté de moi pour relever quelques gisemens. L'un des boutaniens s'avança; et prenant la boussole, il l'examina avec une grande attention. Je lui expliquai, autant que je pus, les propriétés de l'aiguille aimantée. Alors il fit passer la boussole à ses compagnons,

qui,

qui, tous, la considérèrent en témoignant beaucoup de surprise. Ensuite ils la remirent fort doucement à sa place.

Je n'ai jamais vu des gens qui parussent avoir plus de santé et de vigueur, que les montagnards que nous rencontrâmes ce jour-là. Les femmes, sur-tout, avec leurs cheveux couleur de jais, et leurs yeux noirs et brillans, avoient un air de fraîcheur, pour le moins égale à celle des plus robustes paysannes d'Angleterre.

Nous laissâmes, à notre gauche, une espèce de chaumière qu'on appelle Gassa, et qui sert d'asile aux voyageurs. Nous ne voyions plus ni grands, ni petits arbres; et nous ne devions plus espérer de voir une belle végétation, que quand nous descendrions dans les vallées. Le sol de Gassa est couvert d'oseille sauvage et d'orties. Les froids sommets de cette montagne et de celles qui l'environnent, ne produisent que des herbes fort courtes et quelques pieds d'épine-vinettes.

Un peu au-delà de Gassa, nos yeux furent agréablement frappés d'un objet qui formoit un contraste singulier avec le lieu où nous étions. Une brèche de la montagne que nous avions devant nous, nous laissa découvrir une superbe vallée. Surpris de sa beauté et de son

aspect inattendu, nous aurions bien voulu pouvoir l'examiner de près : mais le vaste précipice qui nous en séparoit, ne nous le permit pas. Cependant il me sembla qu'on pouvoit s'y rendre par un sentier très-roide et très-tortueux. Là, les montagnes s'élevoient perpendiculairement à une extrême hauteur, et étoient couronnées de plusieurs sommets. Celle que nous venions d'apercevoir, étoit échancrée et aplatie à un tiers de sa hauteur; de sorte qu'il y avoit une plaine assez étendue, tapissée d'un beau gazon, et arrosée par un joli ruisseau. Les Boutaniens me dirent que, dans la saison où nous étions, c'étoit l'endroit où les pasteurs avoient coutume de conduire leurs troupeaux.

Nous revîmes le Patchieu qui couroit tortueusement entre les montagnes, et se précipitoit d'un rocher sur l'autre. En quelques endroits, ses eaux transparentes ralentissoient leur cours, pour s'élever au-dessus de rochers qui s'opposoient à leur passage, et du haut desquels elles tomboient en cascade. Là, il n'est pas très-considérable; mais les nombreux affluens qu'il rencontre dans chaque gorge des montagnes, le grossissent et en font une rivière large et rapide.

Le chemin tournoit un peu à droite. Nous parvînmes, en montant, jusqu'à une espèce de défilé, que forment les sommets des montagnes. Là, nous rencontrâmes le lama de Phari, qui étoit venu au devant de nous, et avoit fait planter des tentes pour nous recevoir. Il étoit quatre heures après-midi, et il y avoit dix heures que nous marchions; mais la montée étoit si difficile, que nous n'avions guère fait que douze milles. On avoit placé sous les tentes des tapis et des coussins; et nous n'eûmes pas moins de plaisir à voir le lama, que nous connoissions déjà, qu'à profiter de l'abri et de la collation qu'il s'étoit empressé de nous procurer.

L'on nous servit une grande quantité d'excellent lait, ainsi que de ce qu'on appelle dans l'Inde *dhy*. C'est du lait frais qu'on fait cuire dans du petit lait, jusqu'à ce qu'il forme des caillebottes acidulées. Le koummouz des Tartares se fait de la même manière; mais avec du lait de jument. Ils le font quelquefois sécher, au point qu'il ressemble à de la craie; et alors ils en font dissoudre une petite quantité dans l'eau qu'ils boivent, parce qu'ils trouvent qu'il lui donne un goût agréable. Souvent, pour faire sécher leur koummouz,

les Tartares le mettent dans des sacs de toile, et le suspendent sous le ventre de leurs chevaux.

Le lama de Phari nous fit servir, avec le laitage, des dattes et des abricots secs. Le thé au beurre ne fut point omis, et nous n'eûmes garde de le négliger; car non-seulement l'habitude nous avoit rendu ce thé agréable, mais l'expérience nous avoit prouvé que les boissons chaudes contribuoient singulièrement à nous délasser. Je n'avois jamais été plus disposé à louer la coutume du pays; coutume qui fait qu'un voyageur n'a pas plutôt fait halte, qu'il songe à se procurer une tasse de thé chaud. Aussi, dès qu'on attend quelqu'un, on a bien soin d'en tenir de prêt pour l'instant où il arrive.

Tandis que nous étions sous les tentes, nous nous entretînmes des moyens de continuer notre voyage. Il fut convenu que le lama se rendroit sans tarder à Phari, afin de faire préparer tout ce qu'il falloit pour nous recevoir. On décida, en même temps, que Pounghir et quelques-uns de nos gens l'accompagneroient, et que nous ne nous remettrions en route que le lendemain après-midi.

Non loin de l'endroit où nous étions, cam-

poit une petite troupe de Tartares Doukbas, peuple qui habite constamment sous des tentes, et dont, comme je l'ai dit plus haut, la seule occupation est de faire paître ses troupeaux. L'un d'eux vint m'apporter un peu de beurre, et beaucoup de lait qui étoit excellent. Il me dit qu'il n'y avoit dans ce canton que trois familles tartares qui possédoient entr'elles environ trois cents têtes de bétail à queue touffue. Au moment de notre arrivée, le bétail étoit dispersé sur les montagnes : mais le soir, il se rassembla à l'ouïe de quelques cris que poussèrent les tartares, et qui étoient pour lui un signal accoutumé. Ces pasteurs attachèrent tout ce bétail, avec des cordes, à un double rang de piquets qui étoient plantés devant leurs tentes, et ils mirent deux grands chiens du Thibet pour le garder.

L'un des tartares me dit qu'il n'y avoit qu'une douzaine de jours que lui et ses compagnons étoient dans ce canton; qu'ils y resteroient encore neuf ou dix jours, et qu'ensuite ils conduiroient leurs troupeaux vers le sud, parce que l'hiver s'approchoit.

La nuit fut excessivement froide. J'étois presque gelé dans mon lit. Je pourrois dire, sans exagération, que nous étions couchés au

milieu des nuages ; car le matin ils étoient extrêmement bas, et il y en avoit même qui, poussés par un vent violent, rasoient la terre à mesure qu'ils passoient auprès de nous. Notre tente, composée d'une toile assez mince et sans doublure, étoit toute trempée ; et le courant d'air qui passoit à travers, m'ayant réveillé, j'éprouvai la même sensation que si l'on m'avoit plongé dans de l'eau bien froide. La terre étoit couverte de gelée blanche. Le thermomètre monta à 36°.

CHAPITRE X.

LIMITES DU BOUTAN ET DU THIBET. — PLAINE DE PHARI. — MONTAGNE CONSACRÉE AUX CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES. — FORTERESSE. — JURIDICTION DU LAMA DE PHARI. — DAIM QUI PRODUIT LE MUSC. — GRAND FROID. — CHOUMOULARIE. — SUPERSTITIONS INDIENNES. — TONGLA. — TENTES DES TARTARES. — GOURKHAW. — EXCESSIVE HAUTEUR DE CETTE PARTIE DU THIBET. — TEUNA. — TROUPEAUX NOMBREUX. — EAUX MINÉRALES. — ALKALI FOSSILE. - NATRON. - LAC RAMTCHIEU. — CAMP. — SUPERBE PAYSAGE. — VILLAGE THIBÉTAIN. — NOUVEL EXEMPLE DE SUPERSTITION. — CHIENS DU THIBET. — COMPARAISON ENTRE LE THIBET ET LE BOUTAN.

APRÈS-DÎNÉ, nous abattîmes nos tentes ; et nous étant mis en marche, nous gagnâmes le sommet de la montagne de Soumounang. Là, on voit une longue rangée de petits drapeaux, plantés sur des tas de pierres, et flottant au gré du vent. Ils servent à marquer les

limites du Thibet et du Boutan; et les gens du pays croient que c'est aussi un charme, propre à empêcher le mal que pourroient faire les Dewtas [1], souverains de ces lieux. Il n'y a point, suivant les Boutaniens, de montagne entièrement exempte de l'influence de ces prétendus démons : mais ils habitent principalement celles qui sont les plus élevées. Là, trempés par les brouillards, fatigués par les tempêtes, ils sont supposés être fort aigris et occupés à chercher tous les moyens d'exercer leur maligne influence sur les voyageurs.

Nous suivîmes un chemin dont la pente étoit assez douce, et qui nous conduisit vers la plaine de Phari. Le premier objet que nous aperçûmes en descendant, étoit une petite montagne qui s'élevoit du milieu d'un plateau nu, et sur le haut de laquelle il y avoit un édifice carré en pierre, qu'on me dit être consacré aux cérémonies funéraires. La coutume du Thibet, à l'égard des morts, est contraire à celle de presque tous les autres pays. Au lieu d'ensevelir, avec une pieuse attention, les restes de leurs parens et de leurs amis, les Thibétains font comme les Parsis de l'Indostan; ils les exposent à l'air, et les laissent

[1] Genii loci.

dévorer par les vautours, les corbeaux et les autres oiseaux carnassiers. Dans les parties du Thibet, où la population est plus nombreuse que dans les environs de Soumoumang, les chiens aident les oiseaux de proie, et ne manquent jamais d'assister aux funérailles.

Un mille au-delà de la montagne des morts, nous découvrîmes sur la gauche le château de Phari. C'est un édifice d'une forme très-irrégulière, placé sur une éminence. On le regarde comme très-fort, et c'est, sans doute, à cause de la solidité des murailles, qui suffisent pour résister à des troupes dépourvues d'artillerie. Le soleil étoit prêt à se coucher. Je vis ses derniers rayons, au moment où nous tournâmes à droite pour gagner Chassa-Gombah. Cependant j'eus encore le temps de distinguer un grand faubourg au nord-ouest de Phari. Au sud, je vis un grand réservoir rempli d'eau; et à l'est, une longue chaussée qui, de niveau qu'elle étoit avec le rempart, formoit un talus peu incliné, qui conduisoit dans la plaine.

La vallée de Phari est très-considérable en comparaison des étroites lisières qui séparent les montagnes dans le Boutan. Elle a au moins dix milles de long sur quatre milles de large. Elle est environnée de petites montagnes de

rochers; et le sol est si mauvais sur ces montagnes et dans la vallée, qu'il n'est pas susceptible d'être mis en culture. La vallée est couverte de pierres détachées, et entrecoupée par un grand nombre de ravins. A notre passage, quelques-uns de ces ravins contenoient un peu d'eau; mais il n'y en avoit point dans les plus larges, que j'imagine avoir été creusés par les torrens que produit souvent la fonte des neiges. Au pied des rochers, qui bornent l'extrémité occidentale de la plaine, est une rivière qui coule vers le sud. Les gens du pays lui donnent le nom de *Mahatchieu;* et ils prétendent qu'elle traverse les montagnes du Népaul, et arrose une partie du Bengale.

Les chevaux tanguns gravissent avec aisance et avec sûreté les montagnes les plus escarpées : mais le défaut d'habitude fait qu'ils ne vont pas si bien dans le plat pays. Le mien tomba deux fois lorsque nous fûmes dans la plaine. Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Chassa-Gombah. Nous avions fait ce jour-là à-peu-près huit milles.

Chassa-Gombah est la résidence du lama de Phari, qui, quoique dépendant de celui de Teschou-Loumbou, est dans son district un petit potentat. Il est sur-intendant d'un gour-

bah [1], et gouverneur d'une vaste chaîne de montagnes, où il n'y a de la verdure que dans le cœur de l'été, seul temps où la température y est supportable, et où l'on y conduit de grands troupeaux de bétail à queue touffue. Son rang et sa qualité de prêtre donnent au lama de Phari une grande influence sur les pasteurs tartares.

Le daim qui fournit le musc, objet d'un revenu assez considérable, abonde sur ces montagnes. Cet animal paroît aimer le plus grand froid, et on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. Deux dents longues et courbes qui sortent de sa mâchoire supérieure, semblent lui avoir été données pour qu'il puisse déterrer les racines, qui sont, dit-on, sa nourriture ordinaire.

M. Hastings a eu en sa possession un daim d'une rare beauté, et d'une espèce différente de celui dont on tire le musc, mais qui étoit armé de deux dents pareilles à celles qu'a ce dernier. Lorsqu'on le renfermoit avec d'autres daims, il se dressoit sur ses jambes de derrière, les frappoit de ses dents, et les blessoit toujours. Il n'étoit pas plus haut qu'une chèvre, et cependant il a plus d'une fois laissé des traces

[1] Un monastère.

de ses dents sur la peau épaisse d'un *ghouz*, qui est la plus grande espèce de cerf qu'on voie dans l'Inde.

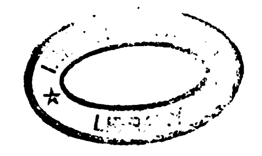
Je désirois beaucoup de pouvoir faire passer au Bengale quelques daims à musc : mais j'en fus détourné, parce qu'on me dit qu'on avoit tenté plusieurs fois d'en envoyer à M. Hastings, et qu'un seul de ces animaux étoit arrivé à Calcutta. L'on m'assura, en outre, que le daim à musc ne vivoit jamais long-temps, lorsqu'on l'éloignoit de ses déserts et de son froid climat; et qu'il étoit impossible de l'apprivoiser. En effet, s'il en étoit autrement, on obtiendroit l'odeur, pour laquelle on lui fait la guerre, comme on obtient celle de la civette, sans lui ôter la vie.

Le daim à musc est de la hauteur d'un cochon ordinaire, et a le corps à-peu-près fait comme lui; mais il ressemble encore davantage à l'animal connu dans le Bengale sous le nom de *cochon-daim*. Il a la tête petite, la croupe large et ronde, les jambes extrêmement fines, et point de queue. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet animal, c'est son poil qui est prodigieusement abondant, long de deux ou trois pouces et toujours hérissé. Les seules parties du corps où il ait le poil uni et court, sont

la tête, les oreilles et les jambes. En examinant cette fourrure, on voit qu'elle ressemble moins à du poil qu'à des plumes, ou plutôt aux piquans du porc-épic.

Le musc se trouve dans un sachet, semblable à une petite loupe qui se forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle seul en fournit. Les chasseurs vendent le musc au poids, et quelquefois ils l'altèrent avant de le porter au marché : mais, en l'examinant bien, on peut reconnoître, à sa texture, s'il y a de la falsification. Dans ce dernier cas, il paroît brun et grenu; autrement il est noir, homogène, et divisé par de très-minces pellicules. On a une manière encore plus prompte d'en vérifier la qualité; c'est en le perçant avec une longue aiguille. Ceux qui le falsifient, m'a-t-on dit, mettent du sang dans le sachet qui le contient, avant qu'il soit desséché. Dans le Thibet, le daim à musc [1] est censé appartenir au souverain, et ne peut être chassé que par une permission expresse; de sorte qu'une grande partie du musc passe par les mains des agens du gouvernement; et tout celui qui porte le sceau du régent, doit être regardé comme pur.

[1] Dans la langue du Thibet, le daim à musc s'appelle *la*, et le sachet qui contient le musc, *latcha*.



Nous fûmes logés dans le monastère de Chassa-Gombah, et nous occupâmes un appartement où le lama avoit coutume de faire ses prières. C'étoit une chambre basse, carrée, et n'ayant d'autre ouverture que la porte, ce qui la rendoit extrêmement sombre. Nous y reposâmes au milieu des dieux et des hochets. Mais, sans chercher à ridiculiser une chose à laquelle la superstition attache des idées très-graves, et que l'on trouve également dans les temples du Thibet et dans ceux du Boutan, il est nécessaire de la faire connoître. Ce que je viens d'appeler un hochet est un baril peint, et portant des inscriptions en lettres d'or. Il est placé debout dans une caisse, où il y a une ouverture qui permet de passer la main. Le baril tourne sur un axe, et a, sur le côté, un cran qui facilite le moyen d'y donner l'impulsion. Le principal exercice de la religion des Thibétains et des Boutaniens consiste à faire tourner cette machine, en répétant les mots mystiques : *Oum maunie paimi oum.*

Notre ami, le lama de Phari, étoit un vieillard de bonne mine et d'un caractère doux et tranquille. Il nous traita avec beaucoup d'honnêteté, et ne négligea rien pour que nous fussions contens. Il nous fit servir, à souper, un

plat que nous trouvâmes excellent : c'étoit du mouton coupé par petits morceaux, et cuit avec du lait et des épiceries. Nous eûmes aussi des dattes et des abricots secs ; et l'on nous donna à boire du chong.

La porte de notre chambre ne fermant pas très-bien, et le froid s'y fesant vivement sentir, nous témoignâmes le desir d'avoir du feu. Aussitôt les gens du lama allèrent chercher de la bouze de vache sèche et des branches de sapin, qui, étant remplies de résine, brûlèrent d'abord en donnant beaucoup de flamme, et finirent par produire tant de fumée, que nous en fûmes presque suffoqués. Nous ne fûmes pas moins empressés à faire éteindre le feu, que nous ne l'avions été à demander qu'on l'allumât, et nous ouvrîmes la porte pour faire dissiper la fumée.

Le lama avoit perdu une partie de ses dents ; et celles qui lui restoient, le fesoient souvent souffrir. L'âge lui avoit encore occasionné d'autres infirmités. Sa vue étoit affoiblie ; il avoit des douleurs rhumatismales, et il digéroit mal. Il fit le détail de ces maux à M. Saunders, qui se fit un plaisir de lui donner les conseils que ses connoissances lui suggérèrent. J'eus aussi

la satisfaction d'adoucir une des infirmités du lama, en lui fesant présent d'une paire de lunettes.

Dans la matinée du 15 septembre, nous vîmes beaucoup de neige sur les montagnes, qui étoient à environ deux milles, au nord-est de Chassa-Gombah. Il est quelques-unes de ces montagnes dont les sommets restent sous la neige pendant toute l'année. La plus remarquable est celle qu'on appelle Choumoularie. Elle s'élève beaucoup au-dessus des autres, et se termine en cône régulier.

Choumoularie est une montagne très-révérée des Indous. Selon ce que j'ai appris de Pourunghir, ils y vont, de temps immémorial, en pélerinage, pour en adorer le sommet neigeux. Mon interprète n'a pas pu m'expliquer quelles sont les raisons qui font regarder cette montagne comme sacrée. Mais il faut observer, que tout ce qui paroît singulier dans la nature, devient l'objet de la superstition indienne. Une montagne qui reste couverte de neige, une fontaine dont l'eau est chaude [1], la tête d'une

[1] Par exemple, à Setacoun, près de Monghire dans le Bengale.

rivière,

rivière [1], un volcan [2], lui paroissent également mériter ses hommages.

Nous montâmes à cheval avant sept heures du matin. Ayant traversé un petit village, situé à l'extrémité de la vallée de Phari, nous longeâmes la montagne de Tongla. Nous eûmes peu à monter, et par conséquent nous descendîmes facilement dans la plaine qui est au-delà, et qui nous parut plus étendue que la première, mais non pas moins stérile. A l'entrée de cette plaine, paissoient de grands troupeaux de bétail à queue touffue. Nous vîmes plusieurs tentes faites avec une étoffe tissue du poil de ce bétail. Les cordes de la tente en étoient aussi. Ces cordes étoient attachées à de grands clous de fer fichés dans la terre.

A environ huit milles de Chassa-Gombah, nous trouvâmes des tentes que le lama avoit envoyé dresser par ses gens, et sous lesquelles on nous avoit préparé des rafraîchissemens. Nous mînes pied à terre pour répondre aux honnêtetés de l'obligeant lama; et

[1] Hourdéouar, où le Gange tombe des montagnes dans les plaines de l'Indostan.

[2] Ballacoun, source située près de Chittagong. Elle produit de l'air inflammable, et on y voit souvent la surface de l'eau couverte de flammes.

peu après, nous prîmes congé de lui, car il avoit absolument voulu nous accompagner jusque là.

Nous traversâmes un ruisseau, et continuâmes à marcher dans la plaine. Bientôt nous aperçûmes une troupe d'animaux que les Thibétains appellent *goürkhaws*, c'est-à-dire chevaux sauvages. Ils étoient si farouches, qu'il nous fut impossible de les approcher assez pour pouvoir bien voir leur forme. Cependant, avec une lunette, je distinguai qu'ils avoient de longues oreilles, semblables à celles des ânes et des mulets, et une queue mince, garnie de fort peu de poil, laquelle leur tomboit jusqu'au jarret. Ils avoient les oreilles, le cou, le dessus du corps et la queue, de la couleur des daims, et le front, le ventre et les jambes, plus clairs, et tirant sur le blanc.

On dit que ces animaux sont excessivement légers, et qu'il est impossible de les apprivoiser, et même de les prendre en vie lorsqu'ils sont grands. On en prend quelquefois de petits, mais bientôt ils languissent et meurent. Les Thibétains leur font la chasse; et, pour pouvoir les tuer, ils se mettent à l'affût. On dit que la chair en est très-délicate. M. Hastings a eu quatre de ces animaux en sa possession. Il y en avoit trois qui étoient méchans, têtus,

indomptables. Le quatrième, qui étoit une femelle, avoit des inclinations différentes. On la laissoit libre; elle suivoit ceux qui la soignoient, se laissoit familièrement caresser par tout le monde, et n'avoit peur de rien.

Tandis que nous étions en route, notre guide et Pourunghir s'éloignèrent quelque temps, pour faire leurs adorations sur la montagne de Choumoularie. Ne voulant pas troubler leur dévotion, nous continuâmes notre marche. La montagne de Choumoularie étoit à notre droite, à environ trois milles de distance. De la plaine où nous étions, elle ne paroissoit pas très-haute. Cependant la grande élévation de cette partie du Thibet est démontrée, non-seulement parce que plusieurs rivières qui y prennent naissance, courent vers le sud avec une extrême rapidité, et, traversant le Boutan, tombent dans les plaines du Bengale, mais parce que celles qui y ont aussi leur source, et qui coulent vers le nord, se jettent dans le Burhampouter, et, avant d'arriver à la mer, se réunissent aux premières, quoiqu'elles aient pris d'abord une direction tout opposée. Cela me fait croire que la montagne de Choumoularie est le point le plus élevé de tout le territoire qu'on appelle le petit Thibet.

Le lendemain au soir, nous nous arrêtâmes près de la source d'une rivière, qui a son cours vers le nord; et nous suivîmes ses bords jusqu'à l'endroit où elle se joint au Burhampouter, c'est-à-dire un peu au-delà de Teschou-Loumbou. Là, le Burhampouter devient très-large, et coule vers la ville de Lassa, au sud de laquelle il passe. De là ce fleuve fait un circuit dans les montagnes des frontières du Thibet; puis il traverse le royaume d'Asam, et, entrant dans le Bengale, se réunit au Gange. Tandis que ces deux grands fleuves coulent ensemble, ils portent le nom de Mégna: mais bientôt ils se divisent en nombreux canaux, qui font un labyrinthe inextricable de la vaste plaine qu'ils entrecoupent, et ils se jettent dans la mer.

Le climat froid des environs de Choumoularie est aussi une puissante preuve, en faveur de ce que j'ai avancé sur l'élévation de cette partie du Thibet. On peut dire qu'il règne à Phari un éternel hiver. La montagne de Choumoularie est sans cesse couverte de neige; et d'après sa forme, que j'ai bien observée, je ne doute pas que ce ne soit la même qu'on m'a dit être visible de Purnée et de Rajemahl, et que je découvris une fois de Rungpore, avant

de partir pour le Thibet. Je n'avois pas les moyens de déterminer son élévation; mais je crois qu'on peut en juger par analogie. L'on sait que le mont Liban, en Syrie, ne conserve pas de la neige toute l'année, excepté dans quelques-unes de ses cavités. L'on sait également, d'une manière bien certaine, que la neige ne se conserve dans une pareille latitude, c'est-à-dire par 34° 30' nord, qu'à la hauteur de 15 à 1600 toises au-dessus du niveau de la mer. On estime que le Mont-Blanc, qui est la plus haute montagne des Alpes, a 2400 toises au-dessus du niveau de la mer, et que le pic d'Ossian, dans les Pyrénées, n'en a que 1900. Le Vésuve, selon M. de Saussure, a 3900 pieds; l'Etna, 10,036 pieds; le mont Vélino, l'un des Apennins, 8397 pieds, également au-dessus de la mer. A Owhyhée *, dont la latitude est de 18° 54' à 20°, le sommet de la plus haute montagne, appelée *Mouna-Kaah*, a été vu couvert de neige dans le mois de mars. Suivant M. de Lacondamine, la hauteur des Cordelières, qui sont sous le tropique, et ont continuellement de la neige, est de 16,020

* L'une des îles Sandwich, découvertes par le capitaine Cook, et où ce navigateur célèbre fut tué. (*Note du traducteur.*)

pieds. D'après le docteur Héberden, le pic de Téneriffe a 15,936 pieds d'élévation ; le mont Gemmi, dans le canton de Berne, en a 10,110 ; et le Chimberazzo, le point le plus élevé des Andes, 20,280. La ligne de congélation de Chimberazzo, c'est-à-dire la partie qui est perpétuellement couverte de neige, s'étend à 2400 pieds au-dessous de son sommet.

L'endroit où nous campâmes à Teuna, étoit distant de Phari de quatorze milles. Il y avoit auprès de nos tentes un petit enclos où l'on avoit semé du froment. Les épis paroissoient; mais l'on m'assura qu'il fesoit trop froid, ainsi qu'à Phari, pour que le blé pût y mûrir; et qu'on n'en cultivoit que pour servir de fourrage, lorsque les plaines étoient dépouillées d'herbe, et que la rigueur de l'hiver obligeoit de garder le bétail dans les étables. Les pluies périodiques font pousser, dans ces cantons, un peu d'herbe, qui cesse de croître dès qu'il ne pleut plus. L'extrême sécheresse de l'air flétrit bientôt cette herbe, au point qu'on peut la réduire en poussière en la pressant entre les doigts. Cependant on nourrit de grands troupeaux dans les environs, parce que, bien que courte et sèche, l'herbe y est d'une excellente qualité. Les animaux paissans, qui ne sont

point soumis à l'homme, la préfèrent aux gras pâturages d'un climat plus doux.

Ces plaines et les montagnes adjacentes sont remplies de ces chèvres dont le poil sert à faire des schals, de daims communs, de daims à musc et de lièvres. J'y vis plusieurs compagnies de perdrix, de faisans, quelques cailles et beaucoup de renards.

La manière de transporter le bagage dans le Thibet est tout-à-fait différente de celle qu'on emploie dans le Boutan, où il faut que les habitans charient tout sur leurs épaules, et où, je le dis à la honte des Boutaniens, les femmes portent toujours les plus gros fardeaux. Au Thibet, le bagage est charié sur des bœufs à queue touffue, des chevaux, des mulets, des ânes, et chacun de ces animaux porte, au moins, la charge de deux hommes.

Nous voyagions à cheval; mais nous n'avions pas, comme dans le Boutan, un palefrenier chacun, pour conduire continuellement notre cheval par la bride; précaution nécessaire avec les chevaux tanguns, à cause des sentiers étroits et des effroyables précipices où l'on passe. Au Thibet, chaque cavalier conduit lui-même son cheval; et quand il a besoin de mettre pied à terre, il plante un grand

clou de fer dans la terre, et l'y attache avec un licol qui est destiné à cet usage, et reste toujours autour du cou de l'animal. Les chevaux dont on se sert au Thibet sont si dociles, qu'on les manie avec la plus grande facilité. Ils ne naissent point dans le pays. On les tire des frontières de la Tartarie orientale et du Turkestan. Avant de permettre qu'ils sortent de leur pays natal, on les prive du pouvoir de se reproduire, et on ne vend jamais de juments. Ces chevaux sont tranquilles et ont le pied sûr; mais ils sont petits, lourds et fort laids. Leur tête est très-grosse; et ce qui les rend encore plus hideux, c'est qu'ils sont couverts d'un long poil qui les fait ressembler à des ours. L'on ne ferre jamais les chevaux au Thibet, non plus que dans le Boutan.

Les Thibétains sont très-doux et très-humains. J'ai eu souvent occasion d'en faire l'épreuve, et je vais en citer un exemple. Lorsque nous eûmes mis pied à terre à Teuna, et que nous fûmes sous nos tentes, je ressentis un violent mal de tête, ce qui m'engagea à me jeter sur un tapis. A peine y avoit-il une demi-heure que j'étois couché, que mon conducteur Païma se glissa dans la tente; et prenant une redingote et une pièce de toile, il les étendit

avec soin sur moi. Je fis semblant de ne pas prendre garde à ce qu'il fesoit, car je souffrois et n'avois nulle envie de parler. Il sortit. Un moment après, un autre tartare entra, et souleva doucement ma tête avec sa main pour ôter le banc sur lequel je reposois, et le remplacer par un coussin. Son attention me fit de la peine, parce que je m'étois déjà assez bien arrangé sur le banc; mais je ne lui fis aucun reproche; j'étois trop sûr que ce qu'il fesoit, étoit dicté par des sentimens d'humanité. Ces marques d'attention ont laissé dans mon ame une impression qui ne s'effacera jamais; et je me plais à les rappeler, pour montrer combien elles sont contraires à la dure férocité que présente communément la seule idée d'un Tartare. Beaucoup de personnes, qui résidoient à Calcutta dans le temps que j'y étois, se ressouviendront de mon ami Païma. C'est lui que le régent du Thibet y envoya en 1773. Il est le premier Thibétain qui soit venu au Bengale, depuis que les Anglais en sont maîtres.

Le mardi 16 septembre, nous nous mîmes en route de bonne heure. Nous marchâmes à travers une vaste plaine, qu'on pouvoit appeler un désert; car il n'y avoit d'autres marques de végétation que quelques chardons, un peu de

mousse, et des tiges d'une herbe rare et flétrie. Le vent étoit si violent et si froid, que nous étions obligés de nous couvrir le visage. Comme nous n'avions pas pris cette précaution la veille, nos nez s'en ressentoient vivement; et pour éviter le même inconvénient, nous nous enveloppâmes de manière que nous pouvions à peine respirer. J'attribuai le mal de tête, qui m'avoit fait beaucoup souffrir, au changement de climat. La chaleur et le repos de la nuit me rétablirent parfaitement.

Depuis Phari jusqu'à vingt milles au nord de cette vallée, il règne, dit-on, continuellement un vent tempétueux. Durant les mois secs de l'été, des nuages de sable et de poussière s'élèvent de la plaine et accablent les voyageurs; et dans les autres saisons, il y rend le froid plus insupportable qu'il ne l'est en Europe pendant les plus rigoureux hivers. Ce froid, à ce qu'on assure, est quelquefois tel que, quoique la latitude de ces contrées ne soit que de 28 degrés, les animaux sont trouvés morts dans les champs, et ont la tête fendue.

Après avoir marché environ neuf milles, nous trouvâmes trois sources qui jaillissent dans la plaine, à peu de distance d'une colline,

et auxquelles les Thibétains attribuent des vertus médicinales. Elles forment trois petits ruisseaux, qui se réunissent bientôt, et vont se jeter dans le lac Ramtchieu, qui couvre un coin de la plaine. Les environs de ce lac sont couverts d'une croûte blanchâtre, qui a un goût salé. Cette croûte est toujours plus épaisse sur les petites inégalités qui hérissent la surface du sol. Il m'est impossible de décider si elle provient de l'humide et froide vapeur du lac, ou si elle émane de la terre : mais je crois qu'on ne peut guère l'attribuer à la première de ces causes, car l'eau du lac est douce. L'on ramasse avec soin cette substance, et on s'en sert pour nettoyer les étoffes de laine et de coton ; par conséquent, elle tient lieu de savon, que les Thibétains ne connoissent nullement.

Nous fîmes halte dans un petit village appelé Dochaï, où notre conducteur nous avoit fait préparer à déjeûner. Là, nous avions en face Lubchea-Gonbah, grand monastère situé au milieu de quelques rochers, dont le lac baigne le pied. Une seconde chaîne de rochers se voit à l'autre extrémité du lac, et tous sont blanchis par l'écume de ses vagues continuellement agitées.

En partant de Dochaï, nous côtoyâmes les bords du lac. Nous avions à notre gauche des montagnes rocheuses, qui sembloient désolées par le froid. Les pierres dont elles étoient hérissées avoient la couleur d'un fer rouillé, et on en voyoit plusieurs blocs semés au loin dans la plaine.

Les bords du lac étoient remplis des trous d'un petit animal, auquel les gens du pays donnent le nom de *rat*. Nous vîmes quelques-uns de ces animaux qui couroient sur la plage, et d'autres qui étoient au bord de leurs trous. Ils étoient plus gros qu'un rat ordinaire, et d'une couleur cendrée. Je remarquai qu'ils n'avoient point de queue[1]; et mes compagnons de voyage firent la même observation.

Le lac Ramtchieu est couvert de gibier. On y voit des oies sauvages, des canards, des sarcelles et des cigognes qui, à l'approche de l'hiver, vont chercher des climats plus doux. Il y a aussi, pendant une partie de l'année, une prodigieuse quantité de *sauras*, qui sont des grues d'une très-grosse espèce; et les gens du pays ramassent dans les environs du lac

[1] Je crois que c'est le même animal que le *Daman-Israel* d'Egypte, ou *saphan* des Hébreux, décrit dans le Voyage de Bruce.

beaucoup d'œufs de ces oiseaux. Lorsque j'étois à Tassisudon, on m'apporta plusieurs œufs gros comme des œufs de dinde, qu'on me dit venir du lac Ramtchieu; mais je ne suis pas bien sûr que ce fussent des œufs de sauras.

A mesure que nous avancions, le lac se rétrécissoit graduellement, et se terminoit en un petit ruisseau que nous traversâmes sur un pont très-grossièrement construit. De là le ruisseau couloit vers l'ouest, entre des montagnes qui formoient un étroit défilé, et alloit se jeter dans un autre lac bien plus considérable que celui d'où il sortoit.

Nous plantâmes nos tentes à mi-chemin d'un lac à l'autre, non loin du ruisseau et entre deux chaînes de rochers. Nous avions près de nous le village de Chalou, distant de Teuna d'environ vingt milles. Cet endroit étoit bien abrité. Il y avoit un terrain en culture, qui paroissoit dans un état prospère; c'étoit le premier du Thibet que j'eusse vu annoncer quelque fécondité. Le froment qu'il avoit produit, et qui étoit de la petite espèce qu'on appelle froment du lama, tomboit déjà sous la faucille.

Le mercredi 17 septembre, nous déjeûnâmes de bonne heure, et aussitôt nous montâmes

à cheval. Nous marchâmes l'espace de deux ou trois milles à peu de distance du ruisseau dont j'ai déjà parlé ; après quoi, nous arrivâmes sur les bords du lac, où il se jette, et dont il nous fut impossible de voir toute l'étendue, parce que des rochers nous en déroboient une partie.

Les habitans du Boutan ont, m'a-t-on dit, une grande vénération pour ce lac. Ils sont assez superstitieux pour penser que l'accroissement et le décroissement de ses eaux sont d'un présage avantageux ou funeste à leur nation. Ils s'imaginent que c'est l'asile favori d'un de leurs principaux dieux.

Au bout du défilé qui se trouve entre les deux lacs, le chemin tourne tout-à-coup à droite, et, passant à côté d'un petit village, traverse une vaste plaine, où l'on ne voit aucune trace de verdure, mais dont le sol aride est couvert de petites pierres. En quittant cette plaine, nous fîmes le tour de la pointe d'une colline, et nous entrâmes dans une autre plaine couverte d'une croûte blanchâtre, pareille à celle que nous avions vue près du lac Ramtchieu. Là, il n'y avoit point d'eau, et il ne paroissoit même pas qu'il y en eût jamais eu ; ce qui semble prouver que la substance

saline qui y étoit, ne pouvoit provenir que de la terre.

Les chimistes donnent, je crois, à cette substance le nom de *natron*. Dans l'Indostan, où elle se trouve en abondance, on l'appelle *sedgy-moutti*. Elle y couvre des plaines sèches, et ressemble à une gelée blanche.

Nous vîmes quelques daims bondir sur notre passage.

Nous ne tardâmes pas à découvrir, par diverses échappées de vue, les montagnes neigeuses du sud. Ce n'étoient pas les mêmes que nous avions déjà vues, mais bien d'autres qui, je crois, sont une continuation de la grande chaîne qui forme l'une des frontières du Boutan. Le vert foncé des bruyères et la rouille des rochers, rendoient cette perspective beaucoup plus pittoresque. La neige tombée sur les hauteurs, présentoit une infinité de formes différentes. La plus brillante imagination, dirigeant le pinceau du plus habile peintre, ne pourroit jamais rendre la beauté de l'éclatante et légère draperie que formoit cette neige autour de la cime escarpée de quelques rocs. Le jour étoit très-beau. Nulle vapeur n'obscurcissoit l'air, et notre vue se promenoit librement jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Le soleil

n'étoit pas encore assez haut pour frapper entièrement les montagnes ; l'obliquité de ses rayons ne les éclairoit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour que leur aspect pût offrir tous les avantages qui résultent d'un heureux mélange des lumières et des ombres.

Nous descendîmes dans le lit d'un lac desséché. On distinguoit aisément tout l'espace que les eaux avoient occupé, parce que les bords avoient à-peu-près par-tout la même hauteur et la même pente. Du côté de l'est, il en sortoit un petit ruisseau, dont l'eau pure et diaphane couloit sur un lit de cailloux, et laissoit voir beaucoup de petits poissons. Ce ruisseau se réunit à un autre, qui est un peu plus éloigné ; et ils forment ensemble une rivière, qui s'élargit dans son cours, et va jusqu'auprès de Teschou-Loumbou se jeter dans le Burhampouter. Le chemin que nous suivîmes étoit sur le bord de cette rivière.

Tout autour de l'espace que je viens de dire avoir été couvert par l'eau, on voit une immense quantité de cailloux et de pierres détachées, qui portent encore des marques évidentes de l'action des ondes. Nous campâmes sur les bords de ce lac desséché, non loin du village de Sumdta, qui est à quatorze

milles

milles de Chalou. Nous étions dans un endroit entouré d'un mur de pierres sèches, pareil à ceux qu'on voit dans les parties montagneuses de l'Angleterre. Près de nos tentes étoient quelques saules, les premiers, je crois, que j'eusse vus dans le Thibet. On auroit facilement pu les prendre pour des halliers. Un petit ruisseau, dont l'eau étoit extrêmement claire, murmuroit à côté de nous, en courant sur des cailloux. Il y avoit beaucoup de poissons. Nous en pêchâmes, que nous prîmes aisément, et qui nous fournirent le moyen de faire un excellent dîné.

Les villages du Thibet sont loin d'avoir une belle apparence. Les maisons en sont très-mal construites. Elles ont la forme et la grandeur de nos fours à brique; c'est, du moins, la chose à laquelle on peut le mieux les comparer. Elles sont bâties avec des pierres qu'on élève les unes sur les autres, sans les lier par aucune espèce de mortier; et à cause du vent qui règne continuellement dans ces contrées, on n'y fait que trois ou quatre petites ouvertures, afin d'y donner du jour. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet de deux ou trois pieds de haut, et il y a ordinairement quelques piles de pierre, sur lesquelles on plante, soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre,

ou bien une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche, comme la queue d'un cerf-volant. Quand cette corde est tendue d'une maison à l'autre, elle devient, suivant les Thibétains, un charme aussi infaillible contre le pouvoir des mauvais génies, que peut l'être un fer à cheval cloué sur le seuil de la porte, ou une paille en croix mise sur le chemin d'un sorcier, pour arrêter l'effet de ses maléfices.

Les environs du village de Sumdta sont fort tristes et fort solitaires. On n'y voit ni quadrupèdes, ni oiseaux. La mélancolie que m'inspiroit l'aspect de ce lieu et un peu de curiosité m'engagèrent à aller me promener seul dans le village. Ne voyant ni n'entendant personne, je me hasardai à entrer dans un des parcs de pierre, où l'on enferme le bétail. A l'instant s'élança au devant de moi un chien énorme, lequel, si son courage eût répondu à sa taille, auroit été, sans doute, en état de combattre un lion. Il se mit à aboyer avec une force extraordinaire, et j'avoue que j'en fus d'abord effrayé : mais me rappelant bientôt ce qu'étoit cette espèce de chiens, je restai tranquille. J'en avois eu un pareil en ma possession, et je savois qu'ils ne montroient de la hardiesse

que lorsqu'ils s'apercevoient qu'on avoit peur d'eux. Si j'avois fait mine de courir, il y a apparence que celui de Sumdta se seroit jeté sur moi et m'auroit mis en pièces avant que personne eût eu le temps de venir à mon secours. Des gens sortirent de la maison, et firent taire ce chien.

Si le Boutan, comparé au Bengale, présente un contraste frappant, pour le pays et pour le climat, il n'y a pas plus d'analogie entre le Thibet et le Boutan.

Le Boutan n'offre à la vue que des irrégularités les plus variées, des montagnes couvertes d'une éternelle verdure, et des forêts dont les arbres sont de la plus grande magnificence. Tous les endroits du Boutan qui ne paroissent pas trop à pic, et où il y a un peu de terre, sont défrichés et mis en culture. On y a formé des gradins pour empêcher les éboulemens. Il n'y a point de vallée, point de pente douce, où la main de l'agriculteur ne se soit exercée. Les montagnes sont presque toutes baignées par des torrens rapides; et il n'en est aucune où l'on ne voie, même sur le sommet, des villages populeux, avec des jardins, des vergers et d'autres plantations. Ce pays présente, à la fois, l'aspect de la plus sauvage

nature et les efforts de l'art le plus laborieux.

Le Thibet, au contraire, paroît d'abord un des pays les moins favorisés du ciel, et les moins susceptibles de culture. Il est rempli de petites montagnes, ou plutôt de rochers sur lesquels on n'aperçoit aucune trace de végétation. Ses plaines sont d'une effrayante aridité et toujours ingrates sous la main qui tente d'en défricher quelque partie. Son climat est excessivement froid. Les habitans y sont obligés de chercher des abris dans les vallées les plus profondes, dans les gorges des montagnes et parmi les rochers, où le vent pénètre le moins. Cependant la providence, en distribuant ses dons aux différentes parties de la terre, n'a, sans doute, été injuste envers aucune. Si l'une peut se vanter de la fertilité de son sol, de l'abondance de ses fruits et de la beauté de ses forêts, l'autre possède d'immenses troupeaux, et des mines d'une richesse inépuisable. Là, la végétation est excessivement abondante; ici, les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité. Le Thibet est couvert d'oiseaux, de gibier, de bêtes fauves, d'animaux de proie, et de troupeaux de bétail. Au Boutan, on ne voit guère

d'autres animaux que ceux qui sont soumis à l'homme. Je me souviens que les seuls quadrupèdes sauvages que j'y ai rencontrés, étoient des singes ; et quant aux oiseaux, je n'y ai jamais aperçu que quelques faisans, qui étoient près de Chouka.

CHAPITRE XI.

FUNESTES EFFETS DE LA PETITE VÉROLE. — LES THIBÉTAINS IGNORENT LA MANIÈRE DE TRAITER CETTE MALADIE. — CALAMITÉ. — LE GOUVERNEMENT DU THIBET SE TRANSPORTE DE TESCHOU-LOUMBOU A CHAMNAMNING. — GANGAMAAR. — SOURCES CHAUDES. — LABOUREURS. — SINGULIÈRE SURPRISE. — IDOLE GIGANTESQUE. — MAHAMOUNIE. — COUTUME RELIGIEUSE. — JHANSEU-JEUNG. — VALLÉE DE JHANSEU. — MANUFACTURES D'ÉTOFFES DE LAINE. — VÊTEMENS. — MONASTÈRE. — MENDIANS. — CHATEAU DE PAÏNOM. — PONT. — VILLE. — VUE DE TESCHOU-LOUMBOU. — ENTRÉE DANS CE MONASTÈRE.

LE jeudi 18 septembre, nous montâmes à cheval au lever du soleil, et nous entrâmes dans une vallée étroite, en suivant toujours le cours de la rivière. Nous vîmes une assez grande quantité de terrain en culture, où il y avoit principalement du froment et des pois. On nous offrit de ces derniers, que nous acceptâmes ; mais nos amis, les thibétains,

croyant nous faire plaisir, cueillirent, de préférence, les plus durs qu'ils purent trouver.

Nous passâmes près des ruines de plusieurs villages, qui étoient restés déserts, à cause des ravages de la petite vérole; maladie que les Thibétains ne redoutent pas moins que la peste. Il est vrai qu'elle leur est tout aussi funeste que la peste pourroit l'être, parce qu'ils n'emploient ni ne connoissent aucun remède pour en arrêter les effets. Sitôt qu'on sait qu'elle a commencé à se déclarer dans un village, ceux des habitans qui n'en sont pas encore attaqués, s'empressent d'abandonner leurs maisons, et laissent les autres entièrement livrés aux effets de la maladie et au hasard. En même temps on ferme tous les chemins qui aboutissent à ce village, afin que les étrangers ne cherchent pas à y pénétrer, et que les malades ne puissent pas en sortir. D'après cela, on ne doit pas s'étonner si les exemples de guérison de la petite vérole sont rares dans ces contrées.

Sous le règne du dernier Teschou-lama, la petite vérole s'étant déclarée parmi les gylongs, ce prince transporta sa cour à Chamnamning, et Teschou-Loumbou resta désert pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on

étoit qu'il n'y avoit plus de danger à l'habiter. Le Teschou-lama n'avoit point encore eu la petite vérole, lorsque s'étant rendu à Peking, où l'avoit appelé l'empereur [1] de la Chine; il y fut attaqué de cette maladie et en mourut [2].

Nous traversâmes la rivière près d'un petit village, dépendant du gouvernement de Teschou-Loumbou. Nous mîmes ensuite pied à terre pour prendre du thé que nous avoit fait préparer le principal personnage du canton, qui, sachant que nous approchions, étoit venu lui-même nous attendre sur le bord du chemin.

Après une courte halte, nous continuâmes notre route, et atteignîmes Gangamaar, village situé sur une éminence. Nous y trouvâmes des relais de chevaux et de bœufs pour le transport de notre bagage.

Pendant le temps qu'exigea le changement d'animaux, nous nous joignîmes à nos amis, et nous fîmes ensemble un excellent repas,

[1] Tchien-Long.

[2] En 1780, le Teschou-lama n'étoit âgé que de quarante-six ans. — On attribua aussi sa mort à d'autres causes que la petite vérole. Voyez mon Précis de l'histoire de la Chine, et le Voyage de lord Macartney. (*Note du traducteur.*)

qui nous donna occasion d'admirer combien a d'empire la force de l'habitude. La table étoit couverte de quartiers de mouton cru et encore tout saignant, et de quartiers de mouton bouilli. Nous préférâmes certainement ces derniers, qui étoient froids, mais tendres et délicats. Les Thibétains firent tout différemment ; et nous fûmes tous satisfaits, sans que les uns portassent envie au goût des autres. Après cela, nous bûmes tous avec la même ardeur du chong, et nous fîmes circuler entre nous une pipe amie, usage dans lequel j'étois déjà devenu passablement expert.

Un chemin qui conduit à Lassa, passe entre les montagnes situées à l'est quart de sud de Gangamaar ; et ce dernier village est compris dans le gouvernement de Lassa.

Nous continuâmes à marcher presque droit au nord. Après avoir fait environ un mille et demi, nous arrivâmes près d'une source chaude, qui étoit entourée d'un mur de pierre et couverte d'une banne. Il y avoit dans l'enceinte du mur une tente remplie de monde. L'on attribue à la source, qui est en cet endroit, une très-grande vertu. S'il faut en croire les gens du pays, elle n'est pas seulement bonne pour quelques maux particuliers ; mais elle guérit

toute espèce de maladies et d'infirmités, quel que soit l'âge des malades. Le traitement consiste à se plonger dans l'eau jusqu'à la poitrine, pendant quelques minutes, et à se couvrir ensuite le corps avec des vêtemens bien chauds. On répète cette opération cinq ou six fois par jour. Le thermomètre étoit en plein air à 44° : plongé dans la source, il s'éleva aussitôt à 88°. Cette source exhaloit une odeur sulfureuse ; et à environ deux cents pas tout autour, la terre étoit couverte d'une croûte blanchâtre.

Le sol sur lequel nous marchions étoit fort dur et semblable à un composé de scories. Il résonnoit sous les pieds des chevaux, et nous en ramassâmes quelques morceaux détachés, qui étoient aussi poreux qu'une ruche d'abeilles.

Nous suivions toujours les bords de la rivière. C'étoit le temps de la moisson. Beaucoup de paysans étoient répandus dans les champs. Ils ne se servoient pas de faucilles pour faire leur récolte, ainsi que nous l'avions vu pratiquer dans d'autres parties du Thibet ; mais ils arrachoient les tiges du blé avec les racines ; et après en avoir fait de petites gerbes, ils les mettoient debout pour les faire sécher. Je ne

sais pas si c'étoit le grand nombre de gens qui composoient notre cavalcade, ou si c'étoit notre costume étranger, qui frappoit l'esprit de ces moissonneurs ; mais ils paroissoient remplis d'étonnement. Restant immobiles avec les épis qu'ils tenoient dans leurs mains, au moment qu'ils nous avoient aperçus, ils continuoient à nous regarder sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

Après avoir dépassé la pointe de la base d'une montagne de rochers, nous entrâmes dans un chemin encombré de masses de pierres d'une grandeur considérable. La rivière, qui étoit à côté, avoit beaucoup de pente, et rouloit avec violence dans son lit inégal. Des deux côtés, s'élevoient perpendiculairement, et à une très-grande hauteur, des rochers entièrement nus, qui offroient une innombrable variété de formes. Quelques-uns, fendus par l'excès du froid, ressembloient à d'immenses pyramides ; d'autres, creusés au-dessous de leur sommet, présentoient une voûte énorme, qui, à peine soutenue d'un seul côté, menaçoit à tout instant d'écraser, sous son poids, le voyageur effrayé.

On voyoit sur les grosses masses de roc, qui étoient au milieu du chemin, une grande

quantité de cailloux blancs. L'usage veut que chaque voyageur y en ajoute quelqu'un. Dans l'Inde, les sectateurs des deux religions du pays couvrent le corps des hommes qu'ils trouvent morts dans les champs, avec des mottes de terre, qui, détrempées et mêlées graduellement par la pluie, deviennent un monticule solide. La piété indienne continue à ajouter de la terre à ce monticule, long-temps après que le corps qu'il couvre a disparu. Ainsi les Thibétains, par un même principe de piété, mettent des cailloux au-dessus de l'endroit où le hasard peut avoir fait trouver un voyageur au moment que le rocher est tombé, quoiqu'ils n'aient cependant aucune certitude qu'un tel accident soit arrivé.

Tandis qu'on marche parmi ces fragmens de rochers, on est tout-à-coup frappé de la vue d'une figure gigantesque, qui représente Mahamounie, la principale des divinités du Thibet et du Boutan. Elle est sculptée en relief sur un immense rocher, et dans l'attitude ordinaire des idoles de ces contrées, c'est-à-dire, les jambes croisées. Certes, cette figure est très-irrégulière et très-mal travaillée : mais si je ne peux pas faire l'éloge des talens du sculpteur, je dois, au moins, louer sa patience ; car

cet ouvrage a dû lui coûter beaucoup de temps.

Après avoir dépassé l'idole, nous vîmes un groupe de petites maisons situées au-delà de la rivière, sur une éminence qui se trouvoit tout-à-fait au bord de l'eau. Un peu plus loin, nous traversâmes la rivière sur un pont très-grossièrement fait. Il consistoit en quelques pièces de bois mal jointes, et recouvertes avec quelques pierres plates. Aussi, au moment que nous passions, il trembloit tellement sous nos pas qu'il sembloit prêt à s'écrouler.

Nous nous arrêtâmes à Schouhou, lieu remarquable, parce qu'on y voit quelques saules, au milieu desquels nous plantâmes nos tentes. Nous nous trouvâmes très-heureux de pouvoir mettre pied à terre, car nous étions extrêmement fatigués, ayant fait ce jour-là plus de vingt-six milles dans de mauvais chemins.

Nous étant remis en route de grand matin, le vendredi 19 septembre, nous marchâmes quelque temps dans la vallée étroite où nous étions entrés la veille. Après cela, tournant à gauche, nous vîmes devant nous un vaste amphithéâtre, formé par des montagnes doucement inclinées. Dans le centre étoit un très-beau village, situé au pied du rocher de Nainie, et dépendant de Teschou-Loumbou.

Les maisons de ce village étoient régulières et fort propres. Il y en avoit qui étoient bordées de rouge, et d'autres qui étoient couvertes de raies de la même couleur; et comme elles étoient en partie cachées par les branches des saules; elles nous paroissoient encore plus neuves et plus jolies.

Le terrain étoit plus découvert et meilleur que celui que nous avions vu jusqu'alors dans le Thibet. Il étoit aussi bien plus peuplé. L'aspect des arbres et des maisons nous paroissoit extrêmement agréable, après les affreux déserts que nous venions de traverser, et dont l'horreur surpassoit tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

La plus grande partie du terrain qui s'étend entre Phari et Naimie, et qui a plus de cinquante milles de long, peut être absolument regardée comme un désert, puisqu'il n'y a ni culture, ni population, et que tout y annonce une cruelle aridité. Les montagnes y sont entièrement nues et très-pierreuses. La plupart sont couronnées de rochers qui s'élèvent perpendiculairement comme de grandes murailles; et les débris qui se sont détachés de ces masses, couvrent les flancs des montagnes et une partie de la plaine. En voyant combien ces rochers

sont fendus par le froid, on peut croire qu'il ne faudra pas beaucoup de siècles pour achever de les briser et de les mettre de niveau avec le sol qui les environne.

Quand nous eûmes passé une pointe de rocher assez avancée, nous découvrîmes le château de Jhanseu-Jeung, à la distance de cinq ou six milles. Ce château est placé sur un rocher très-élevé, que la roideur de ses flancs et les pointes dont ils sont hérissés, rendent, pour des Tartares, sinon imprenable, du moins très-difficile à soumettre.

La vallée de Jhanseu, qui est très-étendue, semble avoir été autrefois sous l'eau. Nous descendîmes dans l'espace qui conserve encore l'aspect d'un lac desséché, et nous y trouvâmes a terre couverte de gros sable gris, mêlé de cailloux ronds. Il y avoit encore plusieurs petits ruisseaux. L'idée que cette vallée avoit été un lac me vint dès le premier moment que je la vis; et cette conjecture a été fortifiée par le témoignage des gens du pays, avec qui j'ai conversé. Mais ils n'ont pas pu me dire à quelle époque la vallée a été desséchée. Ils ne savent pas même si c'est par les efforts de l'art, ou par quelque cause naturelle. Il y a trop long-temps que cet événement a eu lieu

pour qu'on en conserve un souvenir distinct.

Les habitans du Thibet, ainsi que ceux du Boutan, sont animés d'une ardente dévotion. Ils ne balancent pas à attribuer tout ce qui a été fait de grand ou d'utile, à l'influence de quelqu'être surnaturel. Comme ils n'ont point d'annales dans lesquelles on puisse conserver les noms des hommes qui se distinguent par d'habiles ouvrages et d'heureuses entreprises, il ne faut pas beaucoup de temps pour qu'ils soient parfaitement oubliés; et dès-lors leurs travaux servent à donner plus d'importance à quelque déité fantastique.

On assure que le Thibet a été jadis entièrement sous les eaux; et l'écoulement de ces eaux est dû, disent les habitans, à l'interposition miraculeuse d'un de leurs dieux, dont le temple est à Dourgidin [1]. Ils racontent que, touché de compassion pour le peu d'habitans qui peuploient, et qui étoient encore aussi brutés que les singes, ce dieu fit écouler vers le Bengale les eaux qui inondoient leur pays, et qu'il leur envoya des instructeurs qui les humanisèrent et les formèrent en société.

Cette tradition des Thibétains est trop géné-

[1] *Dourgidin* est le nom que les Thibétains donnent au lieu que les Indous appellent *Gya*.

rale

rale et trop accréditée parmi eux, pour ne pas mériter qu'on y fasse quelqu'attention ; et quoiqu'obscurcie par des fables, et défigurée par un mélange d'absurdités, elle ajoute, ce me semble, aux preuves qu'on a de la réalité d'un déluge universel.

Nous passâmes la rivière à gué; après quoi, nous mîmes pied à terre à Tehoukkou, qui dépend de Teschou-Loumbou. Ce village n'est qu'à deux milles du château de Jhanseu, et à douze milles de Schouhou. Nous fûmes très-honnêtement accueillis par l'officier qui y commandoit. Il nous logea sous des tentes qui étoient plantées dans un endroit entouré d'un double rang de saules, et nous y fûmes fort commodément. Comme cet endroit étoit vert, et qu'il y avoit des arbres, on lui donnoit le nom de *jardin*. L'officier nous procura des tapis et des coussins, et nous fit servir abondamment du thé, des liqueurs et des mets, tous accommodés à la manière des Tartares. Il aimoit beaucoup à converser, et, de même que la plupart des grands parleurs, il ne manquoit pas de se plaindre beaucoup. Il m'apporta quelques fragmens de cristal de roche, qui avoient été détachés d'un rocher, à environ une journée de marche de l'endroit

où nous étions. Ils étoient sales et remplis de paillettes. Le plus gros morceau pesoit environ dix livres. Un coin de cette pierre renfermoit une quantité considérable de poils noirs, qui se croisoient dans toutes les directions. Je ne crois pas que les Thibétains sussent que c'étoit une cristallisation d'argent.

La vallée de Jhanseu est fameuse par le drap qu'on y fabrique, et dont il se fait une grande consommation. Ce drap n'a guère qu'une demi-aune de large, et il n'y en a que de deux couleurs, c'est-à-dire du brun foncé et du blanc. Il est d'un tissu très-serré et très-fort, et il ressemble à celui qu'on appelle en Europe *drap de Frise*. Il est moelleux, parce que la laine de Tartarie est singulièrement fine et d'une excellente qualité. Cette étoffe est si souple et si chaude, que presque tous les prêtres du Thibet et du Boutan s'en servent pour faire la veste courte qu'ils portent sur la peau. Ceux qui en ont le moyen en font aussi leur manteau d'hiver. Peut-être y a-t-il aussi quelqu'économie à employer cette étoffe plutôt qu'une autre; car je me rappelle que Païma [1],

[1] Thibétain, qui servoit de conducteur à l'Ambassade anglaise.

raillant mon domestique boutanien, avec tout le dédain qu'inspire l'orgueil national, à l'occasion de la supériorité de son drap, prétendoit qu'il fesoit trois fois autant d'usage que celui qu'on fabriquoit dans le Boutan. Il nous dit aussi depuis combien de temps il portoit sa veste, et il ouvrit son manteau pour nous la montrer. Je ne cherchai pas à combattre son assertion, car sa veste avoit l'air d'être fort ancienne.

Les Thibétains sont fort économes dans leurs vêtemens. Ils recherchent toujours les étoffes les plus durables ; et quelque pesantes, quelqu'épaisses qu'elles soient, ils n'hésitent pas à les préférer. Ils sont accoutumés à s'habiller chaudement. L'été, ils portent des étoffes de laine, et l'hiver, des peaux de moutons ou de renard, préparées avec leur poil. Je parle des gens du peuple, car ceux qui appartiennent aux premières classes, ou qui ont de la fortune, se vêtissent de soie et de belles fourrures.

La vallée de Jhanseu est heureusement située par rapport au commerce. Elle se trouve dans le centre du Thibet, et elle peut aisément recevoir les laines dont elle a besoin, et faire passer ses draps à Teschou-Loumbou,

à Lassa et dans le Boutan. Aussi est-elle devenue le principal établissement des fabricans de drap. En outre, elle possède d'autres avantages ; elle est spacieuse, fertile, et le climat y est assez doux.

Etant montés à cheval, le 20 septembre au matin, pour continuer notre voyage, nous suivîmes un chemin bordé de champs de froment [1]. Nous passâmes aussi au pied du roc, sur lequel est bâti le château de Jhanseu. En fesant le tour de ce roc, nous découvrîmes tout-à-coup un monastère situé sur le flanc concave d'une montagne. Il étoit composé de cent cinquante maisons, qui formoient divers rangs bien alignés. Ces maisons étoient petites et assez régulières. Les murs en étoient bien blanchis, et ils avoient, en haut, une bande d'environ trois pieds de large, peinte en rouge brun. Les temples, les dômes dorés, et les demeures des principaux prêtres, fesoient de l'ensemble de ce monastère un spectacle très-brillant. Une haute muraille l'environnoit et passoit sur le haut de la montagne. Il y avoit au-delà diverses guérites, qui dominoient le monas-

[1] De l'espèce qu'on appelle dans l'Inde *froment du lama*.

tère, fesoient face au château, et avoient, en outre, la vue sur l'autre côté de la montagne, qui étoit très-escarpée et presque perpendiculaire.

Lorsque nous arrivâmes près du monastère, nous fûmes assaillis par une foule de mendians de tout âge et de tout sexe. Il y avoit parmi eux quelques jeunes gens, qui portoient des masques, et fesoient des tours et des bouffonneries. Nous vîmes au coin d'une rue deux vieilles femmes couvertes de haillons, qui jouoient d'une espèce de guitare, et qui dansoient au son de leur rauque instrument.

L'on voit, d'après ce que je viens de dire, que la profession de mendiant n'est pas inconnue au Thibet: mais on l'y exerce d'une manière moins désagréable, et peut-être avec plus de succès qu'en Europe. Là, les mendians cherchent à amuser ceux à qui ils demandent l'aumône, au lieu de les affliger par le récit d'un malheur qui n'est pas réel, ou par le spectacle d'une infirmité factice. Nous jetâmes quelques petites pièces d'argent à ceux qui nous importunoient, et la dispute qu'elles occasionnèrent entr'eux, nous donna le temps de nous éloigner.

Quand nous eûmes fait encore un mille,

nous traversâmes la rivière, et nous continuâmes à suivre ses bords à travers la vallée de Jhanseu. Nous y vîmes de beaux champs de blé bien mûr, et tout y annonçoit une grande population. Les hameaux n'avoient que de quatre à dix maisons; mais ils étoient en très-grand nombre. Les maisons étoient propres, bien blanchies et entremêlées de quelques saules. La rivière, en serpentant à travers les maisons et les arbres, rendoit encore plus frappant le contraste de la vallée avec les montagnes stériles qui l'entouroient. L'air étoit calme et serein. Quoique le soleil brillât de tout son éclat, la chaleur de ses rayons n'étoit pas insupportable, même à midi.

Ce fut à-peu-près à cette heure-là que nous arrivâmes à Dongzie, grand village où commande un officier du gouvernement de Lassa. Nous fîmes halte dans un bosquet situé tout près du village, et où l'on avoit déjà planté des tentes pour nous recevoir. Nous fîmes rafraîchir nos animaux, et nous dinâmes de manière à ne pas manquer de forces pour continuer notre route. Etant remontés à cheval, nous marchâmes jusqu'au soir, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à Doukke,

qui est à seize milles de Tehoukkou. Nous y plantâmes nos tentes pour passer la nuit.

Le lendemain, nous marchâmes continuellement le long de la rivière, qui couloit fort lentement, tantôt au pied des montagnes, tantôt dans le milieu de la vallée, mais qui n'étoit plus guéable. Je vis un canot attaché près d'un village, et destiné à passer ceux qui vouloient traverser la rivière. Il étoit assez léger pour qu'un homme pût aisément le porter sur ses épaules. La quille et les courbes étoient en bois, et couvertes de peaux de bœuf bien tendues. Il étoit parfaitement semblable à cette espèce de petit bateau que les Anglais appelent *coricle* [1], et dont on se sert encore sur la Wye, peut-être même sur quelques autres rivières de la Grande-Bretagne. Enfin, il me rappela le parti avantageux que César sut tirer de cette simple et grossière invention de nos ancêtres [2].

Après avoir fait environ dix milles, nous aperçumes le château de Païnom, avec ses tours rondes et ses tours carrées. Il est placé sur un roc très-haut et très-escarpé, au pied duquel

[1] Hérodote parle de bateaux pareils, dans son vol. 1, page 195.

[2] De bello civili, lib. 1.

coule la rivière. Les Thibétains construisent toujours leurs forteresses sur la cime des rochers ; et souvent leurs monastères sont situés de la même manière. Je ne crois pas avoir jamais vu dans le Thibet un seul édifice fortifié, ou de quelqu'importance, qui ne fût bâti sur une hauteur.

Au pied du château de Païnom, dans l'endroit où la rivière a le plus de largeur, on voit un pont porté par neuf piles, d'une structure très-grossière. Les pierres qui les composent ne sont ni taillées, ni liées par du mortier ; mais, pour les assurer, on y a entremêlé de grands arbres avec leurs branches et leurs racines, quelques-uns desquels ne sont pas morts. Des poutres qui vont d'une pile à l'autre, portent des pierres plates ; qui remuent toujours beaucoup sous les pieds de ceux qui passent. Ce pont, si grossièrement construit, est encore un des meilleurs du Thibet. Il y en a plusieurs sur lesquels il est fort dangereux de passer.

La ville de Païnom est au sud-est du château, et au pied du roc. Quelques-unes des maisons qui la composent sont très-rapprochées du pont.

Nous tournâmes tout-à-coup à gauche et

marchâmes droit à l'ouest. Alors nous vîmes à notre droite une chaîne de rochers, au-dessous desquels est un monastère très-considérable, fondé par le dalai-lama. A environ deux milles au-delà, nous découvrîmes, entre les arbres, une grande maison blanche, fameuse pour avoir vu naître le Teschou-lama actuel. C'est dans cette maison, connue sous le nom de *kisou*, que résidoit ce jeune prince avec son père et sa mère, au moment de notre arrivée. Le père du Teschou-lama est oncle du dalai-lama.

Nous fîmes halte à Tsondieu, qui est à vingt-trois milles de Doukke, et à une petite journée de Teschou-Loumbou. Le soleil, frappant obliquement le toit de quelques parties de Teschou-Loumbou, en fesoit singulièrement briller la dorure. Mais, quoique nous prissions nos lunettes d'approche, nous ne pûmes y distinguer rien de plus.

Nos guides résolurent de nous faire arriver de bonne heure à Teschou-Loumbou. En conséquence, ils nous réveillèrent long-temps avant le jour. Nous montâmes à cheval à la clarté de plusieurs torches; et n'ayant que dix milles à faire, nous atteignîmes Teschou-Loumbou, au moment où le soleil se levoit. Si la magni-

ficence extérieure de Teschou-Loumbou pouvoit être accrue par quelque chose, c'étoit, sans doute, par le soleil, qui, en se levant dans toute sa pompe, redoubloit l'éclat des dômes et des nombreuses tours qui ornent ce lieu. La vue en étoit éblouie. Il sembloit que ce fût un spectacle magique ; l'impression qu'il fit sur moi ne s'effacera jamais.

Nous montâmes par une rue étroite à travers le monastère, et l'on nous conduisit dans les appartemens qu'on nous avoit destinés. Placés au centre du palais, ils étoient vastes, peints avec élégance, et meublés de la manière la plus somptueuse. Dans le moment où nous y entrâmes, nous entendîmes le son de plusieurs instrumens bruyans, qui appeloient les religieux aux prières du matin.

CHAPITRE XII.

MESSAGES DU RÉGENT DU THIBET ET DE SOUPOUN-CHOUMBOU.—COUTUME THIBÉTAINE.—PRÉPARATIFS POUR LA RÉCEPTION DES ENVOYÉS ANGLAIS. — SALLE D'AUDIENCE. — TRÔNE DU LAMA. — PRÉSENTATION DES ENVOYÉS ANGLAIS AU RÉGENT.—IDÉE DE CEUX QUI PROFESSENT LA RELIGION DU LAMA, RELATIVEMENT A SON IMMORTALITÉ ET A SA RÉGÉNÉRATION. — L'EMPEREUR DE LA CHINE RECONNOIT L'IDENTITÉ DU DERNIER LAMA, DANS LA PERSONNE DU NOUVEAU. — PROJET DE CONDUIRE LE JEUNE LAMA AU MONASTÈRE DE TERPALING. — PORTRAIT DU RÉGENT. — LES ENVOYÉS ANGLAIS RENDENT VISITE A SOUPOUN-CHOUMBOU. – ASCENDANT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE. – GESOUB-RIMBOCHAÏ. — DALAI-LAMA. — ESTIMABLE CARACTÈRE DE SOUPOUN-CHOUMBOU. — PREMIERS HOMMAGES RENDUS AU LAMA RÉGÉNÉRÉ. — ON LE CONDUIT A TERPALING. — RETOUR DU RÉGENT. — FEUX DE JOIE. — CHINOIS. — CORRESPONDANCE AVEC LE DALAI-LAMA.

A PEINE étions-nous dans les appartemens destinés à nous servir de logement, que nous

reçûmes des messages de félicitation de la part du régent Chanjou-Couchou, frère du dernier lama, et de Soupoun-Choumbou[1]. L'un et l'autre m'envoyèrent en même temps une écharpe de soie blanche. Ces marques d'attention furent bientôt suivies par un ample déjeûné, consistant en thé chaud, en grain rôti, en fruits secs et en divers autres objets. Tel est l'usage qu'on observe régulièrement, au Thibet et dans le Boutan, envers des hôtes qui arrivent de loin. Peut-être n'est-il personne qui ne convienne avec moi, que le soin que les habitans de ces deux pays ont de présenter à un voyageur tout ce que la fatigue et la faim lui rendent nécessaire, est la meilleure manière de le recevoir. Les visites de cérémonie ne s'y font jamais le premier jour qu'on arrive. On laisse au voyageur le temps de se rafraîchir et de se reposer tout à son aise.

Je ne manquai pas de charger le messager du régent et de Soupoun-Choumbou, de leur témoigner combien j'étois sensible à leurs honnêtetés. Je leur envoyai aussi une écharpe de soie blanche à chacun; car c'est un présent

[1] Grand échanson du lama. Il avoit le titre de *sadik*.

qu'on ne peut pas plus se dispenser de faire au Thibet que dans le Boutan, lorsqu'on a la moindre relation avec quelqu'un. Dans le premier de ces pays, comme dans l'autre, on met toujours une écharpe sous l'enveloppe des lettres de compliment, et même des lettres d'affaires ; et les gens des premières classes de la société ne s'abordent jamais sans se donner mutuellement l'écharpe. S'ils sont égaux en rang, ils changent simplement d'écharpe. Si l'un est d'un rang supérieur à celui de l'autre, il tend la main pour recevoir son écharpe ; et à l'instant où il le congédie, il lui fait mettre une écharpe pareille sur le cou par un de ses gens. Dans ces sortes d'occasion, l'écharpe est toujours blanche ou cramoisie : mais la première de ces couleurs est beaucoup plus en usage.

Ces écharpes sont d'un tissu très-fin, et ressemblent, pour la qualité, à l'étoffe chinoise connue sous le nom de *pelong*. Ce qu'elles ont sur-tout de remarquable, c'est leur blancheur éclatante. Elles sont ordinairement damassées ; et à chaque bout, qui est toujours frangé, on voit les mots sacrés *oum maunie paimi oum*, tracés dans le tissu. Elles varient beaucoup, pour les dimensions et pour la qualité,

qui sont communément proportionnées à l'état de celui qui donne l'écharpe, et au degré de respect et de considération qu'il veut témoigner à celui à qui il offre.

Quelqu'insignifiante, quelqu'absurde que cette coutume puisse paroître à des Européens, une générale et longue pratique fait qu'au Thibet on y attache la plus grande importance. Je n'ai pu apprendre rien de certain sur ses motifs, ni sur son origine ; mais je sais qu'elle est extrêmement répandue. On l'observe rigoureusement, ainsi que je l'ai dit plus haut, dans les états du deb-raja. Elle est également en vigueur dans tout le Thibet ; elle s'étend du Turkestan jusqu'aux confins du grand désert, à la Chine, et même, je crois, jusqu'aux frontières de la partie de la Tartarie qu'habitent les Mantchoux. Je ne l'ai considérée que comme un symbole de bienveillance et une preuve d'amitié.

Pendant mon voyage, tous ceux qui vinrent me voir me présentèrent une écharpe en me saluant ; et comme j'étois chez des peuples fort peu instruits des usages des autres nations, et qui probablement auroient vu de fort mauvais oeil, que je me fusse écarté des leurs, je ne manquai pas, toutes les fois que je rendis visite

aux chefs, de les saluer à leur manière. Les lettres que j'ai reçues, depuis, du Thibet et du Boutan, étoient toujours accompagnées d'une écharpe de pelong; et, en conséquence, j'avois soin d'en joindre une à mes réponses. Les habitans de ces contrées sont si attachés à cette formalité, que, suivant ce que me raconta M. Goodlad, résident anglais à Rungpore, le raja du Boutan lui renvoya une lettre du gouverneur général du Bengale, parce qu'elle n'étoit pas accompagnée d'une écharpe qui en prouvât l'authenticité.

Nous passâmes fort tranquillement le jour de notre arrivée à Teschou-Loumbou. Nous nous reposâmes des fatigues et des inquiétudes que nous avoient occasionnées le long et rapide voyage que nous venions de faire; et nous jugeâmes combien il étoit plus agréable de se trouver dans un appartement solide et clos, que sous de minces tentes, où le vent et le froid se font toujours sentir. La saison étoit déjà rigoureuse pour des gens qui n'avoient quitté que depuis peu de temps le voisinage du tropique. Mais nous avions un logement bien plus chaud et plus commode que nous ne nous y étions attendus: il étoit même, comme je l'ai déjà observé, très-élégant, et nous y

avions tout ce qui nous étoit nécessaire. Il fesoit partie du palais que le dernier lama avoit fait bâtir pour lui.

L'on nous avoit déjà servi le déjeûné, et procuré tout ce qui nous étoit le plus nécessaire en arrivant, lorsqu'on m'envoya quelques-uns des gens de la maison du raja. Ils avoient ordre de se tenir auprès de moi, non-seulement pour faire les commissions dont je voudrois les charger, mais pour me servir dans l'intérieur de mon logement. Cette dernière preuve des dispositions bienveillantes du régent, ne put que me causer beaucoup de satisfaction, et me paroître d'un augure favorable pour le succès de ma mission.

Le soir, je reçus une visite de la personne qui m'avoit été envoyée par le régent, tandis que j'étois à Tassisudon. C'étoit un homme de bonne mine, et dont les manières étoient extrêmement engageantes. Les Thibétains ont, en général, les traits grands et durs; mais les siens étoient adoucis par un air de gaieté, de franchise et de modération. Je me sentis d'abord singulièrement prévenu en sa faveur; et depuis, il ne fit jamais rien qui pût diminuer la bonne opinion que j'en avois conçue. Tant qu'il resta à Teschou-Loumbou, il fut fort assidu

auprès

auprès de moi; il ne se passoit même guère de jour sans qu'il me consacrât quelques heures. Il m'apprenoit la langue du Thibet; et quand j'étois fatigué de la prononciation gutturale et nasale qu'exigent la plupart des mots de cette langue, je lui proposois une partie d'échecs qu'il acceptoit avec joie. Quelquefois il m'arrivoit de remporter la victoire; mais j'avoue que je le devois plus à sa politesse qu'à mon talent, parce qu'il jouoit beaucoup mieux que moi.

Les Thibétains placent leurs pièces sur l'échiquier, comme nous le fesons en Angleterre, et ils jouent d'après les mêmes règles que nous. Les visites de mon instructeur cessèrent, parce qu'il fut chargé d'une mission dans l'une des parties du Thibet les plus éloignées. Son départ me priva d'une société non moins agréable qu'utile; et nous fûmes réciproquement sensibles à notre séparation, quoique son attachement pour moi ne fût, peut-être, que l'effet de la reconnoissance.

Le lendemain de mon arrivée à Teschou-Loumbou, l'on vint m'annoncer de bonne heure que le régent se proposoit de me donner audience dans la matinée. Plusieurs messages furent envoyés, de part et d'autre, avant l'heure marquée, afin que tout fût arrangé d'une ma-

nière convenable. Enfin, vers midi, M. Saunders et moi, accompagnés du gosseyn Pourunghir, notre interprète, nous nous rendîmes dans une partie du palais qui, quoique très-éloignée de nos appartemens, y communiquoit par des passages intérieurs.

Nous fûmes introduits dans la salle d'audience, qui est très-vaste, très-haute, et d'une forme oblongue. Il y a tout autour un rang de colonnes, et elle reçoit le jour par une ouverture qui est dans le milieu du toit. Cette ouverture est deux fois aussi large que l'espace qui se trouve entre les colonnes et les murs. Lorsqu'on lève la partie mobile du toit qui est au-dessus, non-seulement la lumière, mais l'air et l'agréable chaleur du soleil pénètrent dans la salle. Les colonnes sont peintes en vermillon; et leurs chapiteaux, les bords de la corniche et toutes les moulures sont superbement dorés. Les murs sont peints en bleu, et bordés par-tout de deux larges raies rouges, séparées par une raie jaune. La salle n'est ni carrelée, ni planchéiée; mais il y a, au lieu de carreau, une espèce de ciment fait avec des cailloux blancs et bruns, et je ne sais quelle autre matière. Ce ciment est supérieurement poli.

On ne voit point de fenêtre dans cette salle; et la seule porte qu'il y ait, est celle par laquelle nous entrâmes, et qui se trouve dans l'un des bouts. A l'autre bout il y a une alcove, où est le trône du Teschou-lama. Ce trône est haut d'environ cinq pieds, couvert de coussins de satin jaune, et garni de chaque côté d'étoffes de soie de différentes couleurs et d'un magnifique brocart. Au pied du trône, il y a de petits cierges d'une composition odorante [1], et des vases remplis de bois aromatiques qui brûlent lentement, et exhalent un parfum très-suave. C'est sur ce trône que s'asseyoit le dernier Teschou-lama, lorsqu'il administroit la justice, ou qu'il donnoit au peuple sa bénédiction solennelle.

Nous nous avançâmes jusqu'au fond de la salle, où étoient le régent et Soupoun-Choumbou, l'un et l'autre vêtus en religieux, et assis sur des coussins de satin, au-dessous des colonnes et à la droite du trône. Conformément à l'usage du pays, nous leur présentâmes des écharpes de soie blanches, qu'ils reçurent sans quitter leurs siéges. Je remis ensuite au régent la lettre du gouverneur général du Ben-

[1] C'est la même composition qui brûle dans les temples au lieu d'encens.

gale, avec un fil de perles et de corail. En même temps, les autres présens furent placés devant lui. On avoit préparé pour nous deux piles de coussins, que le régent nous montra avec la main, et avec un regard plein d'expression. Voici à-peu-près le discours que je lui adressai :

« Les choses que je viens de vous présen-
» ter, m'ont été remises par M. Warren-Has-
» tings, gouverneur général du Bengale, qui
» vous les envoie comme une marque de son
» estime et de son amitié, et pour vous prou-
» ver qu'il a fortement à cœur d'entretenir les
» relations amicales qui ont si heureusement
» commencé entre vous et lui. Ces relations
» n'ont, dès leur origine, eu pour motif que la
» plus pure humanité ; et leur but a toujours
» été, jusqu'à présent, d'assurer la paix et le
» bien de l'humanité ; choses qui sont la grande
» occupation du maha-gourou [1]. Le gouver-
» neur général, dont l'attention est constam-
» ment dirigée vers le même objet, a été ac-
» cablé de douleur, en recevant la triste nou-
» velle de la perte de son ami, non-seulement
» parce qu'il estimoit singulièrement le carac-
» tère du lama, mais aussi parce qu'il appré-

[1] C'est un des titres du Teschou-lama. Il est tiré du sanscrit, et signifie *le grand maître spirituel.*

» hendoit que cet événement ne mît quel-
» qu'interruption dans les liaisons d'amitié
» formées entre vous et lui. Jaloux de voir
» continuer ces liaisons, le gouverneur général
» n'a pas plutôt appris votre retour de la
» Chine, qu'il s'est déterminé à vous envoyer
» une personne honorée de sa confiance. Le
» désir de vous témoigner combien il avoit pris
» part à votre affliction, exigeoit seul une
» pareille mesure : mais elle est devenue bien
» plus nécessaire, lorsque le gouverneur gé-
» néral a su qu'il avoit déjà à vous féliciter de
» la réapparution du lama sur la terre. Certes,
» un si grand événement a ranimé toutes les
» espérances du gouverneur général ; et per-
» suadé que le lama actuel est rempli du même
» esprit que son premier ami, il ne doute pas
» que, grâce à vos bons offices, et avec l'aide
» du ciel, tout ce qu'il avoit attendu, ne s'ac-
» complisse ».

Le régent me répondit que le Teschou-lama actuel étoit le même que son prédécesseur, et qu'il n'y avoit aucune différence entr'eux ; que seulement celui-ci étant enfant, et son esprit ne fesant que de reparoître dans le monde, il ne pouvoit pas encore agir, ni faire entendre sa consolante voix. « Toutes nos pen-

» sées, ajouta-t-il, sont occupées de lui; tout » notre temps est employé à prendre soin de » sa personne. C'est, à la fois, notre devoir » et notre bonheur; et nous espérons qu'il sera » bientôt en état de nous accorder ses béné-» dictions ».

Tout en déplorant la triste mort du lama à Peking, le régent m'assura que ce prince immortel avoit conservé, jusqu'à son dernier soupir, un tendre attachement pour M. Hastings. Il dit que *Maha-Gourou* avoit commencé à faire connoître à l'empereur de la Chine ses sentimens à cet égard, parce qu'il pensoit que l'empereur les approuveroit, et qu'il étoit sûr que ses liaisons avec le gouverneur général influeroient puissamment sur le bonheur de tous ceux qui professoient sa religion, et des sujets des deux empires. Il parla beaucoup de l'extrême attention et du respect que la cour de la Chine avoit montrés pour le Teschou-lama. Il me dit que, dès que l'empereur avoit été informé de la renaissance du lama, il avoit écrit des lettres et envoyé des ambassadeurs au Thibet, pour témoigner combien il s'en réjouissoit. Ce monarque avoit, en même temps, fait remettre au régent un rosaire [1] de superbes perles, en lui recommandant

[1] En chinois, un *sou-chou*.

de prendre le plus grand soin de la personne du lama, de le faire élever dans la plus grande retraite, et de ne souffrir qu'aucun étranger fût admis en sa présence.

Mais il faut épargner à mes lecteurs les détails de mes différens entretiens avec le régent. Il seroit difficile, peut-être même impossible, de faire bien comprendre tout ce qu'il me dit. La langue thibétaine a trop peu d'analogie, dans ses tours et dans ses expressions, avec les langues d'Europe; et je ne suis pas certain que mon interprète, qui me répétoit en indou les discours du régent, les rendît avec une exacte fidélité. Qu'il me suffise à présent de dire que le régent s'étendit beaucoup sur son attachement pour le gouverneur général du Bengale; qu'il lui donna de grands éloges à l'occasion de ce qui avoit fait naître leur amitié, c'est-à-dire de la paix généreusement accordée aux Boutaniens par le gouverneur général, à la sollicitation du Teschou-lama. — « C'est là, » dit-il, un acte de la plus grande vertu[1] ».

Soupoun-Choumbou prit la parole de temps en temps. Des questions concernant M. Hastings, le plaisir que le régent et le grand échanson avoient à recevoir de ses lettres,

[1] En thibétain, *boté dourm*.

mon voyage, les embarras que j'avois éprouvés en route, l'impatience avec laquelle on m'avoit attendu, furent le sujet général de cette conférence. Les deux thibétains parlèrent, aussi, long-temps de la douleur qu'ils avoient ressentie, lorsque, pour punition de leurs péchés, le Teschou-lama s'étoit retiré de ce monde; et ils exprimèrent ensuite toute la satisfaction qu'il leur avoit causée en daignant se ré-incarner et reparoître sitôt parmi eux.

Ce fut alors que j'appris que le jeune lama résidoit encore dans la maison, où il avoit été découvert dans la vallée de Païnom. L'on me dit en même temps qu'on se proposoit de le conduire sous peu de jours à Terpaling, monastère qu'on avoit préparé pour lui, et qui étoit bâti près du sommet d'une montagne et à deux journées de marche de Teschou-Loumbou. Toute la cour devoit, en cette occasion, accompagner le jeune lama. Les principaux officiers n'étoient occupés que des préparatifs de ce voyage. Le régent me dit que c'étoit, en ce moment, ce qui employoit presque tout son temps, et que probablement il ne pourroit encore me voir qu'une fois avant son départ.

Vers la fin de cette audience, on apporta du thé, qui fut servi de la même manière que dans le Boutan. On plaça devant nous de petits bancs, avec des tasses de l'espèce de celle que le deb-raja m'avoit dit être exclusivement réservée à lui et aux autres principaux lamas. Je rappelle cette circonstance, non-seulement pour faire connoître une des loix somptuaires de ces contrées, mais pour montrer combien le régent nous témoignoit d'égards et de considération. Ces tasses, ou plutôt ces coupes, ont la forme d'une jatte de porcelaine, à laquelle est adapté un pied creux, sur lequel elles reposent et par où on les tient lorsqu'on veut boire. Elles sont de la plus belle porcelaine, extrêmement minces et entièrement blanches. Le dragon impérial de la Chine, avec tous ses emblêmes, s'y voit des deux côtés, de la même manière qu'on aperçoit, au jour, sur une feuille de papier blanc, le nom ou le chiffre de la manufacture où elle a été fabriquée.

Au moment où nous étions prêts à nous retirer, on nous présenta des plateaux chargés de thé, de sucre, de beurre dans des peaux[1],

[1] Comme le préparent les Tartares, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

et de divers fruits secs, tels que des raisins, des dattes, des abricots, des amandes, et quelques autres que je ne connoissois pas, et qui venoient de la Chine et de la Tartarie orientale.

Le régent me recommanda, à plusieurs reprises, de ne pas manquer de demander toutes les choses dont j'aurois besoin, et de m'adresser pour cela à la personne qu'il avoit chargée de se tenir auprès de moi. Nous reçûmes, M. Saunders et moi, une écharpe de la main même du régent; après quoi, nous nous retirâmes extrêmement satisfaits de la manière dont nous avions été traités. Il est certain que l'accueil que nous fit le régent, étoit très-flatteur et rempli des attentions les plus polies.

Je vais maintenant tâcher de donner une idée de la personne de ce prince. Il étoit d'une moyenne taille, et large de la poitrine, sans avoir ce qu'on appelle de la corpulence. Il avoit le visage court, le nez un peu retroussé, de petits yeux noirs, et les os des joues proéminens. Quoiqu'aucun de ses traits ne fût joli, l'ensemble n'en étoit point désagréable; et sa physionomie étoit remplie d'une expression douce, extrêmement préve-

nante. Son langage étoit clair sans affectation, également éloigné de l'emphase asiatique, et d'une hauteur grossière; et il étoit prononcé avec ce ton de douceur et de politesse, qui caractérise tous les Thibétains bien élevés. Le régent ne fesoit point de gestes en parlant; mais sa tête étoit un peu inclinée, et il balançoit légèrement son corps en avant, et son regard ajoutoit beaucoup à la force de ses expressions. Pendant que nous fûmes en sa présence, il tint presque continuellement les bras croisés sous son manteau.

La prononciation de ce prince paroissoit se ressentir un peu de la perte de ses dents. Il articuloit d'une manière peu distincte; mais peut-être aussi cela provenoit-il d'un défaut dans la conformation du palais. Quoi qu'il en soit, mon interprète n'eut aucune peine à le comprendre, parce qu'il parloit posément, et qu'il n'étoit point embarrassé pour trouver ses mots.

Il portoit l'habit religieux, qui paroît être le costume de cérémonie de tous les gens attachés à la cour du lama. Ce vêtement consiste simplement en une veste sans manches, faite avec du drap d'un brun foncé, et en un grand manteau de la même étoffe, ou d'un drap plus

fin, manteau qui ressemble un peu à un très-grand schal. On porte avec cela un court *phi-libeg*, et de grandes bottes de marroquin grenu, doublées de drap, ou fourrées, pour se préserver du froid, soit quand on sort, soit quand on reste chez soi.

J'avoue que je fus d'abord assez étonné de voir les Thibétains porter leurs grandes bottes dans leurs maisons : mais je sentis bientôt qu'elles leur étoient nécessaires, à cause du carrelage de marbre dont on se sert dans ces froids climats. La grande rareté du bois ne permet pas de planchéïer les appartemens au Thibet ; et peut-être est-ce là ce qui occasionne les maux de nerfs et les rhumatismes auxquels les Thibétains sont extrêmement sujets.

Mon intention étoit de rendre visite à Soupoun-Choumbou aussitôt que je sortirois de chez le régent ; mais l'audience du prince dura si long-temps, qu'au moment que nous nous levâmes, les cloches du monastère annoncèrent l'heure de l'office. Le changement de résidence du jeune lama, qui étoit sur le point d'avoir lieu, occasionnoit des exercices de piété et des prières extraordinaires. Les gylongs redoubloient de ferveur, et passoient presque

tout leur temps dans les temples. A peine fûmes-nous rentrés dans nos appartemens, que nous entendîmes un tumulte qui nous occasionna de l'inquiétude : mais nous fûmes rassurés par les gosseyns qui étoient auprès de nous, et qui nous apprirent que c'étoit le bruit que fesoient les gylongs dans leur *pouja* [1]. D'après un tel vacarme, je ne pus pas douter de toute la force de leur zèle.

Le lendemain, Soupoun-Choumbou me fit dire qu'il me recevroit lorsque je le désirerois. Aussitôt nous nous préparâmes, M. Saunders et moi, à nous rendre chez lui. Ses appartemens, quoiqu'éloignés de ceux que nous occupions, formoient une partie de ce qu'on appelle le palais, lieu où logent tous les officiers de la cour. En nous rendant chez lui, nous n'eûmes pas besoin de sortir ; il nous suffit de descendre quelques escaliers, d'en monter d'autres, et de traverser diverses chambres et divers corridors. La salle où nous reçut Soupoun-Choumbou, paroissoit étroite par rapport à sa hauteur et à sa longueur. Mais cette irrégularité étoit bien compensée par les avantages de la situation. Elle avoit une vue très-étendue sur la vallée ; et elle étoit ornée d'un balcon, qui servoit non-

[1] Leurs exercices religieux.

seulement à l'éclairer, mais à l'échauffer, parce que le soleil donnoit presque tout le jour sur ce côté-là, dans la saison la plus froide de l'année [1].

Au moment où nous entrâmes, les rideaux de moire étoient à demi-fermés. Malgré cela, nous sentîmes une douce chaleur. Soupoun-Choumbou étoit assis tout près du balcon. Chacun de nous lui présenta, suivant l'usage, une écharpe de soie blanche. Je lui remis la lettre et les présens que j'avois pour lui. Ensuite nous nous assîmes sur des piles de coussins placés du côté de la chambre opposé à celui où étoit Soupoun-Choumbou. Après quelques complimens, il me demanda des nouvelles de la santé de M. Hastings et de tout ce qui concernoit ce gouverneur. Je répondis à ses nombreuses questions de la manière la plus satisfesante qu'il me fut possible. Je m'efforçai de lui faire sentir combien j'avois éprouvé d'inquiétude dans le dangereux climat du pays de *Doukba* [2], pendant tout le temps où je me croyois obligé de retourner au Bengale sans

[1] Dans le temps où le soleil fait sa déclinaison vers le sud.

[2] C'est le nom que les Thibétains donnent au Boutan.

pouvoir me rendre au Thibet. Je me félicitai, en même temps, d'être enfin parvenu heureusement à la cour du maha-raja [1], et d'avoir été admis en présence de ce prince. J'assurai Soupoun-Choumbou que la nouvelle de l'accueil flatteur qu'on vouloit bien me faire, causeroit la plus vive satisfaction à son ami, le gouverneur général.

Cet officier témoigna, d'une manière très-affectueuse, combien il étoit flatté de la lettre que le gouverneur général lui avoit écrite, et il m'assura qu'il regardoit cela comme un très-grand honneur pour lui. Il dit que le régent et lui avoient eu de puissans motifs, ainsi que Pourunghir le savoit bien, d'hésiter à me recevoir à Teschou-Loumbou.

En me parlant de ces motifs, Soupoun-Choumbou n'osa pas m'avouer que le régent et lui étoient sous la dépendance immédiate des Chinois : mais j'entrevis clairement qu'ils trembloient de déplaire à l'empereur de la Chine, et qu'ils se défioient également, et des agens que cet empereur avoit à la cour de Lassa, sous le titre

[1] Le grand raja, titre du régent. *Maha* est un mot sanscrit qui signifie *grand*. Les Malabares le prononcent *mâ*. (*Note du traducteur*.)

d'*oumbas*[1] et de *jasous*[2], et du raja de Lassa lui-même, Gesoub-Rimbochaï, qui s'étoit emparé de la plus grande partie du pouvoir au préjudice du dalai-lama.

Le reste de l'entretien que j'eus avec Soupoun-Choumbou, roula principalement sur mon voyage, sur la longueur du chemin que j'avois été obligé de faire, sur les embarras et les dangers que j'avois éprouvés en route, et sur la différence qui existoit entre les climats du Thibet, du Boutan et du Bengale. Enfin on servit le thé; et à peine l'eûmes-nous pris, qu'on nous fit présent, suivant l'usage, de divers plateaux de fruits secs. Ensuite Soupoun-Choumbou nous donna à chacun une écharpe de soie blanche, et nous nous retirâmes.

Je ne dois pas oublier de dire que, tandis que nous étions chez Soupoun-Choumbou, il étoit entré un messager en bottes et avec un fouet à la main, qui paroissoit venir de fort loin et être chargé de nouvelles importantes. Il commença par ôter son bonnet, qu'il tint avec la main gauche à la hauteur du genou; puis il

[1] Magistrats.

[2] Donneurs de nouvelles, ou correspondans.

tira

tira de son sein une écharpe rouge qu'il présenta au raja, en s'inclinant, et il lui remit ses dépêches. Il dit alors quelques paroles à voix basse, s'inclina de nouveau, et fut congédié avec un seul mot et un signe de tête.

La salutation que je viens de décrire est en usage lorsqu'un inférieur aborde son supérieur; mais il en est une autre qui paroît exclusivement réservée pour le souverain lama; c'est de se prosterner neuf fois en frappant la terre avec le front [1].

Soupoun-Choumbou, qu'on appeloit aussi le *sadik*, occupoit le second rang à la cour de Teschou-Loumbou. Il étoit né Mantchoux, et avoit été recommandé, dès son enfance, au dernier Teschou-lama par le lama Chaun-gée, qui étoit également Mantchoux, et qui résidoit auprès de l'empereur de la Chine. Élevé sous les yeux du Teschou-lama, et ayant montré beaucoup d'intelligence et de zèle, il avoit

[1] C'est ainsi qu'on rend hommage à l'empereur de la Chine. L'on a vu plus haut, page 232, qu'il avoit lieu chez le raja du Boutan. Il est également en usage à la cour d'Ava; et il y a apparence que tous les souverains de l'Inde, et même la plupart des princes d'Afrique, l'exigent de leurs sujets. (*Note du traducteur.*)

obtenu la confiance de son maître, et étoit devenu son favori.

Peu de temps avant sa mort, le Teschou-lama, voulant montrer combien il fesoit cas du mérite de Soupoun-Choumbou, l'avoit nommé chef du monastère de Khonjin-Chimboï, composé de trois cents gylongs, et il lui avoit en même temps fait présent d'un vaste territoire situé près de Luddauk, sur la frontière occidentale du Thibet.

Lorsque Soupoun-Choumbou accompagna le Teschou-lama à la cour de la Chine, l'empereur lui accorda le titre de mirkin-chassa-lama. La place qu'il occupoit auprès du dernier Teschou-lama étoit celle de sadik, qui est la même que celle de zempi [1] dans le Boutan. Il étoit aussi devenu grand maître de la maison du lama, et il devoit conserver ce poste jusqu'à ce que le lama régénéré montât sur le musnud [2].

La faveur extraordinaire dont jouissoit Soupoun-Choumbou, sembloit véritablement due à ses talens et à son intégrité. Il s'étoit acquis, à juste titre, l'estime générale; et je suis persuadé que, si la régence du Thibet étoit devenue vacante, il y auroit été élevé. Certes,

[1] Grand échanson et maître des cérémonies.

[2] Le trône.

il n'avoit guère moins d'influence que s'il eût été régent. Chanjou-Couschou [1] le traitoit plus en égal qu'en subordonné ; et dans toutes les occasions, il ne se dirigeoit que d'après ses avis. Il étoit impossible de voir entre deux hommes plus d'harmonie et de confiance qu'il n'y en avoit entr'eux.

Lorsque j'étois au Thibet, Soupoun-Chombou n'avoit guère plus de trente ans. Il étoit d'une petite taille, mais bien proportionné, et assez maigre. Sa physionomie étoit ouverte et spirituelle ; cependant tous ses traits annonçoient bien son origine tartare. Il avoit les yeux petits, les sourcils minces, les os des joues élevés, et pas la moindre barbe. Son teint étoit de la couleur de celui d'un Arabe, ou d'un Espagnol.

Quoiqu'il possédât des connoissances très-étendues, de grands talens, et qu'il eût beaucoup d'influence sur ses compatriotes, Soupoun-Choumbou ne paroissoit pas enorgueilli de ces avantages. Il étoit, au contraire, rempli d'honnêteté et de modestie. Il avoit une conversation facile et des manières singulièrement engageantes ; et lorsque je le connus plus particulièrement, je vis qu'il avoit souvent une

[1] C'est le nom du régent.

gaieté franche et naturelle, et qu'il aimoit à dire des plaisanteries.

Je viens de dire tout à l'heure que Soupoun-Choumbou avoit rempli auprès du dernier lama la place de sadik. Si, pour rendre ce que signifie ce mot de *sadik*, j'en voulois trouver un qui lui fût analogue dans notre langue, je serois bien embarrassé; car je n'en connois point qui ait une signification aussi étendue. Peut-être que, d'après son rang à la cour d'un souverain pontife, on pourroit lui donner le titre de premier ministre, ou de cardinal; mais qui est-ce qui pourroit reconnoître un simple domestique sous un titre si relevé? Les titres de premier chambellan, de maître des cérémonies, de maître de la garde-robe, ne donnent pas non plus une juste idée du rang et des devoirs d'un sadik.

Le sadik reçoit tous les ordres du lama, et les transmet aux autres officiers. C'est toujours à lui qu'il faut s'adresser, lorsqu'on veut faire parvenir quelque chose jusqu'au souverain. Il préside à tous les arrangemens nécessaires pour la célébration des fêtes religieuses. Il sert toujours lui-même le lama. Il est son échanson, son maître de la garde-robe, et même son trésorier; car c'est immédiatement à lui qu'est

confiée la garde de tous les revenus du lama, soit provenant des offrandes de ses adorateurs, soit dérivant d'une source moins sacrée. C'est lui qui pose les plats sur la table du lama, et qui, sur-tout, lui verse son thé, dont il commence toujours par boire quelques gorgées en présence de son maître. En un mot, le Teschou-lama ne prend ni vêtement, ni manger, ni boisson que de sa main. Cependant le sadik occupe un très-haut rang dans l'église, et il est même revêtu du titre de lama.

J'arrivai au Thibet à une époque qui étoit d'une très-grande importance aux yeux des habitans de ces contrées, aussi-bien sous un rapport politique, que sous un rapport religieux. Ils étoient sur le point de reconnoître, dans la personne d'un enfant, leur souverain, et de lui rendre le premier hommage, non-seulement en cette qualité, mais en celle de pontife sacré, et par conséquent de déclarer publiquement qu'il étoit le régénéré et immortel médiateur entre les hommes et l'Être suprême. On doit bien s'imaginer qu'en ces sortes d'occasions, les Thibétains n'omettent rien de ce qui, suivant leurs idées, peut contribuer à la dignité, à la pompe et à la splendeur de la cérémonie.

L'empereur de la Chine, l'un des sectateurs de la religion thibétaine, avoit chargé un de ses généraux, avec un détachement de soldats, d'accompagner l'enfant-lama. Divers autres Chinois portoient son *Tuckt-roouân*[1], c'est-à-dire son trône mobile. Le régent et Soupoun-Choumbou étoient à la tête du cortége.

Désirant vivement de voir une si singulière cérémonie, je fis les démarches que je crus nécessaires pour être compris parmi ceux qui devoient composer le cortége. Je chargeai mon interprète Pourunghir de se rendre chez le régent, pour lui témoigner combien je désirois de pouvoir, dans toutes les occasions, donner des preuves du profond respect que m'inspiroit le caractère sacré du lama, et pour lui dire en même temps que je me regarderois comme très-heureux, s'il vouloit bien me permettre d'être du nombre de ceux qui l'accompagneroient au monastère de Terpaling.

Malgré toute l'envie que j'avois de voir que le regent me fît une réponse favorable, je n'osois guère l'espérer, et je ne fus que peu surpris du refus de ce prince. Il me fit dire par

[1] Ce mot est persan; et il y a apparence que le trône qu'il sert à désigner, et qui est composé de tapis et de coussins, vient de Perse.

Pourunghir qu'il seroit charmé de pouvoir faire ce que je désirois ; mais qu'il en étoit empêché par la présence des Chinois, qu'on savoit être excessivement jaloux des étrangers, et à qui il ne vouloit donner aucun sujet de plainte, ni de défiance. Il me fit témoigner, en même temps, combien il étoit sensible à mon attention ; et mon interprète me dit qu'elle avoit paru véritablement lui faire très-grand plaisir.

Le samedi 27 septembre, le cortège partit du monastère de Teschou-Loumbou avant que le jour commençât à poindre. Il marcha vers Kylie, maison située dans la vallée de Païnom, où étoit alors l'enfant-lama avec ses parens. Ce ne fut que le lendemain que commença la cérémonie du changement de résidence.

Le lama fut accompagné, dans sa marche, par un immense concours de peuple, qui lui rendoit hommage avec un enthousiasme extraordinaire. Le monastère de Terpaling, qu'on avoit préparé pour le recevoir, n'étoit qu'à seize milles de distance de Kylie : mais le cortége étoit si nombreux, et on fut si souvent arrêté par des multitudes de dévots qui se prosternoient sur le passage du lama, qu'on se trouva dans la nécessité de dresser des

tentes à moitié chemin, et d'y passer la nuit.

Le lendemain matin, on se remit en marche, et l'après-midi, on arriva à Terpaling. Après avoir établi, dans le nouveau monastère, l'enfant-lama avec son père et sa mère, aux soins de qui il étoit encore confié, et avoir fait tous les arrangemens qu'exigeoit leur changement de résidence, le régent retourna, avec toute sa suite, à Teschou-Loumbou.

Nos appartemens donnant sur la route par où venoit le régent, nous eûmes occasion de le voir arriver. Il avoit avec lui deux ou trois cents cavaliers, la plupart desquels le précédoient. Il étoit lui-même à cheval, environné des ministres et des principaux officiers. Ses vêtemens étoient fort différens de ceux qu'il portoit le jour qu'il me donna audience. Il avoit une robe de satin jaune, doublée d'une fourrure noire, et attachée autour du corps avec une ceinture. Un manteau [1] brun fesoit le tour de son corps, couvroit en partie sa robe, et étoit rejeté sur l'épaule gauche, de manière à laisser le bras droit libre. Il portoit un chapeau rond, couvert d'un vernis jaune qui brilloit beaucoup au soleil. Ses bottes

[1] L'on a vu plus haut que ces manteaux ressemblent à de grands schals.

étoient de marroquin grenu, teint en rouge. A sa ceinture pendoit un couteau à gaine, avec une grande bourse, dans laquelle étoient sa tasse à thé et divers autres petits meubles qui font toujours partie de l'habillement d'un Tartare. Indépendamment de leur grande bourse, les Tartares en ont ordinairement une petite pour mettre de l'argent, et une troisième pour leur tabac et leur pipe, ainsi qu'un sachet où il y a une pierre à feu avec de l'amadou, et qui est garni en dessous d'une lame d'acier qui sert de briquet.

Le cheval que montoit le régent étoit richement harnaché. La têtière de la bride étoit ornée de gros glands cramoisis, et la partie qui passoit sous le cou, garnie de clochettes, qui se fesoient entendre à mesure que le cheval marchoit. Ce cheval avoit, de plus, tant de chowrys [1] des deux côtés, qu'on avoit peine à voir son corps.

Les officiers du régent étoient vêtus et montés à-peu-près comme ce prince. L'habillement de ceux d'un rang inférieur ne différoit que par la qualité des étoffes. Ils étoient, pour la plupart, habillés de drap jaune, ou écarlate, ou qui, au moins, avoit des raies

[1] Queues de vaches du Thibet.

dans l'une de ces couleurs. Ils portoient des chapeaux ronds, dont le haut étoit orné d'un gros gland de soie rouge. Quelques-uns de ces chapeaux étoient légèrement retroussés avec une petite tresse; d'autres bordés de fourrures. Les plus singuliers étoient ceux des Kilmâks[1], qui avoient la forme très-basse et les bords très-larges. Ils ne paroissoient pas avoir moins de deux pieds de diamètre; et ils étoient couverts de longues tresses de laine d'une couleur jaune très-vive.

On voyoit dans cette troupe quelques gosseyns[2] portant le turban et l'habit indou, ainsi que des Mogols des frontières de la Perse, avec leur costume national. Tout cela fesoit un coup-d'œil très-pittoresque.

Je remarquai qu'aucun de ceux qui étoient là n'avoit des armes. On voyoit jusqu'à une très-grande distance des feux allumés des deux côtés du chemin, et dont il s'élevoit d'épaisses colonnes de fumée. Ces feux, ainsi que je l'ai déjà observé en parlant des usages du Boutan, sont une marque d'attention et de respect que les habitans du Thibet, ainsi que les Boutaniens, donnent à tous les personnages élevés

[1] Les Kalmouks.

[2] Pélerins.

en dignité qui traversent leur pays; et quand c'est le souverain qui passe auprès de chez eux, la coutume s'observe avec encore bien plus de zèle et de profusion.

Une foule de spectateurs qui bordoient la route du régent, se prosternoient à mesure qu'il passoit devant eux. Dès qu'il s'approcha de Teschou-Loumbou, on arbora plusieurs drapeaux sur les murailles du palais; et les nowbuts [1], les trompettes, les gongs [2], les cymbales annoncèrent, à grand bruit, son entrée.

En s'en retournant à Lassa, le général chinois suivit, avec son détachement, le chemin

[1] Espèce de timbales.

[2] C'est un instrument de métal, qui ressemble à un bassin rond, d'environ deux pieds de diamètre, et avec un rebord de deux pouces de haut. Il est façonné sous le marteau. Quand on veut s'en servir, on le suspend avec une corde passée dans deux trous qui sont près du rebord. On bat cet instrument avec un maillet qui est enveloppé de peau, et qui a un long manche. Pour qu'il résonne par-tout également, on commence à frapper légèrement sur le rebord, et ensuite on donne de grands coups sur le fond. Le gong rend alors des sons d'une force étonnante. C'est le même instrument que les Chinois appellent *lo*, ou *lou*. (*Note du traducteur.*)

de Jhanseu-Jeung. L'endroit où il campa pour donner à ses troupes le temps de se reposer, étoit à l'extrémité de la plaine, sur les bords du Païnomtchieu, tout auprès des limites du monastère et au-dessous de la forteresse de Schigatzi-Jeung. Il resta là pendant deux jours; après quoi, il abattit ses tentes et se remit en marche.

Je m'empressai d'aller féliciter le régent sur son retour et sur le bonheur qu'il avoit eu de conduire le lama, sans accident, jusqu'à Terpaling. Cela donna occasion à ce prince de parler de son respect et de sa tendre affection pour le dernier lama, dont il avoit, dit-il, parfaitement reconnu l'identité avec le nouveau. Il tiroit ses preuves des signes de sagesse et de grandeur empreints sur le front de l'enfant, et du caractère sublime qu'il annonçoit, et dont il avoit déjà plusieurs traits frappans. Le régent ne quitta pas ce sujet sans rappeler l'inclination que le lama avoit conservée pour les Anglais durant sa préexistence, et il laissa échapper des regrets sur ce que l'extrême jeunesse du prêtre-dieu ne lui permettoit pas de converser avec moi.

Nous nous entretînmes ensuite long-temps du sujet de ma mission. Il ne négligea rien

pour tâcher de me prouver ses bonnes dispositions à l'égard des Anglais, et pour tâcher de détruire l'impression défavorable qu'avoient pu faire sur moi les difficultés qui s'étoient élevées lorsqu'il avoit été question de me recevoir à la cour. Il m'apprit qu'il avoit eu une longue correspondance à ce sujet avec le dalai-lama, qui étoit toujours très-attaché aux Anglais, et que les obstacles que j'avois éprouvés provenoient principalement de Gesoub-Rimbochaï [1]. Il me fit aussi entendre que les Chinois y avoient beaucoup de part.

Les Thibétains, il est vrai, ne sont pas directement soumis à l'autorité de la cour de la Chine : mais cette cour a une puissante influence sur toutes leurs démarches, et la crainte continuelle qu'ils ont de lui déplaire, leur donne plus l'air d'être ses sujets que ses alliés. Quelque léger que soit le joug que leur impose l'empereur de la Chine, il les remplit d'inquiétude et de défiance : ce qui le prouve évidemment, c'est l'éloignement dans lequel ils tinrent les officiers et les soldats chinois qui étoient allés à Terpaling pour rendre hommage à leur grand prêtre. On ne permit pas qu'ils logeas-

[1] L'on a vu plus haut qu'il avoit usurpé une partie de l'autorité du dalai-lama.

sent dans l'enceinte du monastère de Teschou-Loumbou. C'eût été, dit-on, une profanation, car les Thibétains regardent les Chinois comme une race grossière et impure. Ils montrèrent de l'impatience, pendant tout le temps que les troupes chinoises campèrent dans leur voisinage, et ils prirent toutes les précautions possibles pour empêcher qu'elles n'obtinssent aucunes lumières sur ce qui les concernoit. Plusieurs personnes du monastère m'annoncèrent le départ de ces troupes avec l'air d'une grande satisfaction.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

SUPPLÉMENT à la Table du 1er. Volume.

Fin de la Table du premier Volume.



